l'impair

REVUE DU GROUPE REGIONAL DE PSYCHANALYSE AIX-MARSEILLE NUMERO 6

banca

b a n c a l

faire du hasard nécessité

Nous nous étions donnés dans les premiers numéros de l'Impair la contrainte d'un thème. Nous avons voulu, avec ce numéro 6, prendre les choses à rebours : partir du hasard de ce que chacun avait en tête et à cœur d'écrire. Que chacun de ceux qui étaient prêts à se lancer dans l'aventure prenne le large avec ce qui faisait dans le moment le vif de son intérêt – puisqu'après tout, un des premiers buts de l'*Impair* est d'être une invitation au voyage de l'écriture. Privilégier le désir d'écrire à la demande d'être lu.

S'en dégage-t-il une ligne, dans ce numéro Bancal ?

Il y a du ***lacan*** dans ***bancal***, mais ***b***ien d'autres choses encore, du Tzara et du Foucault, de la peinture et de l'écriture, du poétique et du scientifique, du théorique et de l'existentiel, de l'obsolescent et de l'arborescent, de l'actuel et de l'histoire. Or il se trouve qu'unanimement les auteurs témoignent de ce que, dans le champ où ils s'essayent, rien n'est campé droit sur ses deux jambes.

La psychanalyse a bien vite pris acte du fait que parler fait trébucher et clopiner l'être humain, le faisant aller, disait Lacan, « boiteux boitillant » – et même si « boiter n'est pas pécher », comme le soulignait Lucien Israël, il faut bien dire que si ce monde avance, malgré tout, il n'avance que cahin-caha…

« Faire du hasard nécessité » : c'est ce en quoi consiste la composition musicale selon Pierre Boulez …

Alors, fait-elle nécessité notre suite bancale ? Eh bien, que les lecteurs en jugent !

Voici la partition que leurs proposent ceux qui se sont pris au jeu et s'y sont risqués…

p6 **l'art et le petit « je » du hasard**

Lorsque la photographie a amené l'art à quitter le champ de l'imitation, lorsque la production industrielle a ôté tout sens à l'habileté manuelle et que l'idée de beauté s'est vue relativisée par une réflexion critique, l'intention de

l'artiste a été dé-couverte comme ce qui reste de l'art, comme son noyau essentiel et irréductible. Mais dire que l'intention est tout revient à dire que l'artiste est tout, ce qui répugne à celui qui, tel l'artiste Dada, veut en finir avec le romantisme et l'idéalisme du génie. Le recours au hasard va permettre de diminuer la dimension consciente de l'intention et la responsabilité de l'artiste sans que la source créatrice puisse être attribuée au Moi gonflé du génie de l'artiste. L'artiste ni demi-dieu ni ouvrier exécutant sera un « je » du hasard.

Gabrielle Colace-Scarabino

p17 « quand on aime, il ne s'agit pas de sexe », dit lacan

Devant cette déclaration qui ne peut que surprendre, il va s'agir d'abord de préciser la portée de ces deux problématiques mises en conflit.

Dire d'abord ce que Lacan entend par « sexuel » – adjectif qui renvoie à trois substantifs : *sexualité* ; *sexe* – avec la difficulté de penser leur différence ; *sexuation* où, dans son tableau, Lacan entend proposer une solution à cette affaire.

Dérouler ensuite le fil de 10 ans d'interrogations de Lacan sur l'amour. Pour constater que ce qui justifie la déclaration qui fait titre, ce n'est finalement pas la difficulté d'attraper quelque chose d'un peu consistant sur le sexuel mais la butée que constitue pour l'amour son impossibilité à excéder le narcissisme. Où en effet trouver l'altérité véritable sans laquelle il ne sera pas possible de parler de sexuel ?

Ce qui nous amène à partir à la recherche de cet Autre qu'implique l'altérité. Il nous faudra nous arrêter tout particulièrement sur la figure qu'il va prendre lorsque en 58, à côté du désir – qui s'est substitué à l'amour –, Lacan introduit la notion de jouissance. Jouissance qui va, pour ce qui nous concerne, renouveler la question de la prise en compte du corps et ouvrir de nouvelles questions quant à l'objet ***a*** et son rapport au phallus.

Comment va pouvoir se penser la greffe de la parole sur le vivant, et tout particulièrement sur le vivant sexué ? Nous admettrons que parler du sexuel chez un être vivant « dé-naturé » par sa prise dans le langage ne pourra pas se faire sans manier oxymores, équivoques et paradoxes, ni se confronter à des énoncés contradictoires, ni avoir recours à des artifices rhétoriques et logiques.

Lacan aime l'amour. Il a conclu : « il n'y a pas de rapport sexuel ». Pourquoi alors ne pas glisser : et si l'amour y suppléait ?

Jean-Paul Ricoeur

p37 maux de texte

Lorsque les nazis ont pris le pouvoir avec leur cortège de crimes, de compromissions, de déportations, la langue allemande s'est anéantie, ruinée dans des paroles meurtrières, s'est soumise à *la Mort, un maître venu d'Allemagne*.

Comment une langue qui m'était interdite, la langue allemande, la langue des pères, toujours là, à la *lisière de l'obscur*, vient faire retour, dans ses répétitions bégayantes.

Auschwitz-Birkenau : où le sens s'est abîmé.

J'ai perdu un mot qui me cherchait.

Avec Freud, avec Paul Celan et sa contre-langue…

Ecrire est trajet de ces Maux de texte, effet de cet introuvable, impossible mot.

Monique Scheil

p47 ……fragments

De l'habeas corpus à le vie nue

Lectures fragmentaires de l'institution et de ses brèches.

Où il sera proposé de se décaler d'une lecture psychanalytique de l'institution pour mettre à profit et appréhender ce que la méthode archéologique foucaldienne met à jour, ce que la peinture des corps révèle à partir du XVIIème siècle : une anatomie-politique placée au centre du pouvoir, une biopolitique qui à partir de lois d'exception délimite la vie qui ne mérite pas de vivre, une vie nue s'éloignant ainsi tout en y prenant son point de départ, de l'ancien concept « d'un corps à montrer quel que puisse être le nom de celui qui en réponde », de *l'habeas corpus* qui symbolisait l'émergence de l'homme libre, libéré de l'absolutisme royal à l'aube de la démocratie occidentale.

Cette méthode fait émerger des archives des bibliothèques mais aussi des montagnes de mails, des tags des rues et des moindres écrits, des régimes discursifs où les *énoncés* apparaissent comme des *signatures*, placés sur le seuil entre la sémiologie et l'herméneutique, entre le signe et l'interprétation, comme un passage de l'aiguille qui entrecroise des fils dissemblables et qui tisse ensemble des pans d'histoires différents sans déconsidération pour des éléments imaginaires qui procurent une consistance quand la dimension symbolique vient à défaillir dans sa continuité, dans sa force à établir des liens avec ses propres critères d'identité.

La peinture des corps (Bacon, Reyberolles, Ernest Pignon Ernest) donne à voir ce *marquage* contemporain : là où le sujet, l'humain se dissolvent, la vie nue jaillit.

Maryse Grossmith

p59 la pensée analytique comme retour à…

Quelle particularité la psychanalyse imprime-t-elle à ses concepts ?

À quelles conditions le discours analytique peut-il produire de nouvelles avancées ?

Il pourrait suivre la voie dégagée par Michel Foucault, celle du retour à … tel que défini dans son texte « Qu'est-ce qu'un auteur », soit la nécessité d'un retour au texte fondateur. Mais un retour qui, levant l'oubli qui en masquait les lacunes, permettrait d'en développer de nouvelles implications.

Le retour à…sera en mis en rapport avec le travail de chiffrage-déchiffrage et son vecteur, *la lettre,* elle-même issue du retour à… lacanien sur le couple déplacement-condensation freudien.

Dominique Boukhabza

p65 le Mythe de soi

Dernière partie de *La Femme lit*, Le Mythe de soi touche à la langue des pères, bouleverse les conventions. La poète tâche seulement de « récupérer ce qui a sombré dans le grand tout masculin. »

Son écriture tente de donner une visibilité du féminin autour du mythe de Diane et travaille à une féminisation radicale et systématique de la langue.

Sophie Loizeau

p73 les quatre impasses

Est-il possible de repérer quatre impasses correspondant à chacun des quatre discours qui résulteraient d'une impossibilité de fonctionnement du mouvement tournant de ceux-ci ?

Je tenterai brièvement de préciser ces impasses des discours de l'Université, du Maître, de l'Hystérique, de l'Analyste, en les articulant à des dérives actuelles du lien social.

Marie-José Pahin

p77 ni monisme, ni dualisme

La constitution du champ psychanalytique s'est faite au prix d'un renoncement, celui de Freud à fournir une théorie psychobiologique qui aurait permis de surmonter le dualisme cerveau/esprit.

Le combat de Lacan pour définir et préserver la spécificité du discours analytique n'a fait que renforcer cet état de fait.

Le monisme proposé par certaines théories cognitives, même s'il peut s'appuyer sur des avancées scientifiques certaines, demeure très réducteur.

La topologie mœbienne peut servir d'appui pour essayer de repenser globalement le lien de séparation entre fonctionnement neural et structuration psychique.

Jean-Noël Trouvé

p82 éloge de la fiction freudienne

Ce texte est une tentative pour questionner les rapports entre la psychanalyse et les neurosciences.

Il rappelle que Freud, en son temps et avec très peu de moyens, avait déjà élaboré une théorie du fonctionnement psychique, une *fiction* comme il disait, dont on ne peut que faire l'éloge, tant elle est allée loin dans la compréhension des mécanismes cérébraux et qui, pour une grande partie, reste compatible avec les découvertes des neurosciences.

Si on repère la disparité des deux discours, psychanalytique et neuroscientifique, on ne peut que souhaiter une ouverture, de part et d'autre, pour faire mieux connaissance et sortir du mépris trop souvent affiché actuellement.

Enfin, il appartient à tous de mesurer les problèmes éthiques posés par les récentes découvertes de neurosciences.

Geneviève Baurand

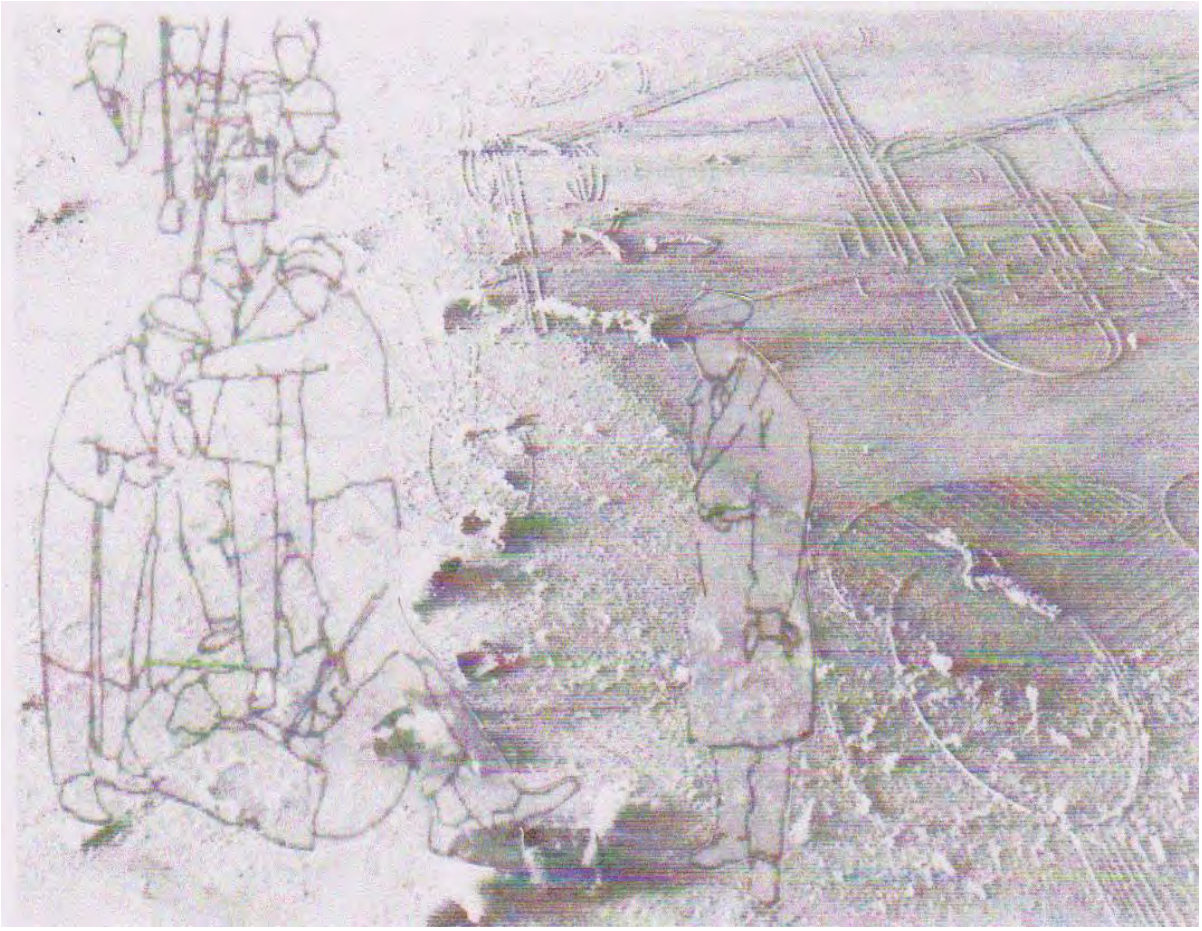
et tic et toc et tic et tac ban cal

Blanc blac, un décrochage épistémologique, architectonique et ondulatoire, *tu te démantèles ton échine, ma petite chose, te dégingandes à hue et à dia*, une diagonale, une transverse neurologique et archéologique, des impasses, des audaces.

Du blanc de la cécité, du deuil, du vide, du vide de la page, de l'imma*cul*é et de la ma*cul*e, du pur désir, de l'embrouille des nœuds, du tragique et du *comics* érotique. Le blac, black, paradoxalement attrape la lumière. Comme obscurité, il est une espèce particulière de vision.

Recevoir en pleine face le faisceau des ténèbres de son temps, parvenir à saisir la part d'ombre du « maintenant », se rapprocher de la bouche d'ombre, faire droit à cette exigence, faire entendre à un possible et hasardeux lecteur les stridences de la conque, l'ouvert du quelconque, quelques notes de Boulez, quelques échos actuels d'autrefois, savoir capter cette résurgence qui vient, lui faire place.

« *Je pense à la chaleur que tisse la parole*
Autour de son noyau le rêve qu'on appelle nous »
Tristan Tzara, ***l'homme approximatif***.



Hasard et intention inconsciente.

Geste maladroit, matériau qui regimbe, perturbation non souhaitée, lorsque le hasard s'introduit dans l'art, c'est le plus souvent en intrus. Accident, erreur, ou échec, le hasard est généralement l'imprévu, la mauvaise surprise. C'est donc en ennemi de la maîtrise technique qu'il fut presque toujours chassé, effacé, jusqu'à ce que, aux environs des années 1910, il soit sollicité, accueilli et même revendiqué.

Certes le hasard avait déjà, ponctuellement, favorisé quelques réussites artistiques : ainsi connaît-on par Pline l'Ancien, l'anecdote du peintre Protogène qui, dépité de ne pas parvenir à reproduire l'écume coulant du museau d'un chien de chasse, lança rageusement son éponge humide sur la fresque en cours et, à son grand étonnement, obtint par ce moyen les effets désirés.

Mais ce qui se dessine dans les années 1910, pour prendre véritablement corps durant la première guerre mondiale, c'est le recours intentionnel au hasard dans la démarche artistique. Pourquoi à ce moment là ? Y aurait-il des raisons à cela ? De quel désir cette demande de hasard est-elle l'expression ?

1910 : l'impact du succès grandissant de la photographie d'une part[1], et le développement de la production industrielle d'autre part, ont peu à peu imposé aux artistes la question de la spécificité de l'œuvre d'art. La photographie a ôté à l'art l'exclusivité de la reproduction fidèle de la réalité, modifiant considérablement les données de la réflexion autour de l'imitation. La composante imitative ne constitue désormais plus une caractéristique nécessaire à l'art. Rappelons que les premières œuvres abstraites apparaissent en 1910. Par ailleurs, l'accroissement du mode de production industrielle soulève la question de l'aspect technique de la fabrication de l'œuvre d'art. L'œuvre doit-elle nécessairement être faite à la main ? L'artiste ne peut-il désormais se passer du savoir-faire manuel ? Ainsi Brancusi, Léger et Duchamp en visite au Salon de l'Aéronautique de 1912 admirent la perfection d'une immense hélice. Duchamp s'exclame : *« La peinture est morte. Qui pourra faire mieux que cette hélice ? »* et, se tournant vers son ami Brancusi : *« Dis-moi tu en serais capable, toi ? »*

Ainsi deux des caractéristiques considérées jusqu'alors comme étant essentielles à l'art deviennent-elles accidentelles et contingentes. Une œuvre pourrait et pourra être non-figurative. Une œuvre pourrait et pourra être fabriquée par une machine. Si nous ajoutons que la beauté, troisième composante traditionnellement associée à l'œuvre d'art est, elle aussi, mise à mal depuis longtemps. Ne citons que Goya, Manet et, par exemple, la catégorie du « grotesque » élaborée par Victor Hugo et nous commençons à saisir qu'une nouvelle atmosphère artistique chasse l'ancienne. Le *ready made*, objet tout-fait prétendant au statut d'œuvre d'art sur simple proposition de l'artiste, en l'occurrence Marcel Duchamp, fut produit précisément pour poser, *plastiquement et pratiquement*, la question, *théorique*, de l'essence de l'œuvre d'art. Nous sommes en 1915, date de la trouvaille de l'expression « *ready made* » que Marcel Duchamp attribue au *Porte-bouteilles* et à la *Pelle à Neige*. Par conséquent, si ce qui est artistique dans l'œuvre ne réside **ni dans l'imitation, ni dans la perfection technique, ni dans la beauté** (qui n'est d'ailleurs pas propre à l'art puisqu'elle peut être naturelle), où faut-il chercher une éventuelle essence de l'art ?

L'idée du caractère essentiel de l'*intention*, du vouloir de l'artiste émerge peu à peu. Mais passer de l'œuvre créée à la personne du créateur pour rendre compte du phénomène artistique comporte un risque. Celui de valoriser outre mesure le sujet artiste jusqu'à l'ériger en personnalité d'exception, en génie. Ce qui ne fait d'ailleurs que déplacer la question de l'œuvre sur celle de son créateur. Qu'est ce qui définit et distingue le génie ? Mais surtout la dimension élitiste propre à la théorie du génie rebute tout à fait les artistes avant-gardistes en butte au goût petit-bourgeois et à son admiration béate pour le personnage d'exception. Le mythe du génie représente tout ce que les

[1] Walter Benjamin affirme en 1935, dans *L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique* (Œuvres, T. III, éditions Folio Essais, p. 84), que la conséquence de l'invention de la photographie sur l'art « *échappa longtemps au XXème siècle* », disant qu'« *on ne s'était pas demandé si cette invention même ne transformait pas le caractère général de l'art* », mais il ne fait aucunement référence au *ready made*, qui par son invention même, prend acte de cette transformation de l'art.

artistes anticonformistes des premières avant-gardes rejettent, à savoir la vision romantique de l'art. Le côté inexplicable de l'inspiration géniale passe encore, à la limite, même si cette idée efface toute la sueur, toutes les ébauches, tous les ratés, bref, tout le travail que l'artiste, aussi génial soit-il, a dû fournir avant que n'advienne l'œuvre réussie. La « congélation du génie » à laquelle procède Nietzsche vise à ramener le génie à ses dimensions humaines, trop humaines, d'homme penché sur son labeur. Mais ce qui, dans l'idée de génie, passe en revanche plutôt mal auprès des artistes avant-gardistes, est le gonflement du sujet artiste, démiurge et demi-dieu, dont le « Moi » ballonné d'orgueil tient certes à distance la médiocrité du bourgeois mais creuse un fossé entre l'artiste et l'homme du commun, travailleur en lutte et ouvrier révolté des premières grèves.

Le hasard vient peut-être ici au secours de l'artiste. Sachant par expérience que l'œuvre déborde et dépasse souvent ses intentions premières, ce dernier n'entend pas pour autant attribuer cet écart au souffle du génie. Le hasard qui s'immisce dans le processus créateur lui ôtera l'entière responsabilité de son œuvre, tout en lui laissant les pieds sur terre parmi les hommes. L'intervention du hasard ramène l'œuvre à sa matérialité et à la spécificité du processus plastique ou littéraire. L'artiste n'est donc pas un demi-dieu, un « je » tout puissant éloigné du commun des mortels, mais il n'est pas non plus un technicien industriel ou un artisan, un « je » impersonnel effacé derrière la perfection de l'artefact anonyme qu'il a produit. Il sera un « je » du hasard.

La production industrielle ne laisse en effet rien au hasard. Le produit achevé répond parfaitement au produit programmé, le producteur est un exécutant. Si l'artisan de son côté dévie parfois du programme tracé, se heurtant à la résistance du matériau ou aux aléas du geste manuel, il continue néanmoins à garder le cap sur la visée première. L'excellence de son savoir-faire consiste précisément à réduire les accidents de parcours, à garder la maîtrise de l'exécution du but visé, et à s'effacer derrière l'objet réalisé. L'artiste lui, cherche. Tâtonne. Hasarde des propositions, des « solutions ». Dans sa quête, il reste disponible aux écarts que le trajet fait subir au projet. Ayant bien eu une intention de départ, plus ou moins vague d'ailleurs, il peut ne plus très bien savoir où il voulait en venir, où il veut en venir et où il va. Il peut même étrangement se retrouver là où il ne voulait pas en venir ou bien encore ne pas parvenir malgré ses efforts à aller où pourtant il voulait aller. Ce décalage est loin de relever uniquement d'accidents techniques ou de résistances purement matérielles, puisque l'idée qu'il poursuit lui échappe en partie. C'est pourquoi il la poursuit. Indéfiniment.

En mettant à jour et en élaborant l'idée d'inconscient psychique[2], la psychanalyse a apporté de précieux éclairages au processus créateur. Déconnectant le lien obligé entre intention et conscience, elle permet de penser le paradoxe d'une intention inconsciente et de nourrir la réflexion de l'artiste s'interrogeant sur cet étrange écart entre ce qu'il veut « dire » et ce qui se trouve effectivement « dit ».

Freud remarque que le rapport quantitatif entre le matériel inconscient et l'élaboration préconsciente doit se tenir dans des limites déterminées pour qu'il y ait art[3]. Le « *coefficient d'art* », dira Duchamp beaucoup plus tard, est fonction du décalage entre ce que l'artiste projetait de faire et ce qu'il a finalement fait[4]. *Ferme intention, fermentation*, dira-t-il dans un tout autre contexte[5]. C'est donc

[2] Si l'expression d'« inconscient psychique » peut aujourd'hui sembler pléonastique, Freud l'employait (par exemple dans *Métapsychologie* (1915), Folio Essais, 1990) pour opposer clairement son hypothèse de l'inconscient à la représentation commune d'un inconscient organique, de l'ordre de l'instinct.
[3] « Lettre à Stefan Zweig du 20.07.1938 », in Stefan Zweig, *Correspondance*, Paris, Bibliothèque Rivages, 1991.
[4] Marcel Duchamp, *Le processus créateur* (1957), éditions L'échoppe, 1987.

dans le flottement d'un parcours, dans le décalage entre l'intention consciente et la réalisation de l'œuvre que quelque chose d'artistique peut advenir, lorsque l'artiste se laisse errer sans toutefois se perdre complètement en chemin. La psychanalyse apporte à la réflexion esthétique l'idée d'une richesse de l'errance et des processus inconscients qui, malgré tout jalonnent le parcours, l'idée que même si la conscience s'absente, ça pense à notre insu. Les choses travaillant sans nous, laissons-les-nous surprendre. Une plus grande confiance est dès lors accordée au laisser faire, au matériau, au hasard. L'artiste surréaliste entreprendra d'ailleurs d'explorer toute la richesse de ces forces inconscientes en se livrant au hasard souverain.

Que le hasard existe réellement ou bien qu'il ne soit qu'ignorance des causes (physiques ou psychiques), il est de toute façon l'imprévu et l'imprévisible. Et c'est à ce titre qu'il intéresse l'artiste. Certes, ce n'est peut-être pas par hasard (!) si l'intérêt porté par les artistes au hasard advient lorsque la science, reine jusqu'alors du déterminisme et d'une causalité explicative, commence à trembler sur ses bases pour voir, durant tout le premier tiers du XXème siècle, ses assises et ses certitudes fragilisées par l'admission d'une part de hasard, aussi bien en physique qu'en mathématique (mouvement brownien, saut quantique, principe d'incertitude et principe d'indécidabilité). Mais, pour l'artiste, l'essentiel est qu'aucune lourdeur déterminante ne vienne paralyser sa main et son esprit, que le hasard gonfle ses voiles créatrices à tous les vents de la liberté.

L'art-bitraire.

Marcel Duchamp semble le premier artiste à avoir fait du hasard un complice, le mettant en œuvre une première fois, en musique, durant l'hiver 1912-13. ***Erratum musical*** est le titre donné au trio vocal qu'il compose en piochant au hasard, dans un chapeau, des notes de musique écrites auparavant sur des morceaux de papier. Un an après, la seconde entreprise conviant le hasard revient encore à Duchamp, dans une œuvre intitulée ***Trois stoppages-étalon***, qui a consisté à laisser tomber de un mètre de hauteur un fil de un mètre de longueur, tenu à l'horizontale. Cette opération fut effectuée trois fois puis les trois fils tombés furent fixés avec du vernis, tels que le hasard de la chute les avait placés. Duchamp a ainsi arrêté trois nouvelles unités de mesure, trois nouveaux échantillons pour jauger les longueurs, *trois stoppages-étalon*, dont le titre cligne aussi de l'œil vers les enseignes des boutiques qui, à cette époque, s'occupaient à la fois de stopper l'effilage des bas des dames et de réparer les talons de leurs chaussures. « ***Hasard en conserve*** », dira Duchamp quelques années plus tard lorsqu'il aura matérialisé plus solidement cet étalon de mesure moderne et farfelu en découpant les trois stoppages dans un mètre en bois, suivant les contours courbes de la ligne du fil tombé. Les trois unités de longueur duchampiennes seront rangées et disposées dans une boîte de jeu de croquet. Hasard légalisé par décision arbitraire, tout aussi arbitraire que celle qui a présidé aux conventions métriques en usage. Aussi arbitraire que soit la règle, il est d'usage de s'y tenir, au maître-mètre, à la mé-trique. Utilisant le hasard, Duchamp évacue la déesse inspiration à laquelle l'artiste obéirait par nécessité créatrice. La facture neutre de l'œuvre efface la touche personnelle, marque d'originalité de l'artiste. En convoquant l'arbitraire, il fait coup double et, d'un même geste, tord en toute ironie la droiture scientifique tout en redressant les sinuosités sentimentales de l'inspiration. Il est à noter qu'outre le recours au hasard, d'autres moyens court-circuitent la

[5] Marcel Duchamp, *Notes,* éditions Flammarion, Coll. Champs arts, 1999, p. 133.

subjectivité individuelle inspirée de l'artiste : ainsi Duchamp opte, vers 1913, pour une facture mécanique et froide dans ses dessins, et ses « peintures de précision » telles que la ***Broyeuse de chocolat.*** Le sérieux technoscientifique est moqué en passant, par le simple fait que le dessin d'ingénieur se trouve mis au service de la représentation d'une broyeuse de chocolat, étrange objet dont le nom plaît autant à l'artiste que sa forme et sa fonction. Pendant que certains, génies atrabilaires et mélancoliques, broient du noir, le « *célibataire broie son chocolat lui-même* », selon la formule de Duchamp.

L'improvisation.

Si la forme des trois lignes dessinées par les trois fils des *Stoppages-étalon* ne pouvait en aucun cas être prévue, le processus qui a donné naissance à l'œuvre était par contre tout à fait calculé. Duchamp se tient dans l'imprévu non improvisé. L'improvisation, dont l'imprévisible et l'imprévu sont par définition les caractéristiques principales, est la reine du hasard. L'arène. Car l'improvisation suppose un public. L'improvisation mine les deux terrains mitoyens de l'esthétique traditionnelle que sont la création et la réception de l'art, le hasard côté scène et son répondant côté salle. Le public provoqué réagit et, par sa participation, se trouve mêlé de façon imprévue aux propositions et œuvres artistiques. Duchamp n'est pas étranger à cette autre modalité du hasard et bien qu'il l'ait peu pratiquée, il est souvent rattaché au mouvement artistique le plus lié qui soit à l'improvisation, à savoir Dada.

Déjà son nom, Dada le doit au hasard. C'est en mettant le doigt au hasard sur le mot d'une page de dictionnaire prise au hasard que Dada trouve en effet son appellation. Son lieu de naissance, Dada ne le doit par contre pas au hasard. C'est en effet en Suisse, pays neutre, à Zürich, que se rencontrent bon nombre de peintres, poètes, dramaturges, chorégraphes et musiciens qui fuient la guerre.

Laisser beaucoup faire le hasard, mettre le bazar, et même, chercher un peu la bagarre, tels sont les mots de désordre des premiers artistes Dada. En février 1916, hasard et improvisation font leur entrée artistique sur la tonitruante scène Dada d'un Cabaret nommé *Voltaire*. Des soirées plus ou moins programmées, en désespoir serein de cause et de maîtrise, des interventions spontanées, pleines en tout cas d'imprévus en tout genre, font parler du groupe. En témoigne, par exemple, le récit de Hans Richter, relatif à la Soirée du 9 avril 1919 à la salle *Zur Kaufleute* à Zürich, lorsqu'un certain Walter Serner, poète et romancier se met à lire des extraits de « ***Dernier relâchement, profession de foi anarchiste Dada*** », tout en faisant sentir un bouquet de fleurs à un mannequin : *« La salle se chargea d'électricité… jusqu'à ce que tout dégénère en un chahut où l'on n' entendait presque plus la voix de Serner… puis ce fut l'émeute… une frénésie transforma les individus en "masse". La représentation fut interrompue… Peu à peu les visages contractés par la rage se détendirent en réalisant que le monstrueux ne se trouvait pas uniquement dans les provocations de Serner, mais aussi dans les accès de fureur de ceux que l'on avait provoqués et qui avaient fourni la matière à l'exploit littéraire de Serner. Grâce aux prouesses de Serner, le public avait pris conscience de lui-même.* » Tzara conclut de cette même soirée, dans ***l'Almanach Dada*** sous le titre de *Chronique Zurichoise* : « *Dada a réussi d'établir le circuit d'inconscience absolue dans la salle qui oublia les frontières de l'éducation des préjugés, sentit la commotion du nouveau. Victoire définitive de Dada.* » L'artiste Dada s'isole peu dans l'atelier, il se jette dans la mêlée car c'est autant l'art lui-même que son public qu'il entend bousculer. Evacuer par diverses moyens la personnalité de l'artiste traduit nous l'avons dit, le désir

de briser le mythe romantique du génie solitaire et mélancolique dont les mains possèderaient de l'or divin, mais côté salle et réception de l'art, c'est aussi le refus de nourrir encore le goût bourgeois pour la pure contemplation esthétique, le refus d'entretenir plus longtemps les conventions artistiques qui, à l'artiste inspiré, font correspondre un amateur éclairé. L'improvisation favorise les hasards d'une rencontre, d'une confrontation et d'un brouillage des frontières entre création et réception, « ***scénario dans la salle*** », indique l'affiche d'un spectacle Dada d'avril 1917. Tzara commente : « *chaque soir on enfonça le triton du grotesque du dieu du beau dans chaque spectateur, et le vent ne fut pas doux – secoua tant de consciences… L'amertume plaça son nid dans le ventre du père de famille… Le public se jette dans la fièvre puerpérale interomprrrre...* »[6] Un journaliste du *Figaro* écrit en Mars 1920 : « *Le public a hué, sifflé, bafoué les Dadas, qui ont accueilli les injures avec des visages épanouis. On se serait crus chez les fous, et le vent de folie soufflait aussi bien sur la scène que sur la salle. Les Dada ont exaspéré les spectateurs et je pense que c'est tout ce qu'ils désiraient, exactement.* [7]» On lit aussi dans un journal berlinois de mai 1919 : « *Le dadaïsme est une stratégie de l'artiste pour transmettre au bourgeois un peu de son agitation intérieure qui lui défend à jamais de s'endormir sur une habitude, pour secouer cet engourdi et le rappeler à la vie en lui infligeant des inquiétudes, pour lui mettre un peu d'angoisse et de mouvement à la place de son vide.* [8] »

Les artistes Dada s'insurgent contre les valeurs sociales dominantes, contre « *tous les grands mots que sont l'éthique, la culture et l'intériorisation*[9] » selon les termes de Richard Huelsenbeck, ce dadaïste si radical qu'il ira jusqu'à refuser à Kurt Schwitters la participation au groupe Dada sous prétexte qu'il avait auparavant exposé à la galerie *Der Sturm*, au goût selon lui trop bourgeois. La création à plusieurs, l'action collective sur scène et dans la salle, laissant place à une grande part d'improvisation est une autre façon de tenir à distance psychologisme, intériorisation et inspiration individuelle.

L'alogique.

Dada se rit de la logique et entend passer outre raison. Hasard et improvisation dament le pion à la raison calculante, causale, explicative, et même discursive. « Le *hasard pur m'intéressait comme un moyen d'aller contre la réalité logique* », dira Marcel Duchamp lors de ses entretiens avec Pierre Cabanne. C'est un « Voltaire-Dada » en clair-obscur qui, voyant vaciller les *Lumières* du Progrès dans l'absurde boucherie des champs de bataille, dynamite toute rationalité. En cette année 1916 qui voit naître Dada, c'est en effet à la guerre que la raison semble avoir mené. Du moins n'a-t-elle pu l'éviter. L'idée de Progrès s'obscurcit et les liens entre progrès scientifique, technique, moral, politique et social s'effilochent. Par la provocation et le scandale, Dada résiste et tente d'échapper aux mauvais calculs d'une orgueilleuse raison empesée de sérieux. Le dégoût du carnage de la guerre, qui exile nombre d'artistes en Suisse, provoque l'envie de mettre la logique en pagaille, de tumultuer la raison et de seller un nouveau cheval de bataille, Dada, caparaçonné de poèmes « nonsensiques », poèmes sonores ou poèmes simultanés, danses masquées cubiques, œuvres visuelles non identifiées telles des tableaux-reliefs ou des collages, musique en grande partie improvisée et très rythmique, lecture de textes d'origine africaine, malgache et océanienne et courtes scènes jouées. Lors de la première soirée Dada en février 1916 à Zurich, Tzara sort de ses poches, au hasard, des bouts de papier sur

[6] Tristan Tzara, *chronique Zurichoise* 1915-19, in *Almanach Dada !* Edité par Richard Huelsenbeck, Berlin, 1920, édition bilingue, Les presses du réel, 2005, pp. 12 à 14.
[7] *Almanach Dada !* op. cit., p. 111.
[8] *Almanach Dada!* op. cit., p. 199.
[9] *Manifeste Dadaïste de Berlin*, 1918, in Raoul Hausmann, Courrier Dada, éditions Allia, 2004, p. 29.

chacun desquels des mots ont été préalablement inscrits, lisant au fur à mesure le poème résultant de ce tirage au sort[10]. En 1917 paraîtra une revue *Dada*, des dessins d'enfant seront exposés au Cabaret Voltaire et les dadaïstes Serner, Tzara et Arp s'essaieront à l'écriture automatique, sans retouche ni correction. Le dés-ordonnement de la raison et du langage pousse l'« alogisme » et les « manipulations transrationnelles » jusqu'aux limites de ce que le public peut supporter, provoquant bagarres sur scènes et dans la salle. Ainsi Hugo Ball déclame son poème abstrait ***Karawane*** « *Dadji beri bimba...* » avec le sérieux de la « *cadence ancestrale des lamentations sacerdotales* », immobile dans un costume en carton cubiste, tubulaire, qui ne lui permet pas de bouger, au milieu d'un brouhaha indescriptible, un « *ouragan* », selon le terme employé par Richter pour désigner le public du Cabaret Voltaire. *Karawane* est un poème phonétique ou encore poème sonore qui, préfigurant la fameuse ***Ur Sonate*** de Schwitters de 1932, est fait de « vers sans mots », selon l'expression de Ball. Cassant la syntaxe, bousculant les liens logiques de la langue, il déconstruit celle-ci et réveille ses pouvoirs combinatoires infinis. Ces poèmes, dits *abstraits,* parce privés de contenu et de sens, peuvent tout aussi bien être dits *concrets* dans la mesure où ce sont les sons, dans leur matérialité concrète, qui prévalent. Dada dont les rênes sont difficiles à tenir, monture excluant toute forte intentionnalité, responsabilité ou rôle causal de l'artiste, repousse par suite toute interprétation de ses œuvres, toute explication de raison. « *Il nous faut des œuvres droites, précises et à jamais incomprises* », écrit Tzara dans le ***Manifeste Dada 1918***. Les artistes réfugiés à Zurich, exilés d'une civilisation plus encore que d'un pays, s'entendent à jouer à Dada contre la Raison, pratiquant une sorte de *Fort/Da-Da* consistant à faire éclater de beaux, joyeux et puissants tapages, à activer désordre, chahut et imprévus, pour conjurer le sentiment de subir en toute impuissance le désastre et le sombre désordre de la guerre. À bas la raison qui mène aux abattoirs. Dada raffole du raffut et crée du désordre pour ne plus le subir. En rire.

Mais s'ils jouent à dada contre la Raison, les dadaïstes ne vont pas pour autant chevaucher la monture de l'irrationnel et s'agripper à sa romantique crinière. Toute la mystique esthétique avec laquelle la Raison fraternisait, comme avec son envers complémentaire ou son remède compensatoire s'est, elle aussi, embourbée sur les champs de bataille. Les lumières de la Raison une fois éteintes, s'éteignent aussi ses ombres nécessaires, le cortège où paradaient le Beau, les débordements d'émotion, le pathos de l'expression et surtout leur support : le génie. Cette personnalité hors norme de l'individu à l'irrationnelle puissance, se trouve elle aussi, désarçonnée.

Coller au réel.

Si Dada tourne le dos à la peinture de chevalet, à la prouesse technique et esthétique, il adopte une pratique plastique qui écarte la touche personnelle et le trait de génie : le collage. Cette manipulation d'images photographiques subvertit si bien l'idée du peintre inspiré devant sa toile que la triste exposition d'« Art dégénéré » organisée par le régime nazis en 1939 n'exposera pas de collage[11], genre si peu prétentieux qu'il n'est même pas digne d'indigner le goût commun. Pas d'art dégénéré là où il n'y a pas d'art, c'est-à-dire pour un regard traditionnel, pas de tableau, pas de peinture, pas de travail de la main.

[10] Tristan Tzara, « *Manifeste sur l'amour faible et l'amour amer* », in Marc Dachy, *Dada et les dadaïsmes* (1994), éditions Folio Essais, 2011, p. 112.
[11] Du moins à ma connaissance et selon les documents auxquels j'ai eu accès.

La paire de ciseau a chassé le savoir-faire et l'orgueil du génie. L'artiste abandonne en effet sa volonté au hasard. Hasard des rencontres. Rencontres d'images *ready made*, toute faites, faites par d'autres. Des idées hasardeuses jaillissent d'une combinaison inattendue d'images prises dans des registres hétérogènes. Même si beaucoup d'essais de combinaisons d'images précèdent le collage, c'est bien le choc provoqué par d'hasardeuses juxtapositions qui amène l'artiste à fixer par la colle un certain agencement plutôt qu'un autre. La sensibilité personnelle et l'intervention de l'artiste se limitent à une forme d'enregistrement des surprises et des chocs occasionnés par la mise en présence de réalités éloignées, lorsqu'au beau milieu d'une accumulation d'images, des rencontres fortuites se font, à la manière du fameux parapluie et de la machine à coudre sur la table de dissection de Lautréamont. Émerge alors une réalité composite, mi choisie mi hasardeuse, qui s'impose à l'improviste, par surprise. Les ciseaux ne font pas de sentiment, ils tranchent, impersonnels.

Le collage Dada entend coller à la réalité, celle, matérielle, du papier, de sa couleur, de sa texture de son épaisseur, celle de la lettre dont les mots et idées sont faits, et celle des journaux et magazines, réalité politique, sociale, médiatique. Coller au réel. Pour ne pas décoller dans des idéaux mensongers. Mais coller au réel n'est pas y adhérer. Les collages des dadaïstes berlinois sont même « anti-adhésifs », anti-réel, si l'on considère leur forte teneur contestataire. Le groupe Dada de Berlin, révolté par l'assassinat des révolutionnaires spartakistes Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg et animé d'un élan libertaire, invente le photomontage qui se prête si bien à la satire, à la caricature et aux associations grotesques, ainsi qu'en témoigne le collage d'Hannah Höch intitulé ***Coupé au couteau de cuisine Dada dans la dernière époque culturelle de l'Allemagne de Weimar, celle de la grosse bedaine weimarienne*** (1919-1920). Hannah Höch joue avec les associations imprévues occasionnées par les rapprochements d'images mais la part du choix et de la décision orientent sa recherche de fragments photographiques. Pas de marque de la main pourtant car, à la différence du collage cubiste, par exemple, qui ajoute à la toile peinte quelques morceaux de journaux, papiers peints ou autres papiers découpés pour leur valeur plastique plus qu'informative et illustrative, le photomontage est fait uniquement de fragments photographiques découpés, sans aucun travail de peinture en dessous ou à côté. De plus il s'attache au contenu des morceaux découpés et au choc de certains rapprochements. Ainsi le photomontage de Raoul Hausmann (le « dadasophe » du groupe) intitulé ***Le critique d'art*** a les yeux obstrués par de plus gros yeux étrangers qui oblitèrent son regard original. Une vue empruntée et grotesque lui tient lieu de perspective critique. Les dadaïstes berlinois n'ignorent pas la psychanalyse et les associations apparemment hasardeuses du rêve, de la logique duquel ils trouvent un équivalent dans le procédé du collage mais, beaucoup plus influencés par le psychanalyste berlinois Otto Gross que par Freud, ils assignent à la pratique psychanalytique le but de libérer l'homme des structures sociales étouffant sa créativité[12].

Les collages de Max Ernst se situent à la frontière entre dadaïstes et surréalistes. La combinaison d'éléments visuels hétérogènes engendre des associations d'idées et des étincelles de sens que Max Ernst accueille et confirme d'un geste personnel, assez éloigné de Dada. Se rendant disponible aux suggestions du matériau, il assemble les fragments par jeu de déplacements et de condensations de sens possibles. Le geste garde la discrétion propre au collage mais les ruptures, dislocations et fractionnements qui ramenaient l'œil au réel du papier collé cubiste ou du photomontage dadaïste,

[12] En mars 1918, l'écrivain de tendance anarchiste Franz Jung fonde avec Otto Gross la revue *Freie Strasse* qui consacrera un de ses numéros au mouvement Dada.

sont atténuées par des décisions plastiques favorables à l'imaginaire. Les techniques du frottage et de la décalcomanie qu'il explorera plus tard le rapprocheront plus encore de l'état d'esprit surréaliste.

Le hasard objectif

Les surréalistes manifestent un goût prononcé pour le hasard, se montrant très réceptifs aux surprises, rencontres et imprévus en tous genres. André Breton parle de « *se mettre en état de grâce avec le hasard* », de l'aider « *de manière à ce que se passe quelque chose, à ce que survienne quelqu'un* »[13]. La pratique de l' « *automatisme psychique pur* », c'est-à-dire la « *dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale* »[14] est le moyen privilégié de se rendre disponible au hasard. Ce que les surréalistes expérimentent sous le nom d'*écriture automatique* est errance sans but – ni esthétique ni moral – de la pensée, une écriture qui va et accueille tout ce qui vient à l'esprit, au hasard, semble-t-il. Louant Freud d'avoir accordé à l'activité onirique toute l'importance qu'elle mérite, d'avoir été attentif à l'épaisseur et la profondeur du rêve, écrivains et plasticiens surréalistes s'attachent aux processus du rêve et à l'association libre pratiquée par l'investigation psychanalytique. Ils expérimentent également le sommeil hypnotique, les états somnambuliques, la communication médiumnique et tout ce qui relève des « états seconds » de la conscience. Mais si les surréalistes empruntent à la *théorie* psychanalytique des moyens de lever refoulement, censure et contrôle de la raison, leur pratique est *artistique*. Aussi se soucient-ils fort peu de psychopathologie et ignorent à peu près tout des différentes structures (névrose, psychose, perversion) et sous-structures (hystérie, obsession, phobie) mises à jour par la psychanalyse. Pourtant les résultats *théoriques* de ces deux pratiques si différentes, pratique artistique des surréalistes et pratique analytique des psychanalystes, se rejoignent dans l'idée que, sous les hasards apparents se cache une nécessité. En effet la catégorie de *hasard objectif* qu'André Breton élabore aux environs de 1931, supprime tout hasard véritable. Dans ses *Entretiens*, il reprend à son compte une idée qu'il attribue à Engels, selon laquelle « *la causalité ne peut être comprise qu'en liaison avec la catégorie du hasard objectif, forme de manifestation de la nécessité*[15] ». Le hasard objectif est une sorte de révélation à travers quoi se manifeste chez l'homme, mystérieusement, une « *nécessité qui lui échappe bien qu'il l'éprouve comme nécessité*[16] ». S'y manifeste une correspondance inattendue entre des phénomènes matériels et mentaux, ce qu'énonce André Breton en écrivant dans *les Vases communicants*, en 1931, que le hasard objectif est rencontre d'une causalité externe et d'une finalité interne. Selon Ferdinand Alquié, on peut aisément remplacer l'expression hasard objectif par rencontre signifiante, signe, appel[17]. Il s'agit toujours d'une rencontre qui, objectivement, se donne comme un hasard, tout en paraissant ne pas l'être car semblant signifier quelque chose.

Le hasard objectif s'apparente à une pensée magique en ce qu'il nomme la mise en rapport significatif de deux phénomènes ou série de phénomènes qui n'ont entre eux aucun lien réel de cause à effet. Selon Freud on peut expliquer la magie d'une façon claire et concise en se servant de la formule de E. B. Tylor (mais en faisant abstraction du jugement de valeur que cette formule

[13] André Breton, *Entretiens*, Gallimard, Coll. Idées, 1969 (1952), p. 140.
[14] André Breton, *Manifeste du surréalisme de 1924*.
[15] André Breton, *Entretiens,* op. cit.
[16] André Breton*, Les vases communicants*, in *Œuvres complètes*, T. II, p 485.
[17] *Le surréalisme*, Colloque de Cerisy, 1968, cité par Marie J.A. Colombet, *L'humour objectif : Roussel, Duchamp, « sous le capot », l'objectivation du surréalisme*. Publibook, Paris, 2008.

implique : « *mistaking an ideal connexion for a real one*[18] » (« prendre par erreur un rapport idéal pour un rapport réel »).

Bien qu'il ait toujours déclaré son refus de toute religion, et même de tout présupposé spiritualiste, Breton cherche à réenchanter le monde et se met en quête du merveilleux. Le hasard lui est d'une grande utilité pour satisfaire cette paradoxale exigence : tenir ensemble pensée magique et refus de toute foi religieuse. Invoquer le hasard « *divinité plus obscure que les autres*[19] » permet la difficile conciliation entre incrédulité religieuse et fascination pour le magique. En réaction contre le positivisme de son temps, qui entend trouver à toute chose une explication, « *ramener l'inconnu au connu, au classable* » et assigner une causalité à tout phénomène, il objecte le hasard et l'inexplicable, les *« rapprochements soudains* », les « *pétrifiantes coïncidences* »[20].

Le hasard est dit objectif car c'est à l'occasion d'un événement réel qu'il est remarqué mais il pourrait tout autant être qualifié de subjectif dans la mesure où il manifeste le point de rencontre, la jonction ponctuelle entre préoccupation intérieure et nécessité naturelle. L'expérience des coïncidences insolites, semblant être dues au hasard, exprime finalement le désir du sujet. En effet lors d'un phénomène de hasard objectif, « *la phase initiale n'est pas celle de l'objet mais du sujet. Ce n'est pas la chose qui fait signe au sujet mais le sujet qui fait signe à la chose. Et c'est parce qu'il fait signe à la chose qu'il peut se retrouver lui-même. La rencontre est rencontre d'un sujet avec lui-même à travers l'objet*[21] ». Ainsi de la rencontre ou trouvaille de Giacometti accompagné de Breton aux puces, avec un demi-masque de métal qui exerce sur eux l'attraction du jamais vu. Le hasard objectif se ramène à l'impact de déterminations subjectives réveillées à l'occasion d'une trouvaille, d'une rencontre. Et ce sont ces éléments subjectifs, sociaux, familiaux qui font que rencontre il y a, qu'un objet ou une personne sont remarqués, font écho au désir enfoui, ce qui fait dire à Michel Carrouges *« le hasard objectif est l'écriture automatique du destin dans les faits apparemment bruts*[22] ***»***.

Le sujet, le grand « je » évacué par le hasard Dada fait retour avec le hasard surréaliste. Appelé par Duchamp et Dada pour sortir le sujet de lui-même, dé-personnaliser le geste créateur et tourner le dos à la figure du génie, le hasard réintroduit le sujet avec le surréalisme, largement fasciné par l'intériorité et les obscurités de l'esprit. Ce n'est certes pas le sujet conscient et volontaire qui revient mais le sujet inconscient dont les forces déterminantes sont ignorées du sujet conscient. C'est ce qu'André Breton appelle, en empruntant cette expression à Myers, le « *moi subliminal* », et qui équivaut pour lui à l'inconscient freudien[23]. Le hasard a alors l'avantage de réhabiliter en douceur la subjectivité, non plus celle du *Je* héroïque du génie mais celle, mystérieuse et cachée, du sujet inconscient. Le hasard objectif apparaît au point de rencontre entre un événement objectif et un désir subjectif qui s'y retrouve et s'y fixe… comme par hasard ! Il est comme la pointe concrète et matérialisée d'une dialectique, du sujet et de l'objet, de la finalité interne et de la nécessité externe. L'expression même de hasard objectif est calquée sur celle d'*humour objectif* de Hegel[24]. André Breton

[18] André Breton, *L'art magique* avec le concours de Gérard Legrand, 1991 éditions Phébus Adam Biro, p 21.
[19] André Breton, *Manifeste de 1924*.
[20] André Breton, *Nadja*.
[21] Marie J.A. Colombet, *L'humour objectif : Roussel, Duchamp, « sous le capot », l'objectivation du surréalisme.* Publibook, Paris, 2008, p. 77.
[22] F. Alquié, *Colloque de Cerisy*. Cité par Marie J.A. Colombet, *L'humour objectif : Roussel, Duchamp, « sous le capot », l'objectivation du surréalisme.*
[23]André Breton, « *le message automatique* », 1933, in *Point du jour*. Cf. aussi Jean Starobinski, *Freud, Breton, Myers* in revue *l'Arc*, *Freud,* N° 34, 1968, p. 87.
[24] André Breton, Préface à *l'Anthologie de l'humour noir.*

le sait bien, qui déclare « *Freud est hégélien en moi*[25] ». Sortie du génie, sortie de la religion mais entrée du sujet, entrée du merveilleux, se croisant au point crucial du hasard. Un je nommé désir, énergie créative, qui ne se laisse pas oublier.

Gabrielle Colace-Scarabino

[25] *Surréalisme et philosophie*, coll. espace international, philosophie, éditions du Centre Georges Pompidou, 1992, les Séminaires du centre Pompidou.

« quand on aime, il ne s'agit pas de sexe », dit lacan

« – Et puis surtout, hein ! vous, Jung,
ne l'oubliez pas : il faut y tenir à cette théorie ! ».
« – Mais pourquoi ? », lui dit Jung
« – Pour empêcher, dit Freud,
le *Schlammflut,* le flot de fange ! [1]»

Dit Lacan. Reconnaissons qu'opposer ainsi radicalement amour et sexe ne peut qu'heurter la pensée courante – même si chacun est bien amené à admettre que nous avons à faire ici à deux ordres qui ne se déploient pas toujours dans une idyllique harmonie. Reste que nos vœux les plus constants sont que – au moins dans le meilleur des cas ! – ça finisse par s'accorder.

Oui, ironise Lacan, mais cet espoir ne peut que rester de l'ordre, disons-le : du vœu pieux.

« Quand on aime il ne s'agit pas de sexe » est formulé tardivement, dans *Encore*[2], le 20ème des séminaires – et deux ans après, à nouveau : « l'amour n'a rien à faire avec le rapport sexuel [3]». Mais Lacan avait déjà avancé beaucoup plus tôt, dans *Les quatre concepts*… : « l'amour, ce n'est pas sexuel » et il prêtait la paternité de cette affirmation à Freud. À Freud, qu'il qualifiait alors de brocanteur. Et quelle est « l'occupation fondamentale » des brocanteurs, demandait-il ? « Ils trient. Il y a une chose qu'ils mettent d'un côté, et une autre de l'autre. Freud met d'un côté les pulsions partielles, et de l'autre l'amour. Il dit – *c'est pas pareil* »[4].

Puisqu'il s'agit de trier, il va nous falloir montrer en quoi *amour* et *sexe* « c'est pas pareil » – ce qui nécessite que nous précisions auparavant ce que nous mettons sous chacun de ces deux mots. Car il y a lieu de se méfier de leur apparente évidence : ce sont en effet deux notions dont Lacan a profondément renouvelé l'accès.

***

SEXUEL ?

Commençons par la notion qui est la plus susceptible de prêter à malentendu dans la mesure où elle paraît aller de soi : la notion de « **sexuel** ».

La première des méprises à ne pas commettre serait de confondre « sexualité » et « génitalité », si par génitalité on entend la mise en jeu des organes génitaux – ce qu'on appellerait dans l'élégant français d'aujourd'hui : *la baise.*

[1] Cité par Lacan – qui ne donne pas sa source – le 18 janvier 1967 dans *La logique du fantasme*, inédit.
[2] *Encore*, *1972-1973*, Le Seuil, 1975, p. 27.
[3] *RSI*, 1974-1975, inédit, 11 février 1975.
[4] *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, Le Seuil, 1973, p.173.

On sait que Freud pensait en termes de pulsions et qu'il avait ainsi élargi – pour ne pas dire généralisé – le champ du sexuel, puisqu'il désignait comme « sexuelles », à côté des pulsions phalliques, les pulsions orales et anales.

L'ennui, c'est qu'à côté de ces pulsions qu'on a nommées « partielles », de son aveu même et à son grand regret, il n'est jamais parvenu à mettre la main sur une pulsion « pleine » ou « globale », si on peut dire, qui serait à proprement parler la « pulsion génitale ».

Il ne pouvait approcher le génital que par le biais de la « sommation » des pulsions partielles…

Ce qui n'a pas empêché ses successeurs, et en particulier les psychanalystes français (Nacht, Bouvet), de franchir le pas dont Freud s'était lui-même bien gardé et de parler gaillardement de « pulsion génitale ».

En France, en particulier, au moment où Lacan entre en lice, la psychanalyse promettait à ses ouailles une sorte de triomphante « génitalité » à laquelle on accéderait par la grâce d'une « oblativité génitale », laquelle était évidemment le fruit du travail psychanalytique – oblativité que dans ses *Ecrits* Lacan pourfend comme étant « une escroquerie qui, au son d'orphéons salutistes, se poursuit désormais partout[5] ».

Quoiqu'il en soit, lui-même se détournera finalement du concept de pulsion, l'estimant trop dilué dans le concept général de libido – cette libido qui avait précisément permis d'alimenter les élucubrations qui viennent d'être évoquées sur la pulsion génitale et à propos de laquelle Lacan était net : « Sa couleur sexuelle, si formellement maintenue par Freud comme inscrite au cœur de sa nature, est couleur-de-vide : suspendue dans la lumière d'une béance[6]. »

Il est arrivé à Lacan de faire devant les italiens une hypothèse intéressante sur le rapport de Freud à sa théorie de la sexualité :

« Au nom du fait qu'il a dépeint la "sexualité", on suppose qu'il savait ce que ça voulait dire : sexualité.

Mais justement ce qu'il nous explique, c'est qu'il ne le sait pas.

Il ne le sait pas. La raison pour laquelle il ne le sait pas, justement, c'est ce qui lui a fait découvrir l'inconscient[7]. »

Lacan le savait-il, lui ? On est tenté de répondre : oui, quand même un petit peu plus – même s'il lui arrive de glisser que, comme Freud, il en « perd son latin[8] » !

Il commence par faire remarquer que l'adjectif « sexuel » renvoie à deux substantifs différents : « sexe » et « sexualité ».

« La sexualité, dit-il dans *La logique du fantasme*[9], la sexualité, hein ! c'est un genre, une moire, une flaque, une "marée noire" comme on dit depuis quelques temps. Mettez le doigt dedans, vous le portez au bout du nez : là, vous sentez de quoi il s'agit. »

Mais si on parle du sexe, comme de ce qui s'en est « subjectivé » à partir d'une supposée évidence anatomique, c'est à dire ce qui s'en est inscrit dans l'inconscient et qui fait aller le sujet comme sexué, alors, c'est une autre affaire : « pour que ce soit du sexe, ironise-t-il, il faudrait pouvoir articuler

[5] *Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 692.
[6] *Écrits*, *op. cit.*, p. 851.
[7] *Lacan in Italia*, 12 mai 1972, La Salamandra, 1978, pp. 78-97.
[8] *RSI*, op. cit., 11 février 1975.
[9] *La logique du fantasme*, 1966-1967, inédit, 19 avril 67.

quelque chose d'un peu plus ferme ».

« Articuler », cela signifie, en fait, se confronter à une triple question :

• dire d'abord ce qu'il en est de l'inscription de chacun dans un sexe ou dans un autre, quoiqu'il en soit du donné de son sexe anatomique – ce qui suppose que l'on est en mesure de répondre à une question préalable :

• dire, en effet, ce qui est en jeu dans cette inscription dans un sexe ou dans un autre ;

• enfin, troisième question : dire encore ce qu'il en est du rapport que ces deux sexes peuvent – ou non – entretenir entre eux.

Car, à partir du moment où l'on ne se contente plus du napoléonien « L'anatomie, c'est le destin » que Freud a – mais à sa manière – repris à son compte ; ni non plus des « processus d'identification inconsciente », promus par lui pour répondre à la question de ce qu'on a pu, de manière dangereusement floue, appeler le « sexe psychique » (où l'on fait, certes, un pas de plus mais un pas qui reste englué dans l'imaginaire), à partir de ce moment-là, il ne restera plus qu'une possibilité : faire de la détermination et de l'appartenance sexuelles des catégories qui ne relèveront plus que de l'ordre du discours. Seule en effet la discursivité permet d'« articuler » au sens plein du terme, c'est à dire d'approcher quelque chose qui fasse à la fois vérité et certitude : vérité quant à la différence des sexes et certitude quant à l'appartenance de chacun à un sexe.

Ce qui nous amène avec Lacan à rajouter un troisième substantif auquel renvoie l'adjectif « sexuel » : celui de « sexuation » qui désigne l'opération où tout sujet est amené à se « déclarer », dans l'ordre discursif, d'un sexe ou d'un autre : c'est ce qu'il propose, nous le verrons, dans son fameux « tableau de la sexuation ».

L'expérience analytique – mais elle n'est pas la seule – montre qu'on ne peut pas classer les sujets à partir d'un trait distinctif que l'on voudrait croire offert par la nature, à savoir « avoir ou ne pas avoir de pénis » ; mais ce que l'expérience analytique démontre – et là, par contre, elle est la seule – c'est que, dans l'inconscient, quand il s'agit de la détermination des sexes, là où la pensée commune s'attendrait à en trouver deux, un signifiant unique est en jeu : le signifiant « phallus ». Lacan va user de ce signifiant d'une façon originale. On sait qu'on peut considérer sa théorisation comme une « ternarisation » de celle, duelle, de Freud ; or nous voici ici en présence de trois termes : homme, femme et phallus. Et Lacan va prendre ce dernier comme un terme tiers – véritable troisième sommet d'un triangle – entre les termes « homme » et « femme », tiers qui va permettre d'établir entre eux ce rapport qui leur manque.

Il s'agira alors d'inventer un mode de répartition des sexes à partir de ce seul élément médiateur, ce que Lacan va faire par le truchement des jouissances qu'il commande. Nous aurons, par la suite, à examiner cette notion de jouissance ; mais, pour l'instant, contentons-nous de poser que c'est l'accès différencié à une jouissance centrée sur le phallus qui autorisera Lacan à écrire le partage en question.

Ce qu'il propose avec un tableau à deux colonnes (dit, donc, « tableau de la sexuation »[10]) où il introduit une modalité particulière du phallus : sa « fonction ». Fonction que Lacan veut faire entendre dans le sens logique du terme, soit ce qui permet de mettre en rapport des éléments appartenant à deux séries disjointes : ici, la jouissance d'un côté et les être parlants de l'autre (fonction notée ϕx). C'est en effet en déplaçant « phallus » sur ce terrain de la logique que Lacan effectue sa construction des catégories de la sexuation – en lui faisant perdre sa forme substantive pour celle de qualificatif, note avec humour Guy Le Gaufey[11], dans son travail exemplaire sur les questions que posent cette opération.

[10] Introduit dans …*ou pire* le 12 janvier 1972 – Le Seuil, 2011, p. 39. Repris dans *Encore*, *op. cit.*, p. 73.

[11] Guy Le Gaufey, *Le Pastout de Lacan*, EPEL, 2006.

Car Lacan se déplace sur le terrain de la logique, oui, mais d'une logique bien à lui qu'il conçoit en s'affranchissant du respect strict de la logique classique dont il subvertit ici les catégories. Mais nous verrons par la suite que l'affaire du rapport de Lacan à la logique est d'une plus ample complexité !

Pour l'instant, c'est sous la forme d'un « carré logique [12]», que Lacan propose son élaboration. On y lit deux côtés qui seront, on le verra, dissymétrisés (pas de partition équilibrée, ici, du type Ying/Yang) : à gauche un côté que l'on dit « homme », à droite un côté que l'on dit « femme »[13].

À gauche, est rassemblée la classe de ceux qui sont dans l'impossibilité de se soustraire de quelque manière que ce soit à une soumission à la fonction phallique : ce sera le côté dit « homme ». Où ceux qui s'y comptent, du fait d'être définis et regroupés au moyen d'un trait distinctif – leur soumission –, peuvent prétendre à une *universalité* : on peut en effet dire « tous les hommes ».

À droite, ce sera le côté dit « femme ». Mais l'on y bute sur une difficulté : ce trait distinctif que l'on avait à gauche, on ne l'a plus à droite. Les femmes ont certes aussi à voir avec la fonction phallique, mais toute leur jouissance ne s'y épuise pas : leur jouissance n'y est « pastoute » prise, selon ce mot qui est du cru de Lacan – c'est avec ce « pastout » qu'il s'écarte de la logique classique. Au-delà de la jouissance phallique, les femmes connaissent une jouissance qu'il qualifie de « supplémentaire » (ce qui, notons-le, s'oppose clairement au « complémentaire » sous l'espèce de laquelle la pensée commune s'efforce de penser le rapport des deux sexes l'un par rapport à l'autre). Il ressort alors qu'étant donné l'absence d'un trait distinctif, de ce côté du tableau on ne peut prétendre à l'universalité : on ne pourra de ce fait que *compter les femmes « une par une »* – et c'est ce qui fera conclure Lacan que l'on ne peut pas dire LA femme, ou encore que « LA femme n'existe pas [14]» – selon sa formule devenue slogan. « Compter une par une », c'est l'exemple que nous en donne Don Juan, jusqu'à inspirer à son valet Leporello d'en faire catalogue – mais chez Mozart toujours, pensons au jeune Chérubin que chaque femme qui passe affole…

Reste que nous avons maintenant un critère d'opposition : celui entre deux formes de jouissance, celle d'un « tout pris » dans la jouissance phallique et celle d'un « pastout pris » dans la jouissance phallique. C'est cette opposition entre ce « tout » et ce « pastout » – une des belles inventions de Lacan – qui permettra de déterminer une répartition entre deux sexes. Chaque sujet concret, *quel que soit son sexe anatomique*, aura à se ranger (à se « déclarer », dit Lacan : on parle en effet de « déclaration de sexe ») d'un côté ou l'autre du tableau.

Répartition des sexes en deux anatomies dans la nature, en deux sentiments d'appartenance dans l'identité : il y a évidemment là, dans ce parallélisme, matière à malentendus. Insistons : nous avons à faire à deux binarités radicalement *hétérogènes*. À une binarité qui relève de la nature, que l'on nommera « mâle/femelle », répond une autre dualité, que l'on nommera « homme/femme » mais qui relèvera, elle, d'une nécessité d'un tout autre ordre : à savoir que ce que l'on appelle « sexe » est une *facticité*, laquelle est du domaine d'impératifs discursifs où seul opère l'ordre logique. L'élégance de la réponse de Lacan se réduit au seul choix entre deux catégories logiques : le tout et le pastout par

[12] Carré logique – qu'il emprunte à Peirce – où cette fonction permet de définir des universelles et des particulières affirmatives et négatives qui ordonnent quatre propositions permettant de déterminer deux colonnes, gauche et droite. Outre chez Peirce, Lacan ira chercher ses outils chez Frege, Damourette et Pichon, Blanché… et quelques autres. Voir Le Gaufey, *op. cit.*.

[13] Côté *dit* homme, côté *dit* femme : tout être humain à a se compter dans l'un ou l'autre côté du tableau *indépendamment de son sexe anatomique*. Pas de « destin », donc, mais quelque chose de l'ordre d'un « choix » inconscient (au sens où Freud parle du « choix » inconscient de la névrose) – ce que Lacan appelle « déclaration de sexe ».

[14] On sait que pour l'écrire correctement, ce LA doit être de plus barré : pur effet d'écriture.

rapport au tiers phallique dont dépendront deux types de jouissance, la phallique et la supplémentaire.

Un mot encore sur le débat concernant ce qu'on a appelé la « primauté phallique ». Le phallus a été d'emblée reconnu par Freud comme le seul et unique trait (nous dirions maintenant signifiant), le seul trait à venir inscrire dans l'inconscient la problématique sexuelle ; il n'en démordra jamais : il maintenait, à l'encontre de Ernest Jones et de Karen Horney en particulier, qu'il n'y avait pas de représentation inconsciente du sexe féminin chez la petite fille. Lacan avalisera l'affirmation freudienne et en tirera toutes les conséquences : nécessité d'écrire deux sexes avec un seul signifiant.

L'ennui, c'est que l'on glisse très facilement du « phallocentrisme » freudien à ce que d'aucuns nomment un « phallocratisme ». Alors que l'on devrait y lire, bien au contraire, son impossibilité : car, contrairement à l'idée courante, au travers du phallus ce n'est pas la catégorie de l'« avoir » qui est promue, mais tout au contraire celle de l'« avoir-pas ». Il faut prendre les choses à l'envers de la pensée commune : ce n'est pas la *présence* d'un trait d'un côté – le pénis dans la réalité (qui induira dans l'inconscient le signifiant phallique) – qui est déterminante, c'est au contraire son *absence* de l'autre côté. C'est le fait que, dans la nature, l'un des deux sexes soit dépourvu de l'appendice pénien qui va finir par être la matrice de la dimension *du manque dans l'inconscient* – on sait que cela passe par la découverte par le sujet *infans* du manque du dit appendice chez la mère. C'est cela même, *le manque en tant que tel*, qui s'inscrit dans l'inconscient sous le nom de « phallus ».

Phallus, qui est promu alors comme une catégorie symbolique. Car on ne peut pas dire « le phallus » tout court : il faut soigneusement distinguer phallus imaginaire (φ) et phallus symbolique (ϕ). Le phallus imaginaire est un objet – imaginaire, même s'il s'inspire du perçu – que tout petit d'homme (fille comme garçon) prendra, dans un temps premier, comme l'indice de la toute-puissance. C'est cet objet qu'en ce temps la fillette peut rêver d'obtenir et le garçon peut redouter de perdre : on est alors dans la problématique de la *castration imaginaire*. Mais à partir de ce point, chacun sera dans l'obligation, à son insu, de faire un choix entre deux voies antinomiques : ou bien rester dans la croyance imaginaire en cet objet glorieux que nous venons de reconnaître comme indice de « toute puissance » (et pour le coup, on peut parler de phallocratisme) ; ou bien alors, dans une sorte de retournement, y entrevoir le paradigme d'une perte et d'un manque qui, au lieu d'être de l'ordre de l'« impuissance », apparaît tout au contraire comme ce manque qui conditionne la possibilité même du désir : c'est ce que l'on désigne comme *castration symbolique*.

C'est donc autour de ce manque phallique (puisque, redisons-le, pour un sexe comme pour l'autre, le phallus est comme « négativé » – et écrit « – φ ») que devra s'organiser la différence des sexes : non pas entre un « avoir ou pas », mais entre deux modes de ne « l'avoir-pas » ; l'un dans un débat avec le « tout » phallique, l'autre échappant en partie à cette contrainte. D'où la formule de Lacan « l'homme n'est pas sans l'avoir ; la femme est sans l'avoir[15] » qui maintient du « sans » des deux côtés mais les dissymétrise.

***

[15] *Le transfert*, *1960-1961*, Le Seuil, 2001, p. 274. Lacan souligne dans *L'identification*… : « Il n'est pas sans l'avoir […] ne veut pas dire qu'il l'a. » (Inédit, 24 janvier 1962). De même notons que la formule « la femme est sans l'avoir » maintient une forme de rapport au phallus. Formule de rhétorique, donc – rhétorique dont nous verrons plus loin l'usage qu'en fait Lacan.

SEXUEL, L'AMOUR ?

Mais quel que soit l'embarras à attraper quelque chose d'un peu consistant concernant la sexualité, le sexe et la sexuation, ce ne sont pas ces difficultés qui dans un premier temps amèneront Lacan à disjoindre amour et sexuel : c'est, si l'on peut dire, *la nature même de l'amour* qui en sera responsable.

Dès le début de son séminaire, Lacan s'affronte à la question de l'amour. C'est un thème qui va insister tout le long des dix premières années de son élaboration. L'amour, il en parle, en ce temps premier, dans le cadre conceptuel de l'époque, c'est à dire celui de cette ambiguë « relation d'objet » que Freud n'a jamais théorisée mais qui a fait florès chez certains de ses disciples, à la suite de Balint en particulier.

C'est un détail, mais significatif : dans le dictionnaire de Laplanche et Pontalis, il n'y a pas d'entrée « amour ». Si on veut entendre parler d'amour, il faut se reporter à cette fameuse entrée « relation d'objet ».

Or il se trouve que, tout au long des dix ans de cette exploration, un souci lancinant persiste dans le questionnement de Lacan : l'amour reste-t-il fondamentalement pris dans le narcissique ou peut-il lui excéder ? Car c'est alors pour lui une question de principe : ou bien l'on parvient à penser l'amour dans un au-delà du narcissisme ou bien la dimension du sexuel ne peut s'y articuler.

C'est une préoccupation qui existait déjà chez Freud puisqu'il lui a fallu, pour expliquer comment la libido pouvait se déplacer du moi à l'objet, écrire *Pour introduire le narcissisme* et inventer deux types distincts de pulsions : pulsions du moi d'un côté, pulsions sexuelles d'un autre.

Mais la solution de Freud ne convient pas à Lacan. Il reste convaincu que si l'amour est narcissique dans son fond, le fait de déplacer la libido vers un objet au lieu de la laisser accrochée au moi ne changera rien à l'affaire : l'amour restera narcissique en ce sens que ce sera toujours son propre moi que le sujet aimera dans l'objet.

Lacan conclut : « C'est ça l'amour. C'est son propre moi qu'on aime dans l'amour, son propre moi réalisé à au niveau imaginaire[16] » – ce que confirme Gide, notera-t-il par la suite, Gide qui parlait de son amour pour Madeleine comme d'un « amour embaumé[17] ».

Et Lacan insiste : y a-t-il ou non une forme d'amour qui, malgré tout, aille au-delà du narcissisme ?

On peut dire que dix ans durant, il s'est acharné à tenter de penser un tel au-delà et à postuler une forme d'amour qu'il nommera amour « dans son achèvement » ou « dans sa forme achevée »[18].

[16] *Écrits techniques*, *1953-1954*, Le Seuil, 1975, p. 163.
[17] *La relation d'objet*, *1957-1958*, Le Seuil, 1994, pp. 108-110.
[18] *Ibid.*

Disons-le tout de suite : il agira là d'un exercice de haute volée (ou de haute voltige ?) où « Lacan "heideggerise" », comme le dit François Balmès[19] : aussi sera-ce en terme « d'être » qu'il s'efforcera d'élaborer la « forme achevée » de l'amour.

Il s'agirait, d'un amour dont « la visée [ne serait] pas de satisfaction, mais d'être. Quand l'amour se réalise symboliquement dans la parole, poursuit-il, il se dirige vers l'être de l'autre. Sans la parole, il y a seulement *Verliebtheit* » – *Verliebtheit,* c'était le mot de Freud pour nommer l'amour, mais l'amour sous sa forme passionnelle, ce qu'on peut rendre par *fascination imaginaire*. « S'il y a amour, [sans la parole] c'est un amour subi et non pas l'amour comme don actif qui vise l'autre […] dans son être. Aimer, c'est aimer un être au-delà de ce qu'il paraît être ». Lacan postule ainsi une forme d'amour qui viserait un au-delà de ce qu'il appelle la « spécificité » de l'autre, c'est à dire au-delà de tout ce qui peut nous apparaître comme raisons de l'aimer.

L'amour, dans cette conception, est une des voies de ce qu'il nomme « réalisation de l'être » ou encore « révélation de l'être » : la dimension symbolique de la parole permet en effet que l'amour s'adresse à l'être, le faisant échapper à cette simple captivation imaginaire dans laquelle Lacan ne voit rien d'autre qu'une tentative de capturer l'autre dans soi-même, ce qui est la marque même du narcissisme. « Une des voies de la réalisation de l'être », avons-nous dit : Lacan adjoignait en effet à l'amour ces deux autres voies que sont la *haine* et *l'ignorance*.

Il n'est pas indifférent de souligner combien, quand il s'agit de cette question de l'amour, certains énoncés défieront le temps : Balmès relève que la formule « l'amour vise l'être » sera encore présente dans *Encore*[20], même si c'est dans un tout autre contexte. De même la triade « amour, haine et ignorance » y sera reprise sous le titre de « passions de l'être » au moment où Lacan forge le néologisme d'« *hainamoration* [21]».

Dans tous ces détours, le souci de Lacan est clair : il s'agit d'introduire, puis d'articuler du symbolique dans le pur imaginaire du narcissisme.

Et il va, en fin de compte, le faire en prenant les choses par leur envers : repartant de cette postulation d'un amour dont « la visée [ne serait] pas de satisfaction, mais d'être », c'est sur le versant « non satisfaction » qu'il va alors faire porter sa réflexion.

Et c'est ici qu'il va se passer du nouveau : « Viser la non-satisfaction, dit-il, c'est l'ordre même dans lequel un amour idéal peut s'épanouir ». Et quel est cet ordre ? C'est « l'institution du manque dans l'objet [22]».

Voici donc le manque qui s'immisce…

On ne sera pas surpris de le voir introduit par la question de « ce qui est, dans la femme, aimé au-delà d'elle-même – qu'est-ce qui est vraiment fondamental dans tout ce qui se rapporte à l'amour dans son achèvement ? Ce qui est à proprement parler désiré chez la femme aimée : c'est justement ce qui lui manque » (relevons au passage l'irruption du terme « désiré » dans le contexte de l'amour : nous aurons à y revenir).

Lacan encore : « À l'extrême de l'amour, dans l'amour le plus idéalisé, ce qui est cherché dans la femme c'est ce qui lui manque. Ce qui est cherché au-delà d'elle, c'est l'objet de toute l'économie libidinale : le ϕ. »

Le biais que propose alors Lacan, c'est d'articuler, dans l'amour, cette dimension du manque et ce qui « n'existe qu'avec l'introduction de la loi », à savoir le *don*.

[19] François Balmès, *Ce que Lacan dit de l'être*, P.U.F., 1999, p. 22.
[20] *Encore*, *op. cit.*, p. 40.
[21] *Id.*, p. 84.
[22] *La relation d'objet*, *op. cit.*, pp. 125-140. Toutes les citations qui suivent proviennent de ces pages.

Il faut lever ici toute équivoque : ce que Lacan postule avec ce don – qu'il nomme « don actif » et non pas subi – est à distinguer radicalement du « don » au sens où l'on en parle d'ordinaire dans la psychanalyse, ce don fondamentalement imaginaire que l'on rencontre communément dans la problématique névrotique (anale en particulier) ou encore sous le couvert de « l'oblativité » : don qui accable de son poids le sujet qui le reçoit et qui le laisse en dette.

Ce que postule Lacan maintenant est en plein dans le pur symbolique, « le don est quelque chose qui circule » ; « il implique tout le cycle de l'échange. »

Comment Lacan articule-t-il alors manque et don ?

En détachant totalement le don de la dimension de l'objet (et de la satisfaction) : « Le don surgit d'un au-delà de la relation objectale avec le caractère qui le constitue comme proprement symbolique. »

Il fait alors du don un signe (notons-le, car cela aussi reviendra dans *Encore*), un signe qui vise cet au-delà qu'est l'amour.

« Ce qui établit la relation d'amour, dit Lacan, c'est que le don est donné pour rien. »

« Rien pour rien », c'est le principe de l'échange symbolique : formule de l'intérêt, mais aussi formule de la pure gratuité, dit-il encore.

« Ce qui fait le don d'amour, c'est qu'un sujet donne quelque chose d'une façon gratuite, pour autant que derrière ce qu'il donne il y a tout ce qui lui manque. »

Ce qui aboutit à la formule bien connue : « Il n'y a pas de plus grand don possible, de plus grand signe d'amour que le don de ce qu'on n'a pas ». On sait que cela se complètera par la suite : « donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas »… Et sera encore éclairé par cette boutade : « donner ce qu'on a ce n'est pas l'amour, c'est la fête.[23] »

Et cette affaire de l'amour qui a tant occupé Lacan s'interrompt brusquement là. Pour tout un temps.

Alors, que s'est-il passé ?

Il s'est passé qu'au début de son séminaire, Lacan avait inscrit son travail dans le cadre de la relation d'objet classique où l'amour était ce sentiment qui faisait le lien entre le sujet et son objet, lequel objet était conçu comme une sorte de complément « naturel » destiné à « satisfaire » l'attente du sujet. À une conception d'un sujet conventionnel, correspondait un objet conventionnel.

Mais, comme on le sait, on a assisté très rapidement chez Lacan à l'émergence d'une tout autre conception du sujet, un sujet qui se trouvera désormais défini à partir de sa prise dans le langage, à partir de la division et de la perte d'être qu'il subira du fait qu'il parle – Lacan forge alors un néologisme, le « parlêtre », pour désigner ce sujet affecté par le langage. Et il n'y a rien d'étonnant à ce que se dessine peu à peu, comme corrélat de cette subversion du sujet, une toute nouvelle conception de l'objet : à sujet nouveau, nouvel objet, pourrait-on dire.

Comment Lacan opère-t-il ?

En face d'un sujet pris dans le langage, c'est évidemment à partir du registre langagier que l'objet va être conçu : il ne sera plus référé à ce qui est de l'ordre de la satisfaction d'un besoin, mais à ce qui est de l'ordre d'une demande, d'une demande à l'autre – l'autre, c'est bien sûr en tout premier lieu la mère, puisque, du fait de sa prématuration, l'enfant humain n'a d'autre ressource, pour satisfaire ses besoins, que le passage par une demande à cette mère.

Et cette demande se répète, allant d'objet en objet (Lacan parle de la chaîne métonymique de la demande) ; elle se répète parce que la réponse de l'autre est d'une certaine manière toujours « à côté » et que la seule chose qui pourra être finalement attrapée sera interprétée en terme de *signe d'amour* – amour envers lequel, dès lors, la demande va devenir inconditionnelle : l'amour ne saurait se demander qu'encore et encore. Et, à côté de l'amour, que le sujet demande-t-il à l'autre ? A son total

[23] *Le transfert*, *op. cit.*, p. 419.

insu, un objet dont il n'a aucune idée, un x, dit Lacan. Et c'est pour répondre au tracas de cette demande que va être construit un nouvel objet, cet objet inventé par Lacan et qu'il nommera, le 29 avril 59 : *objet petit* ***a***.

Il faut alors bien comprendre que cet objet ne peut plus maintenant être pensé comme un objet de ce monde qui serait visé par le désir : il n'est « objet » que par métaphore, objet « de pensée » qui n'a d'existence que langagière et imaginaire (imaginaire dit « non spéculaire » puisqu'il n'est le reflet d'aucun objet de ce monde[24]).

De ce fait, il ne peut être demandé en tant que tel : on n'en attrape jamais, en quelque sorte, que des fantômes. La force de l'invention de Lacan c'est de déduire que c'est de cette insatisfaction même que va s'originer le désir. L'objet, qui a été d'abord mis en jeu dans une demande qui ne peut être qu'inassouvie, prend maintenant la forme du seul objet que pourra viser le désir : c'est dans la mesure où l'insatisfaction creuse la place de cet objet qu'il fait le lit du désir. Où l'on retrouve le manque, manque qui désignera la fonction de cet objet : il sera nommé *objet-cause* du désir.

Disons-le tout de suite : ce sont eux, ces semblants d'objets, qui vont désormais animer – en sous-main, si l'on peut dire – toute la machinerie sexuelle. Ce seront eux en effet qui donneront matière au scénario du fantasme, fantasme qui est le médium obligé pour que se déploie le désir, y compris bien sûr dans sa composante sexuelle.

Ils trouvent leurs points de départ, ces objets ***a***, dans ce qui était auparavant objets de satisfaction pour Freud, ces objets qui ont été par la suite nommés *partiels* (à la suite d'Abraham et de Mélanie Klein en particulier) parce qu'ayant tous des rapports avec des parties du corps détachables (du moins imaginairement pour le troisième d'entre eux) – à savoir : le sein, les fèces et le phallus. Lacan donnera une autre inflexion à ce groupe d'objets, puisque, à côté du sein (objet de la « demande à l'autre ») et des fèces (objet de la « demande de l'autre »), il en adjoindra deux nouveaux – où on lit la bascule de la demande en désir – et il en déplacera un. Il ajoutera le regard (objet du « désir à l'autre ») et la voix (objet du « désir de l'autre »). Quant au phallus, le troisième des objets de Freud, Lacan lui réserve un autre sort : il perd sa qualité d'objet ***a*** pour être élevé à la nature de pur signifiant – c'est lui qui devient le support de cette « fonction » sur laquelle nous nous sommes arrêtés, la *fonction phallique*.

Nous avons dit que ces semblants d'objet animaient le fantasme : c'est en ce sens qu'ils agissent comme des leurres, leurres dont on peut dire qu'ils « trompent » le désir, comme l'on trompe la faim. Et, dit Lacan, le sujet « s'en contente », à entendre dans son ambiguïté : ce sont peut-être des leurres, mais les leurres ont une fonction. Même si c'est de l'ordre du « semblant », ça fait marcher le désir, ça le fait marcher en boitant, certes, mais ça le fait aller, « boiteux boitillant[25] ». Pour ce qui concerne la « sexualité » du moins, si l'on se réfère à la distinction relevée au départ : car pour ce qui concerne ce que Lacan appelle « le sexe », la difficulté persiste…

Nous voilà donc, en apparence, définitivement éloignés de l'amour. Il n'y a pas lieu de s'étonner : dans la mesure, en effet, où « amour » était le nom du lien entre l'objet classique et le sujet classique, il devient, avec la subversion lacanienne et du sujet et de l'objet, en quelque sorte obsolète : le nom de ce lien entre sujet et objet se nomme maintenant « désir ».

Nous avions noté, dans une des citations précédentes, que les deux mots d'amour et de désir étaient employés simultanément : il va de soi que le concept de désir ne s'est dégagé que progressivement et que le changement de coordonnées ne s'est pas fait du jour au lendemain. On trouve en effet des textes où l'ambiguïté entre les deux registres n'est pas encore vraiment levée. Mais

[24] Et perd également tout rapport à l'image spéculaire. Son rapport à l'imaginaire est complexe : Lacan soulignera que « l'imaginaire bien plutôt s'y accroche, l'entoure, s'y accumule. » (*La logique du fantasme*, *op. cit.*, 16 novembre 1966). Finalement, au temps du nœud borroméen, cet objet relèvera du réel.

[25] *Encore*, *op. cit.*, p. 45.

quand le concept de désir est bien établi – lesté de tout le poids d'une tradition philosophique, de Spinoza à Hegel[26] – le mot amour disparaît (du moins dans le sens où nous l'avons rencontré jusqu'ici).

Obsolète, cet amour ? Il serait peut-être plus juste de dire, pour reprendre une formule qu'on connaît bien : obsolète… mais quand même !

Parce qu'à l'évidence, à l'amour, Lacan y tient – l'après-coup le dira ! Il le gardera dans sa manche pour le ressortir dix ans après l'avènement de l'objet ***a***, dans *Encore* (retour qui avait été amorcé dans le séminaire précédent …*ou pire*), et l'amour hantera encore nombre de ses derniers séminaires.

Il se trouve que l'on peut repérer une de ces cartes mises en réserve. Quand il s'agissait de la demande, du fait que l'objet du besoin se transmuait en objet de la demande, la thèse de Lacan était que ce qui était demande d'objet au départ basculait en demande d'amour : ce que le petit d'homme demandait n'était plus une satisfaction de besoin mais un signe d'amour. Or, quand l'amour réapparaitra dans *Encore*, ce sera précisément, peut-on dire, sous le signe du signe – par opposé, cette fois-ci au signifiant : l'amour fait signe…

Lacan tient à l'amour, mais n'oublions pas qu'il n'avait pas vraiment trouvé d'issue à l'impasse dans laquelle il s'avouait engagé au moment où son avancée théorique l'a fait se détourner de l'amour au profit du désir : l'essence fondamentalement narcissique de cet amour. C'est ce qui lui faisait dire dans les *Quatre concepts*… : « l'amour, ce n'est pas sexuel ».

Car, si ce n'est pas une mince affaire de dire ce qui est sexuel, on peut parfaitement dire *ce qui ne l'est pas*. Freud et Lacan là-dessus se donnent la main : c'est qu'il faut en effet à la sexualité *un autre dont elle se distingue*. Chez Freud, la libido ne pourra pas être dite sexuelle tant qu'elle ne deviendra pas *libido d'objet*. Et quand Lacan déclare que l'amour ce n'est pas sexuel, c'est dans la mesure où l'amour rate *l'altérité véritable* en tant qu'il est en fin de compte un « s'aimer soi-même dans l'autre ».

Nous voici donc à la recherche de l'autre, d'un autre de l'altérité, et, disons-le tout de suite, d'une altérité qui devra prendre en compte le corps, le corps sexué plus précisément, ce qui sera tout sauf simple !

***

L'AUTRE

• *L'AUTRE DE LA SIGNIFIANCE*

Mais d'abord, précisons ce qu'il en est de l'Autre en tant que tel.

Quand Lacan dit que dans le champ de l'amour, rien ne nous sort du cadre du narcissisme parce que « rien n'y représente l'Autre, l'Autre radical, l'Autre comme tel[27] » – il écrit Autre avec un A majuscule, ce « grand Autre », cet Autre véritable de l'altérité radicale.

De quoi s'agit-il ?

Au temps de cette affirmation, ce « grand Autre », est exclusivement l'Autre du signifiant (le « trésor des signifiants »), l'Autre du langage, le lieu de la vérité.

Lacan nomme « grand Autre » ou « lieu de l'Autre » un lieu fictif où seraient comme amassés tous les signifiants. C'est le lieu de la parole et, s'il le conçoit comme radicalement Autre, c'est dans la

[26] Spinoza et son *Éthique* : « Le désir est l'essence même de l'homme, c'est à dire l'effort par lequel l'homme s'efforce de persévérer dans son être ». Hegel et sa dialectique du maître et de l'esclave, le désir de désir…

[27] *Les quatre concepts de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 176.

mesure où ce monde de la parole est le bain où nous tombons en naissant, et que ce bain de langage fonctionne d'abord comme un milieu totalement extérieur à nous.

De fait, c'est cette première radicale extériorité qui va être constituée comme partenaire pour tout sujet parlant. Qu'il soit incarné ou non par un partenaire de chair (sa première incarnation est, bien évidemment, la mère), il est, pour le sujet entrant dans la parole, toujours constitué comme un lieu d'adresse : c'est par ce biais qu'il est fait caution d'une altérité « véritable ». Altérité aussi en ce sens tout particulièrement – il faut le souligner – qu'il réserve sa part d'inconnu : on a à faire à un Autre qui peut être l'Autre de la *bonne* mais tout aussi bien celui de la *mauvaise foi*. Lacan le désignera, plus fondamentalement, comme *l'Autre trompeur* – c'est une des raisons qui lui fera affirmer que l'Autre est barré, puisqu'il ne peut être le lieu d'aucune garantie.

Toutefois, on s'en doute, les choses vont se compliquer. Car Lacan ne va pas s'en tenir à définir l'Autre comme lieu des signifiants. À côté de cet Autre – qu'on peut appeler l'Autre de la signifiance – une autre figure de l'Autre, si je puis dire, va se faire jour : c'est l'Autre de la jouissance.

• *L'AUTRE DE LA JOUISSANCE*

La jouissance est un concept que Lacan a introduit abruptement un beau jour de 58, juste un an avant qu'il ne nomme l'objet ***a*** – mais alors qu'il était en plein dans le travail de production de cet objet. Il déclare « la nécessité de distinguer un autre pôle que celui du désir dans ce qui fait la condition humaine, à savoir celui de la jouissance[28] ».

De quoi prend-il ainsi acte ? Du fait de ce que l'on pourrait parler d'un véritable « malaise dans la satisfaction ». Le désir fonctionne comme on vient de le voir, mais le sujet, si l'on peut dire, n'en veut rien savoir : il tente en permanence d'outrepasser toute limite et de pousser à bout ce que Freud a appelé le « principe de plaisir ». C'est la reconnaissance de cette dimension du sans limite, de cette poussée à « excéder » régentant l'être humain, qui conduit Lacan à introduire la notion de jouissance. Ce qui ne va pas sans une révision de la figure de l'Autre : tout se passe comme si l'aspiration au « toujours plus » avait valeur d'une demande impossible à l'Autre. Demande qui se retourne et revient alors vers le sujet sous la forme d'exigence prêtée à cet Autre, véritable pôle d'injonction qui impose la soumission – ce qui se traduira par une obéissance aux ordres du surmoi, mais un surmoi qui dicterait : « tu dois jouir ! ».

Mais, après tout, ceci n'est pas étranger à une certaine forme d'ambiguïté dans le fonctionnement de l'objet ***a*** : on a dit que cet objet fonctionnait comme un leurre. Mais s'il peut leurrer le désir, cela implique qu'il trompe également sur la dimension du manque, qui en conséquence peut s'en trouver comme élidé. Et si le manque s'ignore, rien ne pare plus au « sans limite » de la jouissance – jouissance qui, de ce fait, devient véritable obstacle au désir.

Aussi, avec la reconnaissance de cette face de jouissance qui anime le parlêtre, Lacan se trouve-t-il devant la nécessité de réintroduire ou de recadrer la dimension du manque, du manque en tant que tel.

Ce qu'il fait en renouvelant la dialectique de l'objet ***a*** et du phallus.

L'objet ***a*** va, en quelque sorte, se « corporéiser » : on pourrait dire que le sujet acquiert un corps et que « la jouissance est le rapport de l'être parlant [à ce] corps[29] ». L'objet ***a*** devient « le noyau élaborable[30] » de cette jouissance et Lacan qualifie alors le corps de « substance jouissante [31]».

Quant au phallus, l'accent qui est porté sur sa fonction – fonction de limite –, cet accent s'infléchit. Jusqu'ici, il s'agissait d'une limite de la demande, tout comme d'une limite du don :

[28] *Les formations de l'inconscient*, 1957-1958, Le Seuil, 1998, p. 252.
Voir Jean-Marie Jadin et Marcel Ritter, *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan,* Érès, 2009.
[29] *Le savoir du psychanalyste*, inédit, 2 décembre 1971.
[30] *La troisième*, Rome, Congrès de l'EFP, 1er novembre 1974.
[31] *Encore*, *op. cit.*, pp. 14, 24-26, 109.

fonction que ce phallus exerce en « phallicisant » les objets ***a***[32], paradigme qu'il est de ce qui ne s'obtient pas. Avec l'introduction de la jouissance l'affaire se corse.

D'une part, l'accent mis sur le corps l'est sur le corps *sexué* : c'est bien évidemment en particulier par le biais du phallus que cette prise du corps dans la jouissance va se faire ; aussi, la première jouissance dont il va être question sera la jouissance phallique. Mais, d'autre part, ce phallus devient le pivot de la restructuration de la question du manque en tant que tel. Conflit que nous aurons à éclairer…

Insistons d'abord sur le fait que le phallus dont il s'agit est plus que jamais un phallus « négativé » : ce n'est pas, dit Lacan, « en tant que lui-même », mais en tant que « partie manquante à l'image désirée » qu'il vient « symboliser la place de la jouissance ». C'est le signifiant du manque, mais un manque à faces multiples : il faut l'entendre comme signifiant du manque de l'objet, signifiant du manque dans l'objet et, plus radicalement, signifiant du manque dans le signifiant ; signifiant limite : seul signifiant sans signifié et le seul à pouvoir se signifier lui-même.

La problématique de l'objet ***a*** dans le désir le disait déjà : dès qu'on parlait de satisfaction, c'était la dimension du leurre, du semblant, de la tromperie ou de l'illusion que l'on rencontrait. Or, avec l'insistance sur le manque plus que jamais phallicisé, l'affaire se radicalise et pose une question de principe : s'il veut avoir accès au désir, il va falloir à l'être humain renoncer à ce qu'on pourrait appeler une pleine jouissance. Que ce soit la fonction du phallus d'indiquer le chemin de cette renonciation, c'est ce que la psychanalyse désigne comme « loi universelle de la castration ».

Ce à quoi il faut renoncer peut se dire de différentes façons : renoncer à la mère qui est interdite, renoncer à la retrouvaille de l'objet perdu, ou encore renoncer à « la Chose » (ce *das Ding* que Lacan extrait de Freud), bref, renoncer à tout ce qui pourrait faire office de Souverain Bien.

Alors cette jouissance pleine étant interdite, que reste-t-il ?

Eh bien, encore une fois, des leurres, puisque c'est décidément le régime sous lequel fonctionne l'être parlant…

On s'en doute, le leurre qui sera maintenant au cœur de notre affaire, ce sera celui de la jouissance phallique. C'est un leurre, car la jouissance phallique n'est pas, si l'on peut dire, directement accessible au désir : elle ne peut s'exercer qu'au travers de toute une élaboration qui met en jeu le langage et le fantasme, bref ce qui ce aboutit à une véritable « dé-naturation » du désir, un divorce d'avec tout ce que l'on nomme chez les êtres non parlants : l'instinct. Reste au « parlêtre » l'effectuation de ses actes dans la proximité de l'angoisse et du symptôme. Il s'agit ici du sexuel, mais remarquons que c'est sur toutes les fonctions dites « naturelles » que s'étend l'ombre du symptôme : il n'y a d'impuissance et de frigidité, de boulimie et d'anorexie que dans notre espèce…

Revenons à cet Autre que l'introduction du concept de jouissance nous fait voir sous un autre jour. Nous disions, à propos du phallus, que c'était en tant que « partie manquante à l'image désirée » qu'il venait « symboliser la place de la jouissance[33] ». Or cette « partie manquante à l'image désirée », il faut l'entendre du côté du miroir bien sûr (que l'on pense à cette image rapportée par Jenny Aubry de cette petite fille qui, se regardant dans le miroir, tient sa main en croissant comme soulignant son manque phallique), mais tout autant du côté du grand Autre, en particulier de cette figuration du grand Autre qu'est la mère, au moment de la découverte par l'enfant de son vide au lieu phallique.

Car, sur cet Autre, l'introduction de ce nouveau concept de jouissance a les plus grandes conséquences : du fait de la demande impossible à laquelle l'Autre ne saurait répondre, le manque passe du côté de l'Autre, « fait l'Autre inconsistant », dit en effet Lacan – cet Autre « qui ne l'oublions

[32] Ainsi parlera-t-on de « sein phallique » et de « scyballe phallique ».
[33] *Écrits*, *op. cit.*, p. 822.

pas, n'existe pas[34] ». L'Autre en effet n'a pas « d'existence » parce que ce n'est pas un être : c'est un lieu, un semblant, une fiction.

Jusque-là, rien qui puisse nous étonner. Mais Lacan ajoute : « l'Autre n'existe pas, mais si on faisait l'hypothèse de son existence – et cela rien ne l'interdit –, si on faisait l'hypothèse de son existence, il existerait, cet Autre, comme pôle de jouissance. » Quelques mois plus tard, dans le séminaire *L'Éthique*, Lacan le dira clairement : cette jouissance de l'Autre ne saurait être qu'une jouissance mauvaise. Mais ceci est une autre histoire…

Une autre histoire, sans doute : on ne peut néanmoins pas passer sous silence que cette jouissance mauvaise de l'Autre implique la pulsion de mort (que nous rencontrerons plus loin) par le biais du masochisme.

C'est sur cette formulation : « il n'existe pas, mais si on faisait l'hypothèse de son existence – et cela rien ne l'interdit » qu'il est nécessaire de s'arrêter. Car Lacan introduit là un procédé rhétorique tout à fait original sur lequel *Le pur amour de Platon à Lacan*[35] de Jacques Lebrun a attiré notre attention. Ce raisonnement porte le nom de la « supposition impossible des mystiques ».

Raisonnement qui est le suivant : si, par impossible, Dieu condamnait à des peines allant jusqu'à celles de l'enfer celui qui l'aime parfaitement, il serait, par ce dernier, aimé plus purement que s'il le récompensait et lui offrait toutes les joies du paradis – principe même de « l'amour pur » : une parfaite indifférence à toute récompense et une acceptation voire une attente de la damnation.

C'est une formule de rhétorique, dit Jacques Lebrun, qui permet d'approcher quelque chose qui autrement ne pourrait pas se dire. On peut toujours écrire une supposition, mais alors, il faut doublement se garder : se garder, certes, de la prendre pour une affirmation, mais tout autant se garder de la prendre comme irréelle. C'est là toute la force de cette figure rhétorique comme argument dialectique[36] : une fiction qui permet de penser l'impensable[37]

Le grand Autre de Lacan est donc sous ce régime d'incertitude : il n'existe pas, mais s'il existait, il existerait comme pôle de jouissance.

L'Autre est donc dit ici « de la jouissance » ; nous avons parlé, en premier lieu, de « l'Autre de la signifiance » : en fait, chez Lacan, le concept de l'Autre ne cessera pas d'être en travail. Peut-on dire pour autant qu'il y a plusieurs Autres : la réponse la plus rigoureuse serait de dire qu'il n'y en a qu'un, mais « à plusieurs faces » (ce sera la formule de Lacan dans *Encore*), ou encore qu'il y a plusieurs strates de l'Autre ou que l'Autre est une sorte de feuilletage. Mais, quelle que soit la version de l'Autre concernée dans une problématique donnée, l'Autre de la signifiance restera toujours là, en tant que tel, à l'arrière-plan.

***

PARADOXES ET OXYMORES

Si j'ai souligné ce mode rhétorique de la supposition impossible, c'est, qu'après celui de Jacques Lebrun, un autre travail est venu nous alerter sur la question de la subversion lacanienne de la logique : c'est le recueil d'articles de François Balmès, *Dieu, le sexe et la vérité*[38] (qui s'ouvre par une remarquable introduction de Catherine Millot) où il est montré comment, dès qu'il s'agit de sexe et de sexuel, rien ne peut se dire qui puisse échapper à l'antithèse, au paradoxe logique – quand ce n'est

[34] *Id.*, p. 826.
[35] Jacques Lebrun, *Le pur amour de Platon à Lacan*, Le Seuil, 2002.
[36] *Ibid.*, p. 19.
[37] *Ibid.*, p. 15.
[38] François Balmès, *Dieu, le sexe et la vérité*, Érès, 2007.

pas à la subversion de cette logique, comme nous avons pu la rencontrer dans la construction du « tableau de la sexuation » –, à l'équivoque ou à l'indétermination ; ou encore à la rhétorique oxymorique.

On se plaint souvent de ce que Lacan dise facilement une chose et son contraire. Balmès nous convainc que, s'il en est ainsi, il ne faut y voir nulle inconséquence de sa part. Lacan est au contraire conduit à ce type de logique, notre auteur le démontre, pour une double raison : raison de structure et raison de méthode – auxquelles s'ajoute, dit-il, un souci pédagogique.

C'est qu'avec le sexuel, on entre dans le champ par excellence où se manifeste le choc entre deux ordres de natures radicalement hétérogènes : d'un côté l'ordre du vivant (de la poussée, du flux vital[39], disait Lacan), et de l'autre l'ordre du langage et du signifiant. Et c'est du fait même de l'hétérogénéité de ces deux champs et de leur impossible suture qu'on aura affaire à des contraires qui ne pourront pas ne pas s'affronter et que, d'une certaine manière, rien ne pourra se dire sans en même temps se contredire[40] : « le sujet qui se déduit du langage et de sa prise dans un corps n'est rien qui tombe sous le concept[41] », remarque Le Gaufey.

Balmès souligne, à ce propos, la « radicale inadéquation de la pensée à la réalité du sexe[42] » et Catherine Millot (dans *La vie parfaite*[43]) « l'hétérogénéité du langage par rapport au vivant, de cette greffe improbable qui fait notre humanité ». Lacan, dénonce encore une « dysharmonie entre la pensée et le monde[44] » et n'hésite pas à parler de « transcendance » du signifiant par rapport au développement. Il n'hésite pas non plus à jouer sur les mots : parlant du « corps du symbolique » (dont il affirme « qu'il ne faut [l']entendre de nulle métaphore ») et du « corps au sens naïf », il pose que « le premier corps fait le second de s'y incorporer » : « le symbolique prend corps »[45] – belle illustration du fait qu'il n'est de suture possible que rhétorique.

Notons au passage que c'est précisément cette hétérogénéité de deux ordres qui est à la racine du dédoublement de la figure de l'Autre que nous relevions un peu plus haut. Deux pôles, en effet : l'Autre de la signifiance qui s'impose du côté du langage et l'Autre de la jouissance qui tente « d'incarner » celui du vivant.

Et, pour nous recentrer sur le sexuel, disons qu'il n'y a rien de surprenant à ce que soit dans ce champ précisément que se manifeste cette impossibilité de dire quelque chose sans qu'on ne puisse immédiatement dire le contraire : s'il est difficile de dire comment le langage peut prendre en charge ce qu'il en est du vivant, dire ce qu'il en est du vivant *sexué* relève *a fortiori* de la gageure. Comment dire ce qu'il en est de la différence des corps sexués et de leur rencontre en échappant à l'imagerie du « destin anatomique » ? Comment rendre compte de ce véritable « trou » dans le savoir que

[39] *Les formations de l'inconscient*, *op. cit.*, pp. 283 sq. : « Au regard de la demande d'amour, le besoin sexuel va devenir justement désir […]. C'est au niveau du désir que se pose le désir sexuel en tant qu'il est question. En tant qu'il est question, il ne peut pas vraiment s'articuler. Il n'y a pas vraiment de mot pour ça ». « Quelque chose qui emprunte à une forme prévalente de la poussée, du flux vital, mais qui n'en est pas moins pris dans la dialectique au titre de signifiant […]. Passage au signifiant [qui] comporte toujours quelque chose de mortifié. »

[40] Lacan rappelle aux italiens qu'il arrive qu'« on ne puisse rien dire sans se contredire » – à la suite de quoi, il s'interroge sur « une logique où on n'ait pas à user de principe de contradiction». *Lacan in Italia*, *op. cit.*

[41] « L'universalité du concept – dont il n'est pas question de se passer – est régulièrement conduite par [Lacan] jusqu'au point où elle se trouve mise à mal, ruinée même, non par accident, mais du fait du langage […]. Le sujet qui se déduit du langage et de sa prise dans un corps n'est rien qui tombe sous le concept ». Guy Le Gaufey, *op. cit.*, p. 14.

[42] *Dieu, le sexe et la vérité*, *op. cit.* p. 82. Balmès cite ici Lacan, *La logique du fantasme*, *op. cit*, 18 janvier 1967.

[43] Catherine Millot, *La vie parfaite*, Gallimard, 2006, p. 70.

[44] *Les non-dupes errent*, 1973-1974, inédit, 21 mai 74.

[45] « Radiophonie », 1970, in *Autres écrits*, Le Seuil, 2001, pp. 408-9.

représente notre incapacité à écrire le rapport sexuel[46] et plus généralement à ne pouvoir signifier la différence qu'au travers de cette faille qu'est le manque phallique ?

Cette « greffe du langage sur le vivant », Freud l'avait résolue par l'invention de la pulsion. Mais il avouait lui-même, avec son habituelle lucidité, que ce n'était qu'une « mythologie ».

La pulsion, Lacan tente en 64, dans *Les quatre concepts*…, de la reprendre à son compte ; mais ce sera finalement pour en faire un impossible[47]. S'y ajoute, pour ce qui concerne la prétendue « pulsion génitale », l'irréductible « partiel » des objets : elle n'est jamais que la métaphore d'une supposée totalisation de ces partiels – supposée, car dans partiel il faut entendre : qui n'entretiennent *aucun rapport* avec quelque unité que ce soit. Par ailleurs, l'objet ***a*** est venu semer le trouble dans le domaine de la satisfaction : ce que l'on pourrait, en effet, nommer « objet de la pulsion » n'est jamais que l'objet ***a*** – ou plus exactement, reprenons notre formule, l'objet ***a*** serait l'objet de la pulsion… si la pulsion existait.

Exit donc la pulsion, puisque mythologique pour Freud et métaphorique pour Lacan. À une nuance près cependant, mais quelle nuance ! Ne sera maintenue des pulsions que celle que Lacan considérait comme la seule vraie, la pulsion de mort. Il en défendait farouchement le concept contre nombre d'orthodoxes comme en France Nacht et Grunberger – mais avec Mélanie Klein – et se plaignait de ce que « notre temps [fût] prodigieusement tourmenté d'exigences idylliques[48] »…

Exit la pulsion, mais reste l'objet ***a***.

L'objet ***a*** et le phallus.

Car nous en sommes à un point où, alors que Lacan s'est débarrassé de toute mythologie biologisante, il va s'agir de savoir comment diable le corps va pouvoir être pris dans cette affaire du symbolique !

C'est là qu'il nous faut revenir au phallus, seul apte à nous sortir de ce qui, sinon, pourrait avoir allure d'aporie. « Le phallus, écrit Lacan, est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir[49] ». C'est lui qui autorise, pour les deux sexes, la conjonction de la sexualité – au sens de ses manifestations organiques – et du langage.

Insistons une dernière fois sur ce qui prête à méprise : ce n'est pas qu'il « manque » un pénis à la mère (ou à la fille) ; c'est que, le regard porté par le petit humain – petit humain qui est déjà pris dans le langage – ce regard interprétera ce qu'il voit en terme d'absence. Et, de ce fait, à partir de cette « absence », il fera entrer cet élément du corps propre dans la chaîne métonymique de la demande avec cette fonction particulière d'introduire, comme phallus imaginaire, le manque dans les objets ***a***.

À côté de cette problématique de présence/absence, Lacan fait appel à d'autres arguments quant au choix de cet objet pour « donner corps à la jouissance dans la dialectique du désir[50] » : le fait qu'il soit un « point de volupté du corps propre » ; le fait que ce soit « le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle[51] », ce qui le fera interpréter comme le parangon de la copule. Mais le fait aussi qu'il soit soumis à l'alternance tumescence–détumescence, ce qui induit une homologie de structure avec la scansion signifiante.

Le passage obligé par ce « signifiant central » a une double implication.

La première, c'est que tout ce qui concerne l'assomption sexuelle d'un sujet, à savoir ce qui commence par la reconnaissance de son inscription dans un sexe ou dans un autre et se poursuit par

[46] *Les non-dupes errent*, 12 février 1974.
[47] *Les quatre concepts de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 152.
[48] *Écrits*, *op. cit.*, p. 852.
[49] *Ibid.*, p. 692.
[50] *Ibid.*, p. 822.
[51] *Ibid.*, p. 692.

la mise en jeu effective de son corps et de ses organes génitaux dans le rapport à l'autre, tout ce qui concerne cette assomption doit passer par le signifiant phallique.

Rappelons ce que nous avions noté concernant le parallèle entre les deux paires d'hétérogénéité signalées au départ. Que si avec le couple mâle-femelle, il s'agissait d'une authentique binarité, on ne pouvait pas en dire autant avec le couple homme-femme au sens de Lacan, celui-ci étant en effet par définition toujours « tiercisé », puisqu'on ne peut pas penser ces deux termes simplement l'un par rapport à l'autre : il faut toujours faire le détour par cet élément tiers qu'est le signifiant phallus pour les dire.

La seconde implication c'est que, si ce signifiant est toujours là, dans la rencontre de l'autre du sexe, comme terme tiers supplémentaire pour chacun des deux partenaires, il n'autorise pour autant aucune symétrie et encore moins aucune complémentarité entre eux.

Au sujet du manque et de sa nécessité dans la structure du désir, Moustafa Safouan fait une remarque judicieuse concernant la fonction phallique et le manque qu'elle supporte : « Le désir […] est un manque radical qu'aucun don ne comble, et qui cependant conditionne toute satisfaction, tout particulièrement la satisfaction sexuelle. Ce manque ne manque pas au niveau prégénital puisqu'il y va d'un objet [oral ou anal] dont le sujet se sépare *réellement* selon son évolution de vivant et les modalités de sa relation à l'Autre. En revanche, au niveau génital, ce manque justement manque : les deux sexes ou leurs représentants sont là, prêts à l'emploi. Encore faut-il qu'ils en aient le désir. Pour ce, il faut bien introduire le manque là où il manque. C'est la fonction phallique qui s'en charge…[52] » – et cela se nomme castration.

Mais, ceci posé, nous allons retrouver tout de suite nos oxymores et autres paradoxes : car si on peut dire que la castration est en effet ce qui rend la sexualité possible, on peut tout aussi bien dire que, en tant que rapport à l'Autre, c'est ce qui la rend impossible.

Comment en effet cette jouissance va-t-elle pouvoir être dite sexuelle ? Ou encore, où donc cette jouissance a-t-elle lieu ? En 67, la réponse que fait Lacan à cette question se présente sous la forme d'une antinomie[53] :

• la jouissance est partout, toute jouissance est à quelque degré sexuelle ;

mais, en même temps :

• la jouissance sexuelle n'est pas sexuelle.

Il parlera en 71 d'un « éclatement » de la notion de sexualité : « la sexualité est au centre, sans aucun doute de tout ce qui se passe dans l'inconscient. Mais elle est au centre en ceci qu'elle est un manque.[54] »

Aussi, quand Lacan dit de la jouissance sexuelle qu'« elle est partout », il faut ajouter : « sauf à sa place propre… » – puisque là où elle devrait être, elle y est comme manque. La jouissance tout court, elle, elle ne manque pas – il suffit de rappeler son champ d'élection, du symptôme à la douleur – mais « la jouissance sexuelle elle-même, dit Lacan, quand vous voulez mettre la main dessus, elle n'est plus sexuelle du tout, elle se perd[55] ».

Et pourquoi n'est-elle plus sexuelle ?

Lorsque la dimension du sexuel entre en jeu, l'Autre trouve chez Lacan une détermination plus complexe, comme on l'a déjà entrevu : l'Autre ne sera plus seulement l'Autre du signifiant, le lieu de la vérité. C'est comme Autre de la jouissance qu'il sera accentué plus spécifiquement : il sera compris comme l'Autre du sexe ; ou dit d'une autre façon : l'Autre sexe. Ce qui se détaillera : tantôt *le corps (propre) comme Autre* ; tantôt *l'Autre comme corps (du partenaire)* ; tantôt *le partenaire (symbolisé par son corps)*

[52] Moustapha Safouan, *Lacaniana II*, Fayard, 2005, pp. 26-27.
[53] "La logique du fantasme", 1967, in *Autres Écrits*, op. cit., p. 325. Pour tout ceci, voir François Balmès, *op. cit.*, pp. 96 sq.
[54] *Le savoir du psychanalyste*, inédit, 4 novembre 71.
[55] *Ibid.*

dans le rapport sexuel qui n'existe pas. Mais Lacan dira encore, portant le débat sur un autre terrain : *l'Autre sexe c'est radicalement la femme qui n'existe pas ; soit, encore : Dieu…*

Cependant nous entrons à nouveau dans une contradiction : parce qu'à partir du moment où l'Autre est l'Autre du sexe… seul l'objet ***a*** peut s'attraper. Or cet objet ne permet paradoxalement plus d'avoir rapport à cet Autre en tant que Autre sexe : l'objet ***a*** en lui-même n'est, en effet, en aucune manière lié au sexe ; il est proprement a-sexué, restant en dehors de la problématique de la sexuation – prendre au mot le « pré »-génital de Freud.

Ce qui se traduit par ce que Lacan appelle un ratage, un ratage en ce sens que l'on croit viser une cible mais qu'on passe à côté pour atteindre autre chose – le ratage, « seule forme de réalisation[56] », précise-t-il.

Dans ce que l'on pense être un corps à corps amoureux que se passe-t-il ?

Du côté homme, c'est assez simple à dire : le sujet croit viser la partenaire féminine dans son altérité, corporelle en particulier, mais il n'atteint que quelque chose de l'autre qui relève de l'objet ***a***. A chacun le(s) sien(s), mais ce qui passe à la trappe, c'est le proprement sexuel de la jouissance, c'est à dire la dimension même de l'altérité, ou l'altérité en tant que telle. Et de la jouissance à proprement parler sexuelle – ratée –, que reste-t-il ? La jouissance phallique, bien entendu. L'homme jouit de son organe – c'est la seule jouissance dont il ne doute pas. Toutefois, ajoute Lacan, l'être humain ne peut s'avancer vers ses satisfactions qu'en s'immergeant dans le langage. Ce qui l'amène à considérer le langage comme l'un de principaux « organes » du parlêtre et dire que, littéralement, cet organe jouit. C'est cette jouissance qui, venant se nouer avec la jouissance phallique, représente la seule jouissance qui puisse se dire, être parlée et être déclarée au partenaire.

« Au » partenaire… parlant du côté homme, n'aurait-il pas fallu dire « à sa » partenaire ?

Il faut pourtant le laisser au neutre, puisque, si on passe au côté femme, la jouissance phallique, il y en a aussi. Quoiqu'il en soit, redisons-le, cette indéfectible jouissance phallique est la seule qui articule corps et parole, la seule où se manifeste que le plaisir sexuel est lié d'origine au jeu des signifiants. Que l'objet ***a*** soit toujours dans le coup ? Où cela peut-il s'entrevoir mieux qu'au travers de la place particulière de la phonation et de l'audition dans le rapport amoureux ?

Il y a donc, pour Lacan, une universalité de la jouissance phallique, elle vaut pour tout être parlant. Il est alors dans les pas de Freud.

Pourtant, arrive le moment où il fait son pas de côté : la jouissance, se pourrait-il qu'il y en ait une autre que la phallique, demande-t-il un beau jour (on est en 73, le 13 février ; c'est le séminaire *Encore*[57]), une jouissance au-delà du phallus : il la dit Autre par rapport à la jouissance phallique (et la nomme « jouissance supplémentaire »). Mais cela engendre de nouvelles incertitudes : dans « Autre », il faut encore entendre l'altérité que comporte une jouissance qui met en jeu le rapport de la femme à son *corps propre*. Si cette jouissance existe – ou plutôt : si elle existait (nous verrons pourquoi ce conditionnel) – ce serait le siège d'un réel, d'un réel qui échapperait radicalement tant au symbolique qu'à l'imaginaire. Jouissance qui serait alors hors sens et hors langage. On ne peut, avec Lacan, que la postuler comme une jouissance que la femme éprouverait mais sans pouvoir la dire.

D'où ce conditionnel du « si elle existait » : il y a une impossibilité à la dire. Reste à tenter de la situer.

Et pour la situer sans la dire et pourtant en articuler quelque chose (souvenons-nous de l'avertissement de Lebrun sur la supposition impossible : ni la prendre pour une affirmation, mais tout autant se garder de la prendre comme irréelle), pour en articuler quelque chose, donc, Lacan a

[56] *Encore, op. cit.*, p. 54.
[57] *Ibid.,* p. 56.

recours une fois de plus à un artifice rhétorique : « la jouissance, s'il y en avait une autre, il ne faudrait pas que ce soit celle-là ». Contentons nous de deux remarques pour éclairer quelque peu cette proposition, mais sans aucunement penser à l'épuiser.

La première, c'est qu'il ne convient pas… qu'elle soit dite, « et ceci pour la raison justement que le dire ne peut être que ceci : que comme jouissance, elle ne convient pas[58]. »

La deuxième remarque, est que, même s'il n'y en avait pas, elle n'en viendrait pas moins s'inscrire dans le dire sous une forme qui nous renverrait inéluctablement à celle qui « alimente jusqu'à plus soif le dire », à savoir la phallique – conséquence du fait que ce soit la seule dicible[59].

Voilà ce qui, peut-on admettre, éclaire bien la nécessité du recours à tous ces artifices rhétoriques et logiques auxquels recourt Lacan : la jouissance phallique saturant le dire – et donc la logique –, le réel du sexe ne peut se formaliser que quand cette logique vient à se dérober. Aussi la logique de Lacan a-t-elle l'ambition d'être une logique des impasses, des paradoxes, des contradictions, voire de l'indécidable : articuler quelque chose d'un « au-delà » est sans doute à ce prix…

***

L'AMOUR COMME SUPPLÉANCE

Avec Lacan, on ne peut pas ne pas terminer sans l'amour – tel est, peut-on dire, son énigmatique amour de l'amour. Énigme que Jean Allouch propose, au terme de son long travail *L'amour Lacan*, de résoudre par une formule… paradoxale, forcément : c'est un « amour [qui] s'obtient comme ne s'obtenant pas[60] »…

On sait que Lacan a été amené à conclure un jour qu'il n'y avait pas de rapport sexuel. Rigoureusement parlant, il faut entendre qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire comme un rapport mathématique. Ce qui a été dit plus haut du tableau de la sexuation suffit déjà à éclairer ce non-rapport : les deux côtés sont absolument sans commune mesure, puisque l'un relève de l'universel et l'autre du « une par une ».

On sait aussi que c'est devant la conclusion qu'il n'y a pas de rapport sexuel, que Lacan propose que ce soit l'amour qui supplée à ce « il n'y a pas ».

Comment en vient-il là ?

« Quand je vous dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, remarquera Lacan dans les *Non-dupes errent*[61], je n'ai pas dit que les sexes se confondent ! Sans ça quand même, comment pourrais-je dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel ? »

Mais que les sexes ne se confondent pas, n'empêche pas qu'il n'y a pas, dans le langage, de symbole garant du masculin et du féminin. Chaque sexe reste ainsi en manque d'une identité sexuelle.

Cependant, l'acte sexuel étant considéré comme un modèle de satisfaction, il est attendu, devant cette défaillance du signifiant, que ce soit lui, l'acte en tant que tel, qui produise une sorte de mesure, de « commune mesure » qui répartirait les partenaires en hommes et femmes. Il est ainsi investi d'une

[58] *Ibid.*, p. 57.

[59] Cette autre jouissance « est sans lieu, et accompagne la jouissance phallique comme son ombre s'il est vrai que la phallique fait cette jointure du sujet parlant au langage ». « On ne peut l'évoquer que pour la nier puisque sa référence est absente. » Guy Le Gaufey, *Le pastout de Lacan*, *op. cit.*, p. 43.

[60] Jean Allouch, *L'amour Lacan*, EPEL, 2009, p. 450.
À rapprocher de Lebrun (*op. cit.*, p. 19) à propos de l'amour pur : « Nous parlerions alors d'une sorte d'idéal de l'amour, irréalisé sinon par éclats ou étincelles, mais toujours visé et écarté. »

[61] *Les non-dupes errent, op. cit.*, 18 décembre 73.

valeur de vérité dont on attendrait en quelque sorte une fonction logique, fonction en rupture avec sa fonction naturelle physiologique.

Or ce rapport de commune mesure ne peut pas s'établir, en raison même de l'organe de la copulation. Cet organe est, en effet, censé fonctionner comme copule entre les deux sexes, mais c'est justement cette fonction qui s'avère défaillante : prix à payer de son accession à la fonction signifiante. La jouissance phallique existe bien, mais elle est fondamentalement entachée de perte : l'organe de cette jouissance va devoir, en tant que tel, s'effacer devant la charge signifiante à laquelle il se trouve voué.

Côté homme, point n'est besoin d'insister, l'homme est « tordu » par son sexe – écartelé entre « exhibition » (« Brandir ! », comme disait Devos) et insuffisance de l'organe en question, insuffisance à laquelle la détumescence vient donner corps… si l'on peut dire.

Mais c'est une perte qui n'est pas non plus sans incidence côté femme, perte redoublée, ici, du fait que, de cet organe, elle en est séparée, elle ne le rencontre que par le truchement d'un partenaire : « il faut qu'elle en passe par la jouissance phallique [faut-il préciser : la seule "vraie", celle de l'autre, la « toute » ?] qui est justement ce qui lui manque[62] ». C'est ce qui explique qu'il soit dans la nature de l'amour d'une femme, avance Lacan, qu'elle soit jalouse[63] – un des effet de son angoisse de perdre –, mais aussi ce qui fonde sa tendance monogame, par opposé à celle polygame du côté homme.

Reste que chacun des sexes ne disposera que de cette unique fonction phallique pour repérer dans le langage son rapport à l'Autre. Ce qui entraîne que chacun devra renoncer à toute prétention à une « identité d'être » pour déclarer son appartenance à l'un ou l'autre des côtés du petit tableau de Lacan. Pas d'identité sexuelle, donc ; reste une « sexuation », une déclaration de sexe en fonction du tout ou du pastout phallique.

On aura compris que l'opposition qu'implique cette inscription exclut qu'existe quelque chose de l'ordre d'une « jouissance commune » ou d'une commune mesure des jouissances – ce qui fait qu'en fin de compte, la fonction phallique est une fonction qui divise plus qu'elle n'unit… Ainsi Lacan soulignera-t-il « la solitude de chacun avec ce qui sort de la jouissance phallique[64] ».

Et c'est là, devant cette carence d'union, que l'amour revient demander encore et encore… Demander quoi ? Qu'il y ait de l'Un ? Que l'Un puisse « s'incarner » ? S'écrire à défaut de ne pas s'incarner ?

Comment l'amour peut-il suppléer à cette déficience ?

Et que signifie suppléer ?

Lacan fait très tôt appel au principe de la suppléance. Quelques exemples : dès 57, dans *La relation d'objet*, il parle de la phobie comme suppléance du père symbolique (13/03/57), puis de la psychose comme suppléance du symbolique par l'imaginaire (6/11/57), pour préciser que la psychose supplée à l'absence du nom du père (25/6/58). Il dira encore, par exemple, dans le séminaire sur *Le désir*…, que le « je » supplée au rapport du sujet au signifiant où il ne peut se désigner. Des acceptions assez variées donc, mais qui ont toutes en commun cette même fonction de remédier à un défaut qui est toujours d'ordre structural : ce que vient confirmer *in fine* le quatrième rond du nœud borroméen qui reprend d'une manière explicitement structurale l'idée de suppléer à l'absence du Nom-du-Père.

Alors suppléer au non-rapport sexuel ? Ne faut-il pas poser cette question en ayant comme toile de fond ce qui a été souligné : le sexuel est partout sauf là où il devrait ? Il ne s'agit donc pas de se poser la question : mais alors, dans cette nouvelle conception, avec l'amour, où est donc le sexuel ? C'est justement du fait même que l'on n'arrive jamais à attraper ce sexuel en tant que tel dans le corps à corps homme-femme, du fait que ça nous file entre les doigts, que l'amour peut faire son retour.

[62] *Id.*, 11 juin 74.
[63] *Ibid.*
[64] *Ibid.*

Suppléance véritable (au sens d'un remplacement réussi) ou *palliatif* (au sens d'une dissimulation ou d'une atténuation faute de remède véritable) ?

Lacan avait dû renoncer – non sans s'être obstiné ! – à s'appuyer sur l'amour pour cette raison qu'il ratait le sexuel. Mais alors, si le sexuel à son tour s'avère ne pas être plus à même d'attraper dans ses filets ce qu'il en est du rapport entre les sexes, pourquoi ne pas ressortir l'amour de son chapeau et le réhabiliter en dernière instance ?

Indice de la difficulté de Lacan à renoncer à une certaine idée de l'amour que cette étonnante incidente qui tombe abruptement dans un séminaire qui se trouve titré *Le désir…*, *Le désir et son interprétation* – c'est deux mois après qu'il eût nommé l'objet ***a*** – : « je réserve toujours la possibilité limite de l'union parfaite avec un être, à savoir : de quelque chose qui fonde complètement, dans l'étreinte, l'être aimé avec son organe[65] » ? « Limite » : à entendre sans doute au sens mathématique, soit une grandeur fixe dont une grandeur variable peut approcher indéfiniment sans jamais l'atteindre. Voilà encore une forme de figure rhétorique remarquable, sorte d'envers de la « supposition impossible » ! Et Lacan enfonce le clou : « c'est que ce moment idéal et, en quelque sorte, poétique voire apocalyptique de l'union sexuelle parfaite ne se situe qu'à la limite ».

Jean Paul Ricoeur

Février 2013

Robert Mapplethorpe *Louise Bourgeois* 1982

[65] *Le désir et son interprétation*, inédit, 17 juin 59.

maux de texte

Du non écrit, durci
en langues
Paul Celan[1]

Passage d'une langue à l'autre, d'un bord à l'autre, quel pont les relie ? Au-dessus de quel vide ?

Elle a toujours été là. Elle est toujours là. D'une frontière à l'autre, présente-absente, bruyante-silencieuse, souterraine-éruptive, amour-haine. Une langue étrange, toute en sonorité massive. Brouillage des lettres. Etrangeté. La langue allemande.

Une langue au carrefour du temps et du langage, de l'Histoire, tel l'Ange de Walter Benjamin : « Il existe un tableau de Klee qui s'intitule *Angelus Novus*. Il représente un ange qui semble sur le point de s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. C'est à cela que doit ressembler l'Ange de l'Histoire.[2] » Par l'allégorie de l'Ange, Walter Benjamin dénonce le progrès, le futur, qui « amoncelle ruines sur ruines », ses victimes. Un ange qui représente un arrêt du temps, le présent qui unit un temps du passé et un temps du futur. Un ange au regard énigmatique. « Nous constatons avec surprise que le progrès s'allie à la barbarie » aurait pu lui réponse Freud.[3]

Progrès technique, progrès industriel, progrès de la techno-science et son utilisation pervertie qui firent entrer le réel dans l'espace des camps. Rappelons-nous ce que disait Jacques Lacan dans ses deux versions de « la proposition du 9 octobre 1967 » sur l'émergence du camp de concentration comme conséquence du discours de la science et de l'extension des modes de ségrégation comme effet du même discours.[4]

[1] Paul Celan, *A la pointe acérée*, cycle La Rose de Personne, traduction de Martine Broda, José Corti, 2007, p. 83.
[2] Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, traduction de Maurice de Gandillac, T. 3, Folio-essais, 2000, p. 434.
[3] Freud, *Moïse et le monothéisme*, Idées-Gallimard, 1977, p. 75.
[4] Jaques Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967*, Les Autres Ecrits, Seuil, 2001, p. 243 et annexe.

Retourner à l'histoire n'est pas retourner au passé, c'est lire les traces que le passé a laissées en signes, « *lire le réel comme un texte*[5] » (je souligne).

Enfant, j'ai vécu longtemps dans une petite ville d'une de ces régions frontalières de Lorraine dont mon père était originaire et où la langue allemande au gré de l'Histoire et de ses guerres a pris souche.
Une langue allemande prise dans les rets d'une interdiction maternelle, silencieuse. Déplacée, distanciée, refoulée, interdite la langue du père, plus exactement, interdite la langue maternelle du père : l'allemand qui était la langues des pères.
La langue du père : une non-langue maternelle. Une non-langue maternelle saisie dans le vif de sa cohabitation avec l'Autre langue.

La langue des pères fut celle des envahisseurs, d'autant plus compromise, détournée, dévoyée par l'horreur nazie. Entachée de la souillure des camps de la mort, d'Auschwitz. Entachée d'infamie. Sacrifiée au Dieux obscurs.

Victor Klemperer fera le récit de ce que le nazisme a déchaîné dans le réel de la langue du 3ème Reich :

« La langue du Troisième Reich [écrit-il] semble devoir survivre dans maintes expressions caractéristiques : elles sont si profondément incrustées qu'elles semblent devoir devenir une possession permanente de la langue allemande […] Le Troisième Reich n'a forgé, de son propre cru, qu'un petit nombre de mots de sa langue, et peut-être vraisemblablement aucun […] Mais elle change la valeur des mots et leur fréquence, elle transforme en bien général ce qui jadis, appartenait à un seul individu ou à un groupuscule, elle réquisitionne pour le parti ce qui jadis était le bien général et, ce faisant, elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison, elle assujettit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret.[6] »

« Là ou on fait violence à l'homme, on le fait aussi à la langue[7] » :

« La Solution finale », *Figuren* (les cadavres), *Aktion* (les rafles), « les trains spéciaux », « le sauna », le célèbre « *Arbeit macht frei* » (le travail rend libre)… des mots, des mots antichambres de la mort.

En 1964, lors d'un entretien télévisé, « Seule demeure la langue maternelle », diffusé sur la deuxième chaîne de la télévision allemande, Hannah Arendt disait « Que faire ? Ce n'est tout de même pas la langue allemande qui est devenue folle ! […] Rien ne peut remplacer la langue maternelle. [8] »
Mais une langue pendant douze ans prise entre le mal absolu et « la terrible, l'indicible, l'impensable *banalité [de ce] mal* [9] ».
Une langue blessée, une langue meurtrie à jamais, s'en est-elle relevée ? Une langue qui a été la langue des poètes, d'Hölderlin, de Rilke, mais aussi de Kafka, Musil, Hofmannsthal… de Freud.

La psychanalyse s'est pensée et écrite en langue allemande.

[5] Walter Benjamin, *Le Livre des passages*, Cerf, 1987, p. 481.
[6] Victor Klempereur, *LTI, Lingua Imperri, la langue du III Reich*, Agora Pocket, 2002, pp. 39/41.
[7] Primo Levi, *Les Naufragés et le Rescapés*, Gallimard, 1989, p. 96.
[8] Hannah Arendt, *La tradition cachée*, Choix-essais, Christian Bourgeois, 2000, p. 240.
[9] Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, 1963, Folio-Histoire, 1991, p. 408.

L'appartement viennois de Freud : une émotion irrépressible me saisit, la gorge se serre. L'ombre de Freud est là : sa jeunesse, sa maturité, sa famille, ses lettres, ses écrits, ses livres, son travail, son exil. La découverte de l'inconscient. Mais aussi la violence des articles de journaux contre la psychanalyse, contre Freud.
Photo d'Hitler haranguant les Viennois sur la *Heldenplatz*[10].

La découverte de l'inconscient s'est faite par un Freud, issu d'un milieu juif galicien, traditionnel, à la croisée de plusieurs langues d'Europe Centrale, mais qui parlait un allemand dont le vocabulaire et la syntaxe avaient été fixés à l'époque de Goethe. Toute sa vie, la langue allemande, la culture allemande sera au cœur de sa formation, de sa pensée, de sa doctrine, de son écriture. C'est à l'intérieur de la langue allemande que le discours psychanalytique de Freud s'origine. En 1930, il reçut d'ailleurs le prix Goethe. Pourtant, il écrivait quelques années plus tard à un certain S. Viereck : « Ma langue est allemande. Ma culture, mes attaches sont allemandes. Je me considérais intellectuellement comme un Allemand jusqu'à ce que je m'aperçusse de la montée croissante des préjugés antisémites en Allemagne et en Autriche. Depuis lors, je ne me considère plus comme un Allemand. Je préfère me dire Juif.[11] »
Déjà, en 1915, en pleine guerre mondiale, la première, Freud constate les ravages provoqués chez « chaque citoyen du monde civilisé […] sur sa langue maternelle bien-aimée.[12] »
L'écriture de Freud a toujours été inséparable de l'allemand, de sa pratique analytique, pratique mise en mot dans un allemand classique, élégant cultivé. Freud connaissait plusieurs langues, avait un rapport étroit avec le yiddish, l'hébreu, même s'il affirmait ne pas avoir appris à lire ces deux langues, deux langues refoulées, fonctionnant à son insu.
Une langue allemande donc concrète, visuelle, scientifique, Freud s'en explique : « Nous sommes bien forcés de travailler avec les termes scientifiques, c'est-à-dire avec le langage imagé propre à la psychologie (ou mieux : à la psychologie des profondeurs). Faute de quoi, nous ne pourrions absolument pas décrire les processus en question et même nous ne nous serions pas aperçus de leur existence.[13] » Une prose scientifique, une langue d'images pour rendre compte, rendre visuelle la vie psychique difficile à appréhender en raison de sa plasticité. Écriture que nous retrouvons tout le long de l'œuvre de Freud.
Et dans son hommage pour l'anniversaire de ses 70 ans, Thomas Mann a pu attribuer à Freud « une prose éminemment visuelle, il est un artiste de la pensée comme Schopenhauer et comme lui un écrivain européen.[14] »

En France, la psychanalyse fut, est profondément marquée par la pensée de Jacques Lacan, par « son retour à Freud ». Et avec son style maniériste et baroque, Jacques Lacan, véritable artiste de la langue, a mis au travail le langage freudien, prenant en compte cet impossible de la traduction qui opère d'un pas-tout.
Un langage freudien ravivant mes lectures freudiennes, habité par une langue allemande venant faire bord.

[10] Proclamation de l'*Anchluss* le 15 mars 1938.
[11] Cité par Georges Zimra dans *Freud, les Juifs, les Allemands*, Érès 2002, p. 130.
[12] Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, Essais de Psychanalyse, PBP, 1981, p. 12 et suivantes.
[13] Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, 1920, op. cit., p. 109.
[14] Thomas Mann, *Freud et l'avenir*, allocution du 8 mai 1936, publié dans Noblesse de l'Esprit, Albin Michel, 1960.

Que reste-t-il d'Auschwitz ?

J'ai attendu longtemps, j'ai résisté longtemps. Une attente faite de nécessité. Il y eut quelque chose à traverser, du saisissement, du recul. M'y rendre n'était pas simple et penser Auschwitz en terme de traversée revenait à se confronter, à s'exposer au regard, à sa duplicité, à son équivoque, à la figure la plus radicale du vide qui constituait sa complexité et sa difficulté. Puis ce fut le moment, puis accepter que ce moment-là ne fut pas sans risque.

Je me suis donc rendue à Auschwitz-Birkenau. J'ai visité Auschwitz-Birkenau, j'ai marché parmi les bouleaux de Birkenau sous la pluie. Il pleuvait fort ce jour-là.
Deux camps, côte-à-côte, camp de concentration, camp d'extermination, espace où les deux se confondent.
À Auschwitz, le regard accroche le fameux portail en fer forgé « *Arbeit macht frei* » à l'entrée principale du camp, le panneau tête de mort « *Halt ! Stoj !* », les blocks.
À l'intérieur, certaines salles sont reconstituées, les sous-sols, le four crématoire, les vitrines consacrées à l'extermination : amoncellement de boîtes de Ziklon B, des montagnes de cheveux féminins…
Les allées, les petits miradors, le mur des exécutions, le crématoire et sa cheminée. Le panneau barré d'un éclair : « *Vorsicht Hochspannung-Lebensgefarh* » que j'aimerais traduire par « Regardez, danger de vie ! ».
Lieu clôt, confiné par des murs surmontés de barbelés ou de poteaux au sol, électrifiés.

Auschwitz, tombeau de pierre, de brique, de bois, de fil de fer barbelé.

À Birkenau, pur instant de panique. Toute certitude spatiale et temporelle s'écroule.
L'entrée principale du camp, porte de briques telle une grande bouche insatiable[15], surmontée d'une guérite.
Et l'espace s'ouvre en son milieu portant la voie ferrée et son embranchement, la rampe de sélection, se perdant à l'horizon vers les crématoires. Et le regard se heurte à cet espace divisé d'ilots rectangulaires, hérissés de poteaux de soutènement des clôtures d'où émergent les miradors, les baraquements.
J'ai marché longtemps dans ce lieu fantôme, où le silence se faisait minéral, où il ne reste que traces et ruines. La caillasse, l'herbe mouillée, la boue, l'intérieur des baraquements avec ses châlits, ses latrines. Les marécages, eaux noirâtres, gorgés encore de cendres humaines, de petites stèles commémoratives sur l'emplacement des fosses communes.
Il ne reste rien du « Canada », nom donné aux baraques de stockages des biens des déportés, mais le sol porte encore quelques amas d'objets divers : couverts, boîtes, pots en étain… protégés par une vitrine.
Il ne reste que ruines des fours crématoires, des cheminées, amas de briques ou fondations rectangulaires, détruits par les nazis, débris de structures métalliques, tels celles du portique d'entrée d'un four.
La pluie crépitait sur les ruines.
À hauteur de la rampe de sélection, un wagon reconstitué. À l'arrêt. L'arrêt de mort.

[15] Appelée « Porte de la Mort » par les déportés.

Birkenau, champ de ruines, de traces, de cicatrices, sarcophage de cendres.

… *dehors,*
dans le non-pays et le non-temps…[16]

Birkenau, l'anéantissement sans néant.

Faire entendre le cri, le mot, lui donner une voix. « Le silence est peut-être un mot, un mot paradoxal, le mutisme d'un mot […] mais sous sentons bien qu'il passe par le cri, le cri sans voix, qui tranche sur toute parole, qui ne s'adresse à personne et que personne ne recueille, le cri qui tombe en décri » écrivait Maurice Blanchot. Et plus loin, « Que ce qui s'écrit résonne dans le silence, le faisant résonner longtemps, avant de retourner à la paix immobile *où veille encore l'énigme* [17] » (je souligne).

Ce qui ne peut se dire, tenter de l'écrire.

Le XXème siècle a été celui de la Shoah. Ce fut un événement unique dans l'histoire, non un génocide parmi d'autres. L'extermination n'a pas été la mort des hommes, mais « cette volonté de réaliser dans un corps humain la séparation absolue du vivant et du parlant [18] », l'anéantissement, l'effacement de l'humain. D'un tel événement, l'écrit peut en être la trace, la trace d'une absence irréversible, de son effacement dont il ne reste que la trace de cet effacement.

Auschwitz-Birkenau, ce « pays du réel » écrivait Jacques Hassoun [19]. Et pour Giorgio Agamben, ce lieu « où l'impossible s'est trouvé introduit de force dans le réel. Il est l'existence de l'impossible, la négation la plus radicale de la contingence – donc la nécessité la plus absolue. Le *Musulman* produit par lui est la catastrophe du sujet qui en résulte, sa suppression comme lieu de la contingence et son maintien comme existence de l'impossible [20]. » *Der Muselmann*, désignation à Auschwitz et dans d'autres camps, d'un homme qui a gardé l'apparence d'un homme mais qui cesse d'être humain, « des non hommes qu'on hésite à appeler vivants […] un homme décharné, le front courbé, les épaules voûtés, dont le visage et les yeux *ne reflètent nulle trace de pensée* (je souligne) [21], un homme qui n'a plus de nom, plus de figure, une épave méconnaissable, « un déchet, des pelures d'hommes que le destin a crachées » aurait pu dire Rilke.[22]

Que reste-t-il d'une langue dans ces conditions ? Du rapport de l'humain au langage et à a parole ? Mais qu'est-ce qu'une langue ? La langue, lalangue, les langues, l'élangue ? L'élangue serait-elle déjà cette enveloppe langagière nouée au corps bruissant de vie avant même que *l'infans* ne comprenne le sens des mots, notre propre peau comme l'écrivait Freud[23], précédant lalangue, la matière même de l'inconscient, « C'est parce qu'il y a l'inconscient, à savoir lalangue

[16] Paul Celan, *Et avec le livre de Tarussa*, cycle la Rose de Personne, traduction de Maurice Blanchot, dans *Le dernier à parler*, Une voix venue d'ailleurs, Folio-essais, 2005, p. 82.
[17] Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Gallimard, 1980, pp. 86 et 88.
[18] Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Rivages, 1999, p. 205.
[19] Jacques Hassoun, *Non Lieu de la mémoire. La cassure d'Auschwitz*, Bibliophane, 1990, p. 19.
[20] Giorgio Agamben, op. cit., p. 194.
[21] Primo Lévi, *Si c'est un homme*, Presse Pocket, 1993, pp 96 et 97.
[22] R. M. Rilke, *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*, Point, 1980, p. 41.
[23] Freud, Arnold Sweig, *Correspondance, Lettre du 21/2/1936* « votre langue, qui n'est pas un vêtement, mais votre propre peau », Gallimard, 1973, p. 162.

en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant » disait Lacan[24]. Un être parlant et vivant.

Giorgio Agamben reprend le témoignage de Primo Levi, de cette trace de langue, dans *La Trêve* :
« Urbinek n'était rien, c'était un enfant de la mort, un enfant d'Auschwitz. Il ne paraissait pas plus de trois ans, personne ne savait rien de lui. Il se savait pas parler et n'avait pas de nom : ce nom curieux d'Urbinek venait de nous, peut-être d'une des femmes qui avait rendu de la sorte un des sons inarticulés que l'enfant émettait parfois […] la parole lui manquait, que personne ne s'était soucié de lui apprendre, le besoin de la parole jaillissait dans son regard avec une force explosive[25] ».
Or, Urbinek se mit a répéter un mot à l'infini que personne dans le camp ne comprenait et que Primo Levi transcrit approximativement : *mass-klo* ou *mastiklo*.
« La nuit, nous tendîmes l'oreille : c'est vrai, du coin d'Urbinek, venait de temps en temps un son, un mot. Pas toujours le même, à vrai dire, mais certainement un mot articulé : mieux, plusieurs mots articulés de façon très peu différente, des variations expérimentales autour d'un thème, d'une racine, peut-être d'un nom[26] ».
Tous dans le camp écoutent et s'efforcent de déchiffrer ce vocabulaire naissant, mais le mot d'Urbinek reste obstinément secret. « Ce n'était certes pas un message, une révélation : mais peut-être son nom […], peut-être voulait-il dire « manger » ou peut-être « viande ».
Urbinek, le sans nom, meurt dans les premiers jours de mars 1945. Primo Levi termine son récit par ces mots :
« Il ne reste rien de lui : il témoigne à travers mes paroles[27] ».

Cet unique mot, ce mot secret, est-il le signe qu'aucun n'a introduit le petit Urbinek à l'Autre, pas de traducteur pour le petit Urbinek, pas de réponse de l'Autre. Mais un témoin, Primo Levi, qui par son témoignage le relie à la communauté humaine.
Cependant le témoignage n'est accessible que dans un mi-dire, il ne peut se dire tout entier, une partie échappe, s'abolit. Il y a un reste, un au-delà du langage irréductible. « L'autorité du témoin, écrit Giorgio Agamben, réside dans sa capacité à parler uniquement au nom d'une incapacité de dire – c'est-à-dire dans son existence comme sujet[28] ». Le témoignage ne vaut que par ce qui lui échappe, ce reste. Dans un raccourci saisissant, Giorgio Agamben : « le témoin est ce reste[29] ». Témoin-poète qui, de sa parole poétique, ses effets de langue, témoignerait. « Un poème, ça parle ! […] avec ce langage justement, comme si c'était *d'ailleurs* […] comme si c'était au nom d'un autre – qui sait au nom d'un *tout autre*[30] ».

Selon le paradoxe de Primo Levi, le témoin intégral est le *Musulman*, celui qu'on ne peut regarder, *Nul ne témoigne pour le témoin*[31] mais à qui le poète donne une voix,

Parle, toi aussi
parle le dernier à parler,
dis ton dire[32]

[24] Jacques Lacan, *Séminaire Encore*, 1972/1973, Seuil, 1973.
[25] Primo Levi, *La Trêve*, Grasset, 1966, p. 25.
[26] Op. cit., p. 45.
[27] Op. cit., p. 47.
[28] Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Rivages, 1999, p. 207.
[29] Op. cit., p. 176.
[30] Paul Celan, *Le Méridien*, Poésie 9, traduction de Jean Launay, Paris, 1979, p. 76.
[31] Paul Celan, *Gloire de Cendres*, cycle Renverse du Souffle, traduction de Maurice Blanchot dans Une Voix venue d'ailleurs, Folio-essais, 2005, p. 71.
[32] Paul Celan, *Parle, toi aussi*, cycle Seuil en Seuil, traduction Maurice Blanchot, op. cit., p. 103.

Paul Celan, anagramme de son patronyme Antschel, est né en1929 à Czernowitz, en Bucovine, haut lieu de culture, où se parlaient plusieurs langues, le roumain, le russe, l'allemand, le yiddish. Paul Celan était très attaché à sa mère, personne très cultivée, aimant la littérature et la poésie allemande. La langue allemande fut sa langue maternelle, la langue d'amour. Sa relation avec son père fut plus distante, ce dernier le força à fréquenter l'école hébraïque. En 1942, ses parents furent arrêtés, déportés, assassinés, sa mère en camp de concentration. Lui-même fut envoyé par deux fois en camp de travail.

Toute la poésie de Paul Celan, se référant constamment à l'extermination[33], insistera à dire l'impossible à dire, à dire l'impossible à ne pas dire, « *double silence plein la bouche*[34], à tenter de faire littoral.

Paul Celan se suicidera en se jetant dans la Seine du haut du Pont Mirabeau en 1970, « *je gagnais, je perdis / … /je jetais / tout dans la main de personne*[35] ».

Comment écrire dans une langue aimée passionnément, la langue de la mère, mais aussi la langue des assassins, comment sauvegarder la langue qui fut celle du Génocide ? A la langue meurtrière, à « *la Mort, un maître venu d'Allemagne*[36] », la réponse de Paul Celan fut une « *contre-parole, la parole qui rompt le "fil"* [37], radicalisée en *contre-langue* ».

Une langue tissée et nouée à l'allemand, une langue « *d'ombres écrites par des pierres*[38] », à l'ellipse tranchante, au style « *à la pointe acérée*[39] », aux effets d'énigme, d'obscurité, de failles, de silence.

Langage, lisière de l'obscur,[40]

Une langue qui s'approche du cri, du bredouillement, du bégayement, du balbutiement inarticulé, des « ténèbres de plus en plus denses », poésie qui consternait Primo Levi[41], la comparant à du « bruit », au « râle du moribond ».

La langue d'Urbinek ?

Une langue qui se fait littérale dans un suspens de sens, d'où surgissent le regard d'un Dieu mort et les voix des disparus :

Paul Celan désarticule la syntaxe de sa poésie, sature de vide les blancs, suspend le vers, injecte des mots étrangers, français, yiddish, hébreu, espagnol, utilise des citations, libère les mots de leur gangue, *voix, œil, bouche, pierre, sable, neige, cendre, nuit, étoile*. Pas de métaphore, mais « transfert sémantique[42] ». Des mots d'une inquiétante étrangeté, *Das Unheimlich* dirait Freud, qui s'isolent, flottent ou se figent, *œil-regard*, des mots concassés, compilés, mots leitmotiv, mots de passe, *schibboleth*, mots chiffrés. Dates chiffrées : « Peut-être, avancer qu'en tout poème un "20 janvier" persiste et demeure inscrit[43] » : *Tübingen, Janvier*[44], poème écrit après la visite à la Tour de

[33] Mais réduire l'œuvre de Paul Celan uniquement à un témoignage historique serait méconnaître la créativité de son écriture. Paul Celan a ouvert le champ de la poésie contemporaine.

[34] Paul Celan, *Grille de Parole* du cycle du même nom, traduction Maurice Blanchot, op. cit., p. 91.

[35] Paul Celan, *Un jour et encore un*, cycle Grille de Parole, op. cit., p. 61.

[36] Paul Celan, *Fugue de la Mort*, écrit en 1945, cycle Pavot et Mémoire, traduction Valérie Briet, Christian Bourgeois, 2001, p. 81.

[37] Paul Celan, *Le Méridien*, traduction d'André du Bouchet, Fata Morgana, 2008, p. 15.

[38] Paul Celan, *Dans les fleuves au nord du futur*, cycle Renverse du souffle, traduction de Jean Pierre Lefebvre dans Choix de Poèmes, Poésie-Gallimard, 2010, p. 229.

[39] Paul Celan, *A la pointe acérée*, op. cit., p. 83.

[40] Paul Celan, *Toi, soi comme moi, toujours,* cycle Contrainte de lumière, traduction de Jean Daive dans Strette et autres poèmes, Mercure de France, 1990, p. 119.

[41] Primo Levi, *De l'écriture obscure*, dans le Métier des autres, Folio-Gallimard, 1992, p. 74/75.

[42] Jean Bollack, Poésie contre poésie, Puf, 2001, p. 286.

[43] Paul Celan, *Le Méridien,* op. cit., p. 29.

[44] Paul Celan, *Tübingen, Janvier*, cycle La Rose de personne, op. cit., p. 41.

Tübingen, où Hölderlin a vécu quarante ans de folie. Le poème parle, chiffre une date, renvoie en bégayant à une autre date, celle du 20 janvier 1942, date de la conférence de *Wannsee*, où fut prise la décision de la Solution finale. Dans *Wannsee*, se translate *Wban*, la folie, folie d'Hölderlin, mais aussi folie d'Hitler et de ses comparses. Paul Celan, à partir de cette date a pu écrire « Une rencontre m'a mis en présence de… moi-même[45] ».

« Le mot chez Celan est le chiffre de la poésie[46] ». Chiffre qui permet de nouer le réel et le symbolique : le réel migre dans la langue par le biais de l'écriture. Et son stigmate à ce réel, c'est de ne relier à rien,

Un rien
nous étions, nous sommes, nous
resterons, en fleur ;
la rose de rien, de
personne [47]

…

là-bas et dans le Rien, ainsi
de ce qui est ici : [48]

En 1958, au cours d'un discours à Brême, lors de la remise d'un prix littéraire, Paul Celan fera allusion à son travail d'écriture. Comment ne pas le citer ?

« *Accessible, proche et non perdue, restait, au milieu de tout ça qu'il avait fallu perdre, cette seule chose : la langue. Elle, la langue, restait non perdue, oui, en dépit de tout. Mais il lui fallut alors passer par ses propres absences de réponse, passer un terrible mutisme, passer par les mille épaisses ténèbres d'une parole meurtrière. Elle est passée sans se donner de mots pour ce qui avait eu lieu. Mais elle passa par ce lieu de l'Événement. Passa et put à nouveau revenir au jour,* enrichie *de tout cela. C'est dans ce langage que, durant ces années et les années d'après, j'ai essayé d'écrire des poèmes*[49] ».

Sauvegarder la possibilité d'une parole ? D'un centre qui reste vide ?

le mien – poème
aux cent langues, suite de rien.

Parole d'infini, par-delà les grilles de la parole, parole écrite sur la cendre, écriture désamarrée des astres, écriture errante, venue d'ailleurs, écriture du dehors

[45] Paul Celan, *Le Méridien*, op. cit., p. 40.
[46] Jean Bollack, *L'Ecrit, une poétique dans l'œuvre de Celan*, Puf, 2003, p. 204.
[47] Paul Celan, *Psaume,* cycle La Rose de personne, op. cit., p. 39.
[48] Paul Celan, *Radix, Matrix,* cycle La Rose de personne, op. cit., p. 66/67.
[49] Paul Celan, *Le Discours de Brême,* traduction de Maurice Blanchot, op. cit., p. 101.

*

Dé-placé dans
le territoire
à la trace non-trompeuse :

herbe écriture désarticulée. Les pierres, blanches,
avec les ombres des brins :
Ne lis plus – regarde !
Ne regarde plus – vas !

Ainsi, s'ouvre *Strettre* [50], long poème du cycle *Grille de parole*.
Le brin d'herbe-lettre nous déporte dans un lieu qui n'a plus de nom. Un « non-lieu ». Un monde de cendres.
Le temps s'est arrêté « *ton heure n'a pas de sœurs* », la nuit est absolue, qui n'a pas d'étoiles, « *nuit-et-nuit* ». Un monde de profonde solitude « *nulle part / il n'y a souci de toi* – ». Un monde de silence, minéral, de silence « *silence vert* », de silence de pierre, de paupières de pierre « *les yeux secs* ».
Vint à la nuit profonde s'opposer le blanc des pierres, s'opposer la lumière de la parole qui la traverse, un mot, un mot qui « *voulait luire, voulait luire* ». Vint la parole, re-créant le monde « *le monde, mille cristal / a déferlé, déferlé* ». Et visibles à nouveau, par-dessus les ruines, des sillons de lettres « *au-dessus du / pare-balles contre / le mur éboulé : / visibles, à / nouveau : les / rainures* ». Avec la parole, rien ne sera perdu « *Rien n'est perdu* » mais le doute et la douleur s'installent avec la coupure, « *Ho / sanna* ».

*

(– – Gris-jour,
des
traces d'eaux de fond
Dé-placé
dans le territoire
à
la trace
non-trompeuse :

Herbe
herbe,
écriture désarticulée.)

Une herbe devenue lettre, un « non-lieu » devenu texte.

Du combat avec l'Ange, Paul Celan ne s'en est pas sorti indemne, condamné à un deuil sans fin, identifié aux « poètes gaspillés »[51], mais il fit de l'impossible, de ce qui ne cesse pas de ne pas

[50] Paul Celan, *Strette*, cycle Grille de Parole, Choix de Poèmes, traduction de Jean Pierre Lefebvre, op. cit., p. 155. Strette renvoie à la partie terminale d'une fugue dans laquelle les entrées du sujet et réponses sont de plus en plus rapprochées. Tout le poème est lié au film d'Alain Resnais, *Nuit et Brouillard*. Paul Celan avait traduit, re-écrit pour la version allemande le texte de Jean Cayrol qui commentait le film.
[51] Roman Jakobson, *La génération qui a gaspillé ses poètes*, Question de poétique, Seuil, cité par Martin Broda dans La Main de personne, La nuit surveillée, 2002, p. 149.

s'écrire, le ressort même de sa poésie. Poésie qui sera au principe d'une contre-langue comme index de la trace du réel.

De cette langue allemande, interdite, refoulée, de cette langue des pères, me reste les traductions[52]. Elle restera l'Allemande, la langue étrangère, la langue en défaut, qu'il me faut garder, une langue avec son passé, ses obscurités, « sa zone grise » mais une langue qui pourrait faire parler les « choses muettes » et faire littoral.

le long duquel elle veut descendre, l'étoile :
pour en bas nager, tout en bas,
là où elle se voit
scintiller : dans le mouvement de houle
des mots qui toujours vont.[53]

Demeure un reste, fusse-t-il le chanter, un « *reste chantable* » nous dit Paul Celan[54].
Un « *reste chantable* » qui trouverait sa voix.
Une voix qui s'actualise, se littéralise, se fait deuil.
Soit une affaire d'écriture avec ses effets d'incertitude, de nécessité, de solitude.

Monique Scheil
Marseille, fin août 2012

[52] Ainsi, pour les traductions de Paul Celan en français qui sont toutes excellentes, celles de Martine Broda, Valérie Briet, Jean-Pierre Lefebvre, d'André du Bouchet, de Maurice Blanchot, entre autres. J'ai choisi les traductions qui résonnaient le plus en moi.
[53] Paul Celan, *Parle toi aussi*, cycle Seuil en seuil, traduction de Maurice Blanchot, op. cit., p. 105.
[54] Paul Celan, *Reste chantable*, cycle Renverse du souffle, traduction de Jean-Pierre Lefebvre, op. cit., p. 243.

De l'habeas corpus[1] à la vie nue

De même que l'amour humain a ses figures, le langage a ses *imagines*, ses *prosôpa,* ses saillies qui font brèche, qui déchirent le langage lui-même. Le désordre nu du langage désordonne la pensée qui cherche, tandis que les conjonctions entravent l'élan ou désamorcent le jet pneumatique.

Pascal Quignard*, Rhétorique spéculative*

C'est bien parce que je pensais reconnaître dans les choses que je voyais, dans les institutions auxquelles j'avais affaire, dans mes rapports avec les autres des craquelures, des secousses sourdes, des dysfonctionnements, que j'entreprenais un travail, quelques fragments d'autobiographie (au sens d'une ontologie critique de nous-mêmes), une analyse de ce que nous sommes à travers l'examen des dispositifs historiques auxquels nous appartenons.

Michel Foucault, *Dits et écrits*, « Est-il donc important de penser ? »

Dans l'archéologie, il s'agit […] au-delà de la mémoire et de l'oubli d'accéder pour la première fois au présent.

Giorgio Agamben*, Signatura rerum*

Dans le cadre du colloque d'été de Grambois 2012, à l'invitation de Jacques Félician, une contribution au thème de réflexion, « ***les institutions et leurs brèches*** », à travers l'expérience de ces lieux, services de cancérologie hospitalière et autres, qui nous regardent depuis quelques années.

. . . . . .

C'est au sens foucaldien des pratiques discursives que nous avons entendu la question posée sur l'institution, non pas la naissance de l'hôpital ou ses prolongements et ses développements depuis une volonté souveraine, mais l'instance matérielle de l'assujettissement en tant que constitution des sujets dans la trame de l'histoire.

L'institution, les régimes discursifs.

L'intérêt de l'archéologie au sens de Michel Foucault, c'est le surgissement d'une pensée philosophique autre, fragmentaire, située, et non pas universelle, déplaçant par voie de conséquence l'appréhension classique des catégories de la vérité, de l'être, du sujet. Ainsi, ce à quoi va s'attacher Michel Foucault dans l'histoire de la folie et dans l'histoire de la clinique, c'est de dégager, de révéler ces régularités discursives, telles qu'il les trouve dans les archives, qui vont permettre la mise en place d'un nouveau regard sur la folie et sur la clinique : pour la folie, ce qui déjà prépare le grand renfermement au sein de l'hôpital, pour la clinique, ce qui va introduire un nouveau regard sur les corps.

[1] Termes qui désignent l'émergence de la liberté individuelle de la personne sous la forme d'un corps à montrer (1679), Giorgio Agamben, *Homo Sacer I,* « Le pouvoir souverain et la vie nue », 3ème partie, chap. 1, Le Seuil.

A ces régimes discursifs révélés par l'Archéologie, il faut ajouter ces régularités discursives apparues, à l'époque du haut moyen-âge dans le champ religieux, régularités dans lesquelles la psychanalyse sera inscrite à son insu et dont elle forme un prolongement sans qu'elle s'en préoccupe[2] : ces pratiques consistent en une mise en discours codifié, une économie générale sur le sexe, un mécanisme d'incitation croissante au discours sur le sexe et non à des restrictions auxquelles on aurait pu s'attendre (voir *La Volonté de Savoir I, Histoire de la Sexualité*).

Empruntons cet autre chemin, philosophique, historique et fictionnel tout à la fois non exempt de méthode.

Dans l'Archéologie, il faut ajouter ces formes discursives au sens de *principium*, commencement, principe et archive, et à partir du *logos*, au sens de discours, savoir, Foucault inaugure une nouvelle recherche. Il nous fait entendre à travers ses enquêtes (les archives des bibliothèques) que l'espace apparemment ouvert et disponible du discours, c'est à dire de l'ensemble des choses dites ou susceptibles de l'être, aménage pour nous un cadre de notre pensée, exclut certains possibles et en privilégie d'autres, promeut en vis-à-vis certaines manières d'appréhender les objets et certaines façons de se situer comme sujet face à eux. Foucault introduit à un ordre du discours qui avant même que nous ouvrions la bouche distribue silencieusement ce qui peut ou non nous être dit.

Nous sommes avec l'Archéologie dans une recherche au niveau des énoncés, loin de l'énonciation, délogés de nos repères (ou repaires, chacun appréciera). Le sujet au sens philosophique classique, celui du cogito cartésien, et le sujet divisé de l'appréhension psychanalytique sont sans rapport avec le sujet de l'Archéologie. Dans l'analyse historique de la connaissance et de la raison, le sujet, pourrait-on dire, n'entre pas en ligne de compte. Seuls les discours sont analysés. La vérité du même coup n'a plus affaire avec aucune transcendance. Elle est prise dans la trame de l'histoire. Voici ce que Foucault dit en ouverture de son chapitre II, 2 de *l'Archéologie du savoir* :

> « J'ai donc entrepris de décrire des relations entre les énoncés. J'ai pris soin de n'admettre comme valable aucune de ces unités[3] qui pouvaient m'être proposées et que l'habitude mettait à ma disposition. Je me suis décidé à ne négliger aucune forme de discontinuité, de coupure, de seuil ou de limite. Je me suis décidé à décrire des énoncés dans le champ du discours et les relations dont ils sont susceptibles. Deux séries de problèmes, je le vois, se présentent aussitôt : l'une – je vais la laisser en suspens pour le moment et je la reprendrai plus tard – concerne *l'utilisation sauvage que j'ai fait des termes d'énoncé, d'événement, de discours*[4] ; l'autre concerne les relations qui peuvent être légitimement décrites entre ces énoncés qu'on a laissés dans leur regroupement provisoire et visible ».

[2] Dans le champ freudien, cet intérêt pour Foucault commence avec l'intervention de Jean Allouch qui fait publier le texte de Foucault « Qu'est-ce qu'un auteur » de 1969 dans la revue *Littoral n° 9* de 1983 consacrée à la discursivité.

[3] L'économie politique, ou la biologie ou la psychologie ou d'autres qui se donnent comme des continuités presque millénaires comme la grammaire, la médecine.

[4] Je souligne. Citons Agamben dans son *Signatura rerum (2008)* à propos des énoncés de Foucault : « Tout apparaîtra plus clair si les énoncés dans l'*Archéologie [du savoir, 1969]* sont conçus comme occupant la place réservée aux *signatures* dans *L'Ordre du discours* et si donc les énoncés sont plaçés sur le seuil entre la sémiologie et l'herméneutique », ainsi que l'explique Guy Le Gaufey dans son article « *Knitting Foucault, purling Foucault* ».

Rappelons brièvement quelques unes de ces formes exhumées par Foucault : renfermer et soigner, naissance de l'hôpital et de l'asile ; surveiller et punir, naissance de la prison ; regarder médicalement, naissance de la clinique ; écouter, naissance du confessionnal et du divan psychanalytique, de tous les lieux d'écoute de la sexualité jusqu'à nos jours. Il faut bien le dire, Foucault réinterroge à travers les pratiques discursives les dispositifs du pouvoir, autrement, non sans jeter sur elles un puissant éclairage.

Interprétation de l'interprétation, tel apparaît le travail de l'herméneutique moderne, à la suite de laquelle l'Archéologie vient s'inscrire après Marx, Freud et Nietzsche[5] mais en ouvrant un tout autre champ de recherche, une analyse historique de la transformation du discours, sans avoir recours à l'homme, à l'homme comme sujet.

******

À partir de ces brefs repères, pouvons-nous prêter attention aux formes discursives qui traversent notre société actuelle, nos espaces urbains, institutionnels, nos couloirs ?

« Votre gardienne se tient à votre écoute », lisait-on récemment dans la résidence où se trouve le cabinet de tel psychanalyste. On pouvait lire encore : « Votre direction se tiendra désormais à votre écoute à la permanence du jeudi, au bureau du 6ème étage, etc… », mailing et affichage qui apparaissent en toutes lettres dans telle institution hospitalière, le printemps dernier. « À l'écoute ? » Mais pour quelle écoute ? À l'écoute ou sur écoute ?

Qu'est ce qui est proposé ? Direction et contrôle ou police ? Une direction qui subvertit ses propres codes ou plutôt qui occupe toutes les places, celle traditionnellement aussi occupée par les syndicats (*trade-unions*[6] en anglais) ; c'est le laisser-croire d'une possibilité de parole proche, en direct. Pierre Ginésy a fait un commentaire de ce besoin de proximité et d'immédiateté dans son dernier livre[7], opposé à la médiation et à la capacité du lointain, à sa propre capacité à accueillir le *Nebenmensch* en soi, son propre lointain.

« Est-ce que c'est ta cliente après moi », demande Lily, une petite patiente de cinq ans en jetant un coup d'œil à la sortie de sa séance dans la salle d'attente, parole tout anodine ? Lily est reçue dans le cadre du réseau psychologique onco-ville conventionné, pris en charge 100%, pourrait-on dire, en parlant la langue commune commerciale. Une exception à l'actuelle pratique libérale hors convention des psychologues. Prêtons attention. « C'est ta cliente ? », disait la petite enfant. Quel discours la traverse ? D'où lui vient-il ?

[5], *Dits et écrits I, 1954-1975*, « Marx, Freud et Nietzcshe », Quarto Gallimard, p. 592.

[6] «*Trade* » au sens de commerce ou de marché, l'orientation n'est plus tout à fasi la même ; de ce terme dérive le terme de « *traders* ».

[7] *Outrances* – du sujet, *Un si néfaste Président et autres textes*, Apolis Editions, 2012 .

sur le mur, la Plaine

Dans le supermarché des soins, l'écoute est devenue une forte compétition et rencontre une forte concurrence. Le supermarché envahit toutes les zones de notre existence et de nos consciences aussi jeunes soient-elles.

Notons que depuis la question surgie en 2004, lors de l'amendement Accoyer, autour des psychothérapies, des sectes et de la protection des patients, le pluriel de l'écoute, opposée à l'hégémonie et au monopole du regard et du discours médical (de la science), n'apparaît plus comme une catastrophe même chez certains des plus dogmatiques de la psychanalyse. C'est alors un supermarché des soins qui s'ouvre avec ses RNC, recours non conventionnels.

Comment discriminer ceux qui font place et espace à l'écoute des souffrances dans la cité aujourd'hui ? Comment établir un constat ? Comment enquêter ? Comment regarder ? Comment se positionner ? Comme « oncopsychologue » ? Nouvelle tentation de la médecine ou de l'administration médicale de rattacher la psychologie à un semblant scientifique ? Le psychanalyste qui voudrait se déclarer comme tel dans ces lieux n'a aucune « carte de crédit » aujourd'hui. Seul l'acte analytique, quand il en est capable, peut lui en donner, « lui qui plus qu'un autre, plus que le savant est affronté au réel, à ce qui ne marche pas, à ce qu'il est forcé de subir. Faut être vachement cuirassé contre l'angoisse », nous dit Lacan lors de sa conférence de presse juste avant le congrès de Rome de 1974 et sa conférence, dite « *la Troisième* ».

Comment écouter sans poursuivre le travail des Archéologues ? On peut questionner la mise en place des CPCT, centres psychanalytiques de consultation et de traitement, créés en 2008 à Marseille à l'adresse des laissés pour compte... mais aussi s'intéresser au travail des artistes reliés à la rue. Le travail des artistes se situe-t-il dans la même continuité discursive mise en relief par Foucault, question a priori déplacée parce que nous avons affaire à deux champs d'expérimentation différents ; nous recroiserons cependant cette question plus loin.

*****

De nouvelles formes discursives : chiffrer, évaluer ; l'entreprise délocalisée, un no man's land.

« Pas assez de chiffre ! », entendait-on circuler il y a quelque mois, « les oncologues ne font pas assez de chiffre ». Parole cohérente avec l'obligation et avec la logique de performance du marché, paroles néanmoins absurdes dans ce contexte où patients et soignants se côtoient pour faire barrage à la maladie.

« Vous êtes un employé comme les autres » : plus de temps de réflexion et de recherche. S'exécuter[8] ! La fonction de responsabilité se dissout. Le responsable devient un exécutant. Il peut être évalué en présence d'un dit supérieur hiérarchique quelconque.

C'est une mascarade instituée. Rappelons-nous l'intensification extrême de tels procédés mis en scène dans le film de Franck Borzage de 1940 intitulé *Mortal storm* , révélateur en son temps des désastres (déjà là et s'amplifiant) et de la destruction du lien social : humiliation, marginalisation et élimination des opposants, destruction de l'héritage culturel allemand. Pourquoi réveiller de pareils spectres, dira t-on ?

L'évaluation permet l'instauration d'un lien de contrôle et de subordination sous les aspects fallacieux de scientificité (Jean-Claude Milner dans *La Politique des choses en 2005*).

Face à ces dispositifs, les forces de résistance ne manquent pas de se développer. Puissance de ne pas faire. Désobéissance, absences pour maladie, grève des employés peu qualifiés qui se propage à l'ensemble des personnels soignants : les employés supportent plus mal l'humiliation et l'ostracisme (pour ne pas dire le racisme qui souvent l'accompagne) que les mauvaises payes.

Mais voilà que le pire surgit : il se tapit dans l'ombre des consciences et affleure, par exemple, aux moments de ces entretiens individuels annuels, là où l'employé se surprend au-delà de sa servitude volontaire et contrainte, à parler avec un zèle infâme la langue de l'autre, l'Évaluateur, mieux que lui-même ne saurait le faire, à nourrir la machine de guerre, à rentrer dans cette *zone grise* dont parle Pierre Ginésy dans *Outrances* en reprenant le terme de Primo Levi. Ici, l'agencement technique, l'évaluation proposée jusqu'au plus haut niveau (celui même de l'Etat et des ministres, entendait-on dans la précédente présidence) engloutissent le réel. L'employé vit une dépossession de lui-même, pire une déréalisation. Soumis, assujetti, mécanisé, étranger à sa propre langue, parlant en LQR[9] ou plutôt en LMC, la langue du maître néocapitaliste.

Ouvrons ici une brève parenthèse et faisons référence, dans le champ psychanalytique, au cinquième discours dit capitaliste, ajouté aux quatre autres discours dégagés par Lacan en 1969, quatre algorithmes pour formaliser le lien social, révéler les structures d'assujettissement où chacun se trouve pris et atténuer, dans le contexte d'alors, l'inflation du discours du maître[10]. Rappelons le glissement de ces quatre discours par quart de tour.

Qu'est ce qui caractérise cette nouvelle écriture du nouveau maître du discours capitaliste ? La paire ordonnée du langage, reliant un signifiant premier et un signifiant second, est rompue :

8 Voir le commentaire de R. Marchio et la notion de performatif : intervention « Je me tue au travail », jouissance au travail, symptôme et lien social en situation de travail lors du colloque du GRP, Groupe Régional de Psychanalyse, à Marseille, novembre 2011, intitulé « Jouir, dites-vous ? ».

9 LQR, *lingua quinta republica*, reprise par Eric Hazan (édition la Fabrique) du titre et du livre de Victor Klemperer, la LTI, *lingua tertii imperii*, langue du IIIème Reich.

10 Lacan, *L'Envers de la psychanalyse,* et l'écriture des quatre discours formalisés, du Maître, de l'Hystérique, de l'Universitaire et de l' Analyste, quatre discours définis par quatre lettres, S1 et S2, la paire ordonnée, S barré, le sujet divisé, et l'objet petit a, tantôt plus value, tantôt reste ou rien. C'est dans la *Lettre aux Italiens* d'avril 1974 qu'on trouvera une seule et unique fois l'écriture du discours dit capitaliste.

qu'advient-il alors du processus de subjectivation ordonné à la chaîne langagière ? Le signifiant maître occupe la place de la vérité. Plus de possibilité pour un sujet d'accéder à sa division. Dans ce mathème le produit du travailleur, la plus-value, entendue en termes comptables comme en termes de jouissance est totalement captée par le maître capitaliste, sans plus aucune barrière. Que peut-il advenir de l'employé ? Être productif et performant ou n'être plus. Aucun reste mis à part, autour duquel une place pour le sujet pourrait s'articuler, avalé qu'il est par une économie qui fait du manque à jouir son principe insatiable.

Et pourtant, ainsi que le titre du numéro 5 de *L'Impair* nous interpelle… ça tourne, le discourdrome[11], ou est-ce que ça ne tournerait plus ?

Si le suicide dans l'entreprise vient interroger la psychosociologie, l'écoute psychanalytique de la morbidité au travail y aurait-elle aujourd'hui sa place ? Quant à l'écoute particulière des *sintomatisations* liées à des souffrances au travail, reconnaissons qu'elles s'imposent comme un réel dans certaines cures : s'ouvre alors la possibilité pour le sujet occupant notamment la place où « ça travaille » de rencontrer, en y mettant le prix, l'objet de son désir.

Mais revenons au discours courant.

Est-ce tout à fait un hasard de langage si telle autorité d'une clinique est nommée, en ville, entre confrères médicaux, « le capo » ? Est-ce là un fait divers anodin ? Une simple rumeur ? Dira-t-on « outrance » là où la mémoire des fils vient à se raviver d'un coup ?

C'est l'intérêt de *l'archéologie philosophique* de venir éclairer ces faits de langage en les resituant, en les sortant de leur isolement pour dégager la forme discursive dont ils sont issus. Quels sont les substrats de la gestion biopolitique de notre temps ? Comment se sont mis en place offices, officines et officiers dans les entreprises et quel est l'*arché* de la notion d'office et des méthodes de travail employées dont le style technocratique policier nous questionne ?

Le paradigme du « camp » selon Agamben (*Homo sacer I,* chap. III, 7) vient éclairer notre temps et notre travail, ajoutera-t-on, et permettre de délimiter un lieu où un patient pourrait enfin dire et faire entendre un « je préfèrerais ne pas » à la façon de Bartleby, un pouvoir ne pas… si tant est que cette possibilité elle-même ne lui soit dérobée par le nouveau système et les nouveaux protocoles. Tout le contraire de ce « pouvoir ne pas » est l'éducation comportementale du patient qui se met en place dans les circulaires de santé et dans les saints offices ou *polit-buro*[12]. Considérons néanmoins le travail qui se définit en termes de « biobehaviorisme », bio-comportementalisme pour venir en aide au patient, préalable à toute critique. Voici ce qu'écrit quant à lui Agamben dans « *Nudités* » (p. 79, Éditions Rivages) :

> « Séparé de son impuissance, privé de l'expérience de ce qu'il ne peut pas faire, l'homme contemporain […] est devenu aveugle, non pas à ses capacités mais à ses incapacités, non pas à ce qu'il peut faire mais à ce qu'il ne peut pas ou peut ne pas faire. D'où la confusion définitive, de nos jours, des métiers et des vocations, des identités professionnelles et des rôles sociaux qui sont tous incarnés par un figurant dont l'arrogance est inversement proportionnelle au caractère fragile

[11] « Le disqu'ours d'Rome, dit-ce-que-court, dit qui secourt… », Intervention de Lacan au Congrès de Rome, octobre 1974.

[12] Constatons le retour de la référence à Canguilhem dans le temps présent en ce qui concerne la psychologie, ses pratiques, ses responsabilités et son exercice quelquefois proche de la Préfecture de police : « Qu'est ce la psychologie ? », *Cahiers pour l'analyse 1-2*, 1966.

et provisoire de son numéro. L'idée que chacun puisse faire ou être indistinctement chaque chose, le doute que non seulement le médecin qui m'examine pourrait se faire demain artiste vidéo, mais aussi que le bourreau qui est sur le point de me tuer est déjà en réalité comme dans le Procès de Kafka, un chanteur d'opéra, ne sont que le reflet de la conscience que tout un chacun se plie simplement à la flexibilité qui se trouve être désormais la première qualité que **le marché** exige de tous ».

Notre flexibilité, gardons à l'esprit cette qualité et revenons à l'institution hospitalière.

*****

Comment s'est imposé sensiblement à nous le tableau de Rembrandt « La leçon d'anatomie » en relation avec la question de l'institution, de la discursivité, comme un rêve s'impose à soi, « comme un langage ». Ce que nous y avons découvert. Ce qui nous a regardé.

Il y est indéniablement question du corps, d'une approche du corps et d'une construction du regard sur le corps. Toute la période qui précède le XVIème siècle a donné lieu à une production picturale de mise à nu du corps du Christ, Crucifixions qui remplissent nos églises et nos musées européens par milliers.

« La leçon d'anatomie[13] » de 1632 nous montre une nouvelle mise à nu du corps[14] sous le regard médical. Rembrandt a 26 ans. Il répond à une commande de la corporation des chirurgiens d'Amsterdam. Le tableau montre Nicolaes Tulp entrain de disséquer un cadavre ; sept de ses confrères disposés autour du corps étendu assistent à la leçon ; l'un d'eux tient à la main la liste des noms des personnes présentes. On distingue à peine, dans l'ombre, l'amphithéâtre d'anatomie et un grand livre ouvert.

De telles démonstrations publiques avaient lieu annuellement en Hollande. Le public était composé d'étudiants, de notables, de bourgeois. Elles faisaient l'objet d'autorisations religieuses ou civiles, et étaient organisées par les membres d'une faculté de médecine ou, là où il n'y en avait pas, par des corporations de chirurgiens. C'était le cas d'Amsterdam. L'enjeu, on le voit, était de mieux faire reconnaître et promouvoir le métier de chirurgien.

Le corps disséqué est celui d'un condamné à mort exécuté et livré aux chirurgiens pour cette cérémonie. Il était interdit de rire et d'emporter des organes. Son nom est passé à la postérité : renommé et infâme, dirait Agamben.

Rembrandt transforme le caractère des portraits de groupe. En rupture avec ses prédécesseurs, cette leçon d'anatomie insiste sur le regard très attentif des participants, leur proximité par rapport au corps. Le choix de la dissection d'un bras plutôt que celui d'un corps éviscéré n'est probablement pas anodin. Rembrandt fera un deuxième tableau avec éviscération, plus tard, disparu dans un incendie.

1632 – 2012, à nos regards habitués à bien d'autres coupes et planches d'anatomie et images du corps (IRM, scanner, petscan etc..), sans doute est-il difficile d'apprécier le caractère nouveau,

[13] Exposé à la *Mauritshuis* à La Hague

[14] Sauf le sexe qui reste voilé et pour ainsi dire hors sujet, depuis la christianisation.

« scientifique », voire audacieux pour l'époque de cette scène conjuguant théorie et pratique : leçon et expérimentation en direct confronté au livre d'anatomie ouvert.

Qui est Nicolaes Tulp ? Docteur de l'université de Leyde il pratiquait la médecine à Amsterdam : maître de conférences responsable des cours et des examens et praticien dont l'anatomie était une des spécialités, un des premiers à décrire certains organes humains. Il ne s'agit pas d'un savant en chaire ni d'un chirurgien-barbier. Maître d'un nouveau style, haut notable, Nicolas Tulp fait aussi partie de la classe dirigeante de la ville, plusieurs fois magistrat municipal, en bref, un homme de pouvoir. Une anatomo-politique se profile, placée au centre du pouvoir. Le médecin-chirurgien devient le nouveau souverain d'exception.

Cette question de l'état d'exception dégagée par Agamben dans son *Homo Sacer I* peut venir éclairer ici l'état d'exception de la position médicale : le médecin peut traverser cette limite jusque là infranchissable qui touchait au caractère sacré du corps. L'homme peut-il devenir insacrifiable, bientôt anonyme ? La salle d'anatomie délimite un espace d'exception où apparaît le corps dénudé, le corps exposé à l'expérimentation.

Rembrandt officialise et prophétise dans son tableau, pourrait-on dire, cette nouvelle ère de puissance, ce nouvel horizon biopolitique, à la fois bascule épistémologique et révolution culturelle, horizon auquel l'ancien corps politico-religieux de l'époque ne manque pas de s'opposer.

Année 1632 ? René Descartes n'est pas loin d'Amsterdam, à Leyde où il s'est réfugié en Pays-Bas calviniste enfin affranchi du joug espagnol mais aussi première puissance financière et maritime avec ses comptoirs se déployant du Brésil à Java en passant par le Levant... Descartes vient de renoncer à la publication de son traité du monde et de la lumière et à sa célèbre introduction.

Le contexte est délicat. L'inquisition vient en effet d'avoir raison de Galilée. Après des années de bataille et d'efforts pour imposer ses démonstrations et malgré l'appui du pape Urbain VIII, Galilée est condamné, assigné à résidence, pour non-respect de la décision de justice concernant Copernic où il est énoncé que la terre reste le centre du monde en accord avec l'interprétation religieuse et biblique du temps. La mathématisation de la physique doit attendre pour être acceptée. Selon Galilée, on ne peut comprendre le vaste monde si d'abord on n'apprend à connaître la langue et les caractères dans lesquels il est écrit. Or cette langue est mathématique et ses caractères sont le triangle et le cercle et autres figures géométriques. Le champ de la théologie et le champ de la science sont départagés. C'est dorénavant l'homme qui aura en charge le fondement de la science (le cogito cartésien). Il faudra encore attendre 1637 pour la parution du *Discours sur la méthode* et un siècle de plus pour que les thèses de Galilée s'imposent.

*****

Comment d'autres peintures des corps, celles de REYBEROLLES, d'ERNEST PIGNON ERNEST, de BACON sont venues nous confronter à un réel difficile à cerner, dégageant du désordre le plus dérangeant un puissant cadre de lecture, une vérité sur le vivant.

Au delà du nouveau regard scientifique sur le corps, le travail du peintre. Rembrandt peint « le bœuf écorché[15] » comme il peint la chair, les tendons du bras, de la main mais aussi la pâleur du mort. Qu'est ce donc que l'homme ? Qu'est-ce que le mouvement ? Qu'est ce que le vivant ?

REYBEROLLES

Sa peinture fait lien avec une lecture du capitalisme et de la marchandisation du corps, des animaux et du nôtre. Peintre commenté et salué en son temps par Sartre et Foucault. Le corps nu est à la première place dans son œuvre ainsi que les natures mortes : carcasses d'animaux, côtelettes, chair fraîche pour cannibale, corps désossé et perfusé, le corps marchandise mis à prix ou soldé dans l'économie marchande mais aussi animaux, grenouilles, sangliers, terreau, mousse, matières végétales vivantes bruissent de vie sourde et souterraine.

La peinture a au moins ceci de commun avec le discours, nous dit Foucault : lorsqu'elle fait passer une force qui crée de l'histoire, elle est politique[16].

ERNEST PIGNON ERNEST

Images de corps inscrits dans un soupirail, corps transporté comme des quartiers de bœuf. La particularité des lieux d'exposition, la ville de Naples impose un lien avec le Caravage, le peintre du clair-obscur, du corps érotique, condamné pour crime par le pape (éloignement de Rome) et n'ayant jamais reçu la levée de sa peine. Epuisé, poursuivi, éliminé.

Lien aussi avec Pasolini. « Qui a vu le corps supplicié de Pier Paolo Pasolini démantelé sur le terrain vague d'Ostie … », ainsi commence son article Mayette Viltard[17], parlant de la mort de cet homosexuel, écrivain, communiste, metteur-en-scène, journaliste politique engagé, critique du consumérisme capitaliste, poète, homme de théâtre et je ne sais combien d'autres choses encore allant à la rencontre de son destin après la sortie du film *Les 120 journées de Sodome ou la République de Salo*. Images d'Ernest Pignon Ernest exposées dans la ville de Naples comme un éphéméride, soumises aux intempéries, images au milieu des hommes dans la rue, corps dessinés grandeur nature.

Affiche, réclame clament sans discours.

FRANCIS BACON

Comment Bacon peint-il le corps ? Pas de manifeste mais la brutalité des faits.

« Une manière de peindre et de parler si peu discoureuse », peut-on lire dans les *Entretiens avec Daniel Sylvester* (traduction Michel Leiris).

Bacon n'a besoin d'aucun pathos pour évoquer fortement.

[15] « Le boeuf écorché », tableau de 1655, actuellement au Musée du Louvre.

[16] *Dits et écrits I*, 1954-1975, « La force de fuir », Quarto Gallimard, p. 1269.

[17] « Pasolini, Moravia, une mort sans qualités », *L'Unebévue n° 15, Les communautés électives I – Une subjectivation* queer, 2000, Epel.

Interviews qui n'excluent pas des pointes de poésie, un homme qui semble se servir des mots et des couleurs avec lesquels le sensible priment pour lui sur le rationnel. Des titres de tableau aussi anodins que possible ; étude pour ceci ou pour cela, parce que « je pense, dit-il, que les titres résident dans les images et que les gens doivent pouvoir y lire ce qu'ils veulent ».

« Je n'essaye pas de dire quelque chose mais de faire quelque chose […], je peux laisser la peinture me dicter [...], c'est à dire que les images que je pose sur la toile me dictent la chose qui se construit et naît peu à peu », l'objet élevé à la dignité de la Chose, selon l'aphorisme lacanien.

« C'est pourquoi, poursuit-il, j'aime à être seul face à mon incapacité désespérante à faire face à quoi que ce soit sur la toile », métaphore qui peut valoir pour notre travail d'homme et de femme, aujourd'hui, à qui la référence à Dieu ne serait plus possible.

« Des sujets qui vous rongent intérieurement, toujours ramenés à la vulnérabilité de la condition humaine ». Le lieu privilégié de ce drame est le corps.

Bacon s'impose par une première œuvre qui est une Crucifixion, 1933, puis d'autres œuvres de jeunesse détruites par lui-même, sorte d'autodafé prélude à une nouvelle Crucifixion. Et à tant d'autres qu'il peindra pendant une trentaine d'années encore. Autoportraits. Exorcisme.

Le tableau intitulé « Peinture » de 1946 fait penser à l'intérieur d'une boucherie, lui est venu comme par accident.

> « Daniel Sylvester : Je sais bien que vous ne voulez pas d'une histoire mais vous n'en donnez pas moins l'impression de rechercher des sujets chargés d'une grande force dramatique.
>
> Francis Bacon : J'ai toujours été très touché par les images relatives aux abattoirs et à la viande et pour moi elles sont liées étroitement à tout ce qui est la Crucifixion.
>
> Eh bien c'est sûr, nous sommes de la viande, nous sommes des carcasses en puissance. Si je vais chez un boucher, je trouve toujours surprenant de ne pas être là, à la place de l'animal...
>
> Ils ont tellement conscience de ce qui va leur arriver qu'ils font n'importe quoi pour essayer d'échapper ».

Quel est le sujet du tableau ? La réaction à la mort ou ce qui rappelle que la mort est impliquée dans toute vie. Bacon peint le vivant, palpitant, tourmenté, mouvementé, la chair rouge sang, des corps tronqués, viscères et âme à vif, la cruauté de la vie elle-même.

*****

Galerie des peintures de Rembrandt et de Bacon comme mise à distance de la gestion biopolitique aujourd'hui de notre vie, de notre corps, de notre santé, comme un autre regard, une autre expérience de notre vie, de notre corps. Expérience de profanation des dispositifs qui nous enserrent, nous formatent, nous parlent.

Comme une alternative au parlant, le vivant

Zôê, par différence avec *bios*. Non plus le biopolitique. Non pas le zoo-logique (la science des animaux) mais *zôê*, le vivant en grec[18].

[18] *Le vocabulaire européen des philosophies*, direction Barbara Cassin et sa référence à Giorgio Agamben, *Homo Sacer I.*

Vivencia en espagnol ou *Leben* en allemand. En français, la traduction par « le vécu » ne rend pas compte de ce dont il est question : la vie immédiate et naturelle, irréfléchie, l'expérience de la vie que la vie fait d'elle-même, de soi-même entrain de vivre. C'est actif, au présent.

Non pas l'homme, l'animal politique, *zôn politicon* d'Aristote ; non pas un *bion politicon*, expression inexistante dans la langue grecque mais la vie nue, *zôe*, mise au ban du biopolitique tout en lui étant indissociable.

Dans la société consumériste, pas de *Erleben*, de conscience de soi possible selon Janine Altounian[19]. Pas de conscience de soi, de retour sur soi, de souci de soi. Seulement *Leben*. La vie nue.

Est-ce que la notion *zôê*, de vie nue évoque un violent et absurde retour à l'animalité ? Ou bien s'agit-il de faire retour plus précis sur Hobbes souvent simplifié, détourné et relu par Agamben[20], de faire retour sur les fondements du droit, sur l'état d'exception permanent qui serait celui de notre temps ?

*****

Archives, extraits du livret d'état civil d'un soldat après la guerre de 14-18 ayant fait campagnes militaires en Allemagne et en Belgique : outre la mention « sait lire et écrire et compter », on peut lire : « effets emportés par *l'homme*[21] au moment de son renvoi dans ses foyers » ; il est noté : « 1 caleçon ».

On peut lire également : « Observations importantes 1° les militaires de l'armée active auxquels des effets sont laissés au moment de leur renvoi dans leurs foyers sont astreints, tant qu'ils ne sont pas définitivement libérés, à conserver ces effets et à les entretenir soigneusement pour les périodes d'instruction et en cas de mobilisation… ».

Voir la photo de Bacon, torse nu avec des ailes que forment des quartiers de bœuf et voir le dernier Ken Loach, *La part des anges*. L'impulsivité de la vie quand elle est déjà trop déterminée et sans issue, c'est du côté du vivant et non du parlant qu'elle jaillit, la vie, dans sa violence : est-ce là une issue à l'impasse ou non-lieu du sujet quand il est rejeté du côté du déchet [22] ?

Maryse Grossmith
décembre 2012

Mes remerciements vont à Jean-Claude Molinier, Olivier Sigrist, Monique Scheil, René Marchio, Michèle Langlois avec qui certaines œuvres d'Agamben ont pu être lues et discutées.

[19] Germaniste, traductrice de Freud aux PUF, écrivain.

[20] Au-delà de la formule, *homo hominis lupus*, l'homme est un loup pour l'homme, lire le passionnant chapitre sur le loup garou « Le ban et le loup » de *l'Homo Sacer I – Le pouvoir souverain et la vie nue*.

[21] Je souligne.

[22] Les déserteurs de la guerre 14-18 condamnés et fusillés par un tribunal militaire appliquant une loi d'exception (loi martiale) ont connu récemment une réhabilitation transformant leur vie nue en celle d'hommes sacrifiés.

La pensée analytique comme retour à...

Qu'est ce que la pensée analytique, qu'est-ce que ce cheminement qui aboutit, à partir de la pratique analytique, à la production de concepts, à leur articulation, à leur vérification ?

N'est-ce pas une pensée qui serait elle-même en analyse ? Une pensée qui s'exposerait à l'effraction du vide pour en ressurgir marquée de son sceau, rien d'autre qu'une pensée brisée rassemblant ses fragments pour en reformer de nouvelles figures.

Peut-on alors embrasser d'un même mouvement, l'association libre de l'analysant et l'élaboration conceptuelle de l'analyste quand celui-ci se veut aussi chercheur, théoricien ? La pensée analytique, formation de l'inconscient, soumise à ces processus, ne s'en distinguerait que de ce passage, néanmoins essentiel, par l'un des carrefours où se rencontre ce qui, au delà des singularités de chaque cure, en constitue l'invariant, point d'accroche du concept.

La pensée analytique ne serait alors qu'une pensée de retour, du retour à l'infantile au retour à… tel que l'a conçu M. Foucault.

Foucault et le retour

C'est dans sa conférence de 1969 « Qu'est-ce qu'un auteur ?[1]» que Foucault précise sa conception du retour à… Mais le thème du retour est déjà là, présent dès l'*Histoire de la folie à l'âge classique*[2].

C'est de l'âge classique que Foucault extrait tout d'abord le thème de la déraison. Celui-ci s'y avère un des organisateurs inconscients de l'époque, repérable après coup à travers le Grand Renfermement et ses institutions. En effet, la création de maisons d'internement, en particulier celle de l'Hôpital Général va exclure et en même temps regrouper criminels, libertins et fous sous le chef de ce que Foucault va nommer, en contraposition de la raison qui gouverne l'époque, la déraison, une sorte d'hybride, un concentré de violence et de sexe dans lequel la folie va en quelque sorte naturellement prendre place pour venir ensuite en incarner l'essence même.

Mais il faudra attendre le 19ème siècle pour qu'un jalon supplémentaire soit posé et qu'en termes de langage la déraison soit articulée. C'est à la déraison de l'âge classique que Freud lui-même, nous dit Foucault, va faire retour. Freud en effet, reprenant la folie au niveau de son langage de la même manière qu'il l'a fait avec le langage du rêve, inscrit la possibilité d'un dialogue avec la déraison. Freud effectue un retour à cette figure de la déraison mais un retour qui l'inscrit comme fait de langage, donc de dialogue possible.

Qu'est-ce qu'un auteur ? fait lui-même retour, pour le déployer, au thème du retour. Foucault va repérer différents emplacements où s'exerce ce qu'il appelle la fonction auteur ; il en décrit quatre : le nom d'auteur, le rapport d'appropriation, le rapport d'attribution, et la position de l'auteur dans un champ discursif, en particulier à travers le cas des fondateurs de discursivité.

[1] M. Foucault, *Qu'est-ce qu'un auteur ?* in Dits et écrits, Tome 1, 1954-1988, Paris, Gallimard, 1994.
[2] M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.

Relevons ce qui nous paraît intéresser le champ de la psychanalyse et tout d'abord le rapport d'appropriation qui est en lien avec le nom d'auteur.

Au Moyen-âge, les textes littéraires étaient anonymes. Les textes scientifiques par contre n'étaient recevables qu'accompagnés du nom d'auteur. Par la suite et jusqu'à nos jours ces caractéristiques vont s'inverser. Aujourd'hui, il serait impensable d'envisager un texte littéraire sans le nom de son auteur. Dans un écrit scientifique, par contre, le nom d'auteur passe au second plan, il s'efface devant les procédures d'expérimentation et de démonstration en vigueur dans le champ qui lui est propre. L'auteur s'approprie son texte dans le champ littéraire ; dans le champ scientifique, c'est la science qui se l'approprie. Le terme d'appropriation désigne la propriété mais il connote aussi ce qui est propre à, le trait distinctif, la marque qui permet de reconnaitre l'appartenance soit à un auteur, soit à un champ.

Qu'en est-il pour le savoir analytique ? Il procède d'une certaine manière du champ littéraire ou philosophique : le nom de chaque auteur demeure fixé, attaché aux concepts par lui élaborés, lesquels sont inséparables de sa trajectoire, de son frayage, des étapes de sa pensée, des emprunts faits à d'autres disciplines qui jalonnent son parcours. Le signifiant est lacanien comme l'identification projective est kleinienne. Les concepts freudiens occupent une place à part, nous y reviendrons à propos des fondateurs de discursivité.

Mais le savoir psychanalytique procède également du champ scientifique. La psychanalyse est ce lieu où un certain réel de la langue peut se révéler, s'expérimenter par les procédures inhérentes à son champ. Ce point de réel sera retrouvé au-delà des disparités singulières dans chaque cure. Il est à la base de l'appel au concept qui vient marquer ce qui revient toujours, ce qui est fixe : le transfert, la pulsion, la répétition…

Néanmoins, à être nommé par chaque auteur, il va subir un infléchissement, une variation, indice du frayage particulier à l'auteur. Le réel en jeu est cerné par l'auteur de façon variable, à partir de la façon singulière dont il habite la langue, d'une manière qui engage ses propres signifiants.

Les concepts lacaniens ne peuvent être traduits en concepts freudiens sans perte. La répétition de Freud, c'est la compulsion de répétition, *Wiederholungzwang,* contrainte de répétition ; elle est pour Freud marquée de son *agieren*, elle est la contrainte d'agir. Lacan la tire du côté de son signifiant, il la traduit par automatisme de répétition, contrainte de la chaine signifiante.

Le statut du concept serait donc plutôt celui d'un voisinage autour d'un invariant, un réel, appelant pour chaque auteur une nouvelle nomination. La conceptualisation est une écriture, engageant la marque du sujet : le trait unaire de Lacan. Ce dernier est repris lui-même de *l'einziger Zug* freudien, l'une des modalités d'identification : l'identification à un trait.

Revenons à Foucault. Celui-ci va mettre à part une catégorie d'auteurs dont il qualifiera la position de transdiscursive. Il les déclare fondateurs de discursivité et inscrit dans leurs rangs Freud et Marx. Le discours produit par ces auteurs serait de telle nature qu'il nécessiterait, *pour toute avancée dans ce discours*, ce que Foucault nomme *le retour à*… un retour indispensable à ce discours fondateur mais pour en développer de nouvelles implications.

La psychanalyse ferait donc partie de cette discursivité transdiscursive dont les progrès devraient emprunter les modalités du retour à… soit la règle de formation d'autres textes qu'on pourrait alors dire psychanalytiques. Ces textes, pour être qualifiés de psychanalytiques, devront être porteurs d'un certain nombre d'analogies mais aussi de différences avec la pensée freudienne. Un écart, relatif, est donc introduit entre ce qui peut être qualifié de « freudien » et ce qui peut être qualifié de « psychanalytique », étant entendu que ce qui sera qualifié de psychanalytique devra entretenir avec la pensée freudienne des rapports.

Quels rapports ? On pourrait répondre des rapports de discursivité, des rapports qui font que des énoncés différents appartiennent au même discours, ici le discours psychanalytique. Il est difficile d'enserrer ce que Foucault entend par discours en une seule définition. On peut toutefois reprendre celles données dans l'*Archéologie du savoir* : « ensemble des énoncés relevant d'un même système de formation » ou encore « loi d'une série, principe de dispersion et de répartition des énoncés ». L'unité d'un discours renvoie à une loi, celle de la formation de ses énoncés.

Néanmoins, pour Foucault, l'instauration discursive ne fait pas partie de ses transformations ultérieures, elle demeure nécessairement en retrait ou en surplomb. D'où la nécessité du retour à…

Ce retour à … n'est pourtant ni redécouverte, ni réactualisation. Sa survenue est conditionnée par l'existence d'un *oubli*, lui-même constitutif de la discursivité en question. L'acte d'instauration, nous dit Foucault, est tel, en son essence même, qu'il ne peut pas ne pas être oublié. Le retour est ce qui lève l'oubli, il est donc en relation avec l'acte d'instauration même. Il est en fait retour à ce qui dans le texte était lacune. Cette lacune, ce trou du texte, l'oubli en était le masque.

Y retourner découvre ce vide et produit cette transformation qui demeure cependant dans le même champ discursif. Le retour à… s'y révèle retour à ce point de réel, lacune du texte, oblitérée par l'oubli. C'est à ce point qu'une nouvelle *nomination* sera requise, si tant est qu'il y ait poursuite au-delà du champ déjà frayé.

Ce retour est celui de la lecture, la *lettre* en est l'opérateur. C'est elle qui fait de cette lacune autre chose qu'un trou, un manque, un manque du texte. Du trou au manque se dessine la fonction de la lettre. C'est la fonction de déchiffrage de la lettre qui, levant l'oubli fait apparaître le trou. Mais ce trou n'en est désormais plus un. La mise en jeu de la lettre transforme de facto le trou en manque, elle fait de ce trou un manque appelant cette nouvelle nomination.

La fonction de la lettre, sa fonction de chiffrage-déchiffrage opère donc. Elle opère dans la lecture du texte fondateur, ici le texte freudien. Sa fonction de déchiffrage est ce qui fait apparaitre les lacunes du texte, ce qui était en attente. Sa fonction de chiffrage est ce qui répond à cette attente, de nouvelles formulations, simples reformulations du texte freudien dans la langue du lecteur, à travers ses propres signifiants mais aussi parfois, avancées conceptuelles demeurant toujours dans ce même champ discursif, le discours analytique.

La lettre

Revenons justement sur le concept de lettre. Tout d'abord, s'agit-il d'un concept ? Le terme de lettre, qui n'est pas utilisé par Freud, est promu par Lacan à diverses occasions dont trois nous paraissent essentielles et en articulent les différentes facettes :

- Le séminaire sur la lettre volée[3].

La lettre est ici assimilée à l'automatisme de répétition, lui même rapporté à l'insistance de la chaîne signifiante. Si la chaîne signifiante insiste, c'est que quelque chose n'est pas lu, voire pas réceptionné, la lettre. Ce qui n'est pas lu, dont l'enjeu est toujours pulsionnel, se répercute à travers les différents protagonistes de « La lettre volée », d'un trio à l'autre.

C'est justement parce que le travail de déchiffrage n'a pas été réalisé que le trait de répétition est produit. Ce travail de déchiffrage, tel que l'actionne le rêve et le réalise le mot d'esprit, vide la jouissance et découvre le vide central où s'exerce la fonction du sujet.

[3] J. Lacan, *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

La répétition met en œuvre un trait pulsionnel, mais un trait avec lequel le sujet se trouve encore confondu, ce qui confère son caractère d'illisibilité au trait. Le trait de répétition, trait unaire, est bien ici l'indice d'une marque du sujet mais d'un sujet non encore dévoilé dans sa fonction de trou, trait non encore effacé en quelque sorte.

La lettre, dans ce texte, n'est pas distinguée de ce trait, pas plus que du signifiant d'ailleurs. Toutefois, l'extension du texte dans les Ecrits, avec ses combinaisons de lettres, amorce cette distinction.

- L'instance de la lettre dans l'inconscient[4]

La lettre est décollée du signifiant. Elle est là désignée comme le support matériel que le discours emprunte au langage. Ce qui est reformulé plus loin comme la structure essentiellement localisée du signifiant. La lettre est donc matérialité localisée du signifiant.

La fonction proprement signifiante y est montrée se distribuer selon les deux axes de la métonymie et de la métaphore. Ces deux mécanismes, à l'œuvre dans le discours sont désignés comme homologues à leurs correspondants du rêve, le déplacement et la condensation[5]. Rien ne les distingue, nous dit Lacan, sinon la condition imposée au matériel signifiant dans le rêve à savoir l'exigence de figurabilité.

- Lituraterre[6].

La lettre n'y est plus du tout le signifiant. Elle est le trait premier et son effacement, à la fois l'instrument propre à l'écriture du discours et l'outil de l'effet de signifiant.

Mais elle apparait aussi comme bornant le réel, comme littoral, amarre de la jouissance, bord du trou dans le savoir.

Lacan insiste sur ce point que la lettre n'est pas primaire par rapport au signifiant. Encore faudrait-il s'entendre sur ce que primaire indique ici. Il nous semble qu'au moins dans l'effet de signifiant, elle est bien primaire, à entendre comme agent d'effectuation du dit effet. C'est de la mobilisation de la jouissance par la lettre que s'y déterminent ces effets, effet de surprise de l'interprétation, effet de remaniement du symptôme dans la dynamique de la cure.

Ces trois avancées lacaniennes effectuent un retour à Freud avec ce qui peut être considéré comme un tour de lecture supplémentaire. La lettre procède d'abord du couple déplacement-condensation freudien, l'opérateur du rêve, révélé par la *Traumdeutung*. C'est lui qui va effectuer un chiffrage qui est en même temps déchiffrement. C'est à ce couple donc que Lacan fait retour pour en extraire un nouveau, celui de la métonymie-métaphore dont il montrera l'action au delà du rêve, au niveau du discours.

Revenons en particulier sur la métonymie. Le déplacement freudien considérait tous les déplacements d'investissement au cours du rêve, y compris, par exemple, ceux produits au niveau des éléments sur lesquels avait porté le plus grand travail de condensation.

La métonymie, déplacement de nom, substitution ne produisant pas de sens nouveau, est dans le même fil mais se centre avec Lacan sur le transfert d'investissement, de jouissance, de l'objet à ses substituts, devenant ainsi le véhicule électif du désir.

D'où le pas suivant, produit dans Lituraterre, resserrant l'articulation de la lettre à la jouissance.

[4] Ibid.
[5] S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1976.
[6] J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2000.

• Il convient d'ajouter à ce survol une quatrième source.

Lacan, au cours du séminaire sur l'identification[7], procède à l'élaboration du trait unaire qui n'est pas nommé comme lettre mais pourtant participe de sa définition.

Le trait unaire apparaît dans deux versions que notre lecture incite à distinguer : une version « comptable » : trait non encore effacé dont l'issue ne peut être que la répétition et une version effacée, à rapprocher du déchiffrage du rêve, qui produit la signifiance comme corollaire de l'effacement.

Notre propre lecture ou retour à… fait aussi de cet effacement, ce qui, grâce au travail de la lettre sur la jouissance, la fait virer au désir.

Le retour à… comme effacement

Le retour à… si l'on suit Foucault, est donc ce qui lève l'oubli et fait apparaître les lacunes du texte fondateur, ses failles intrinsèques jusque là inaperçues. En quoi consiste pour la psychanalyse ce retour ?

L'élaboration de l'analyste-auteur est marquée, on l'a dit, de sa trame subjective qui fait des concepts des signifiants inséparables de sa trajectoire. L'auteur, parce qu'il est soumis aux lois du langage, va articuler sa théorie selon les défilés de sa propre énonciation. Ceci explique l'adhérence des concepts analytiques au nom de leur auteur. Le signifiant-concept s'insère dans une chaîne où l'auteur-sujet est représenté et en même temps il se veut utilisable par d'autres, ce qui le renvoie à sa dimension scientifique. Il participe des deux champs, littéraire et scientifique, analysés par Foucault dans leur rapport au nom d'auteur.

La formation du concept requiert une nomination. Cette nomination est inséparable du frayage singulier de l'auteur, marquée du trait unaire qui le supporte comme sujet.

Le signifiant-concept n'en a pas moins sa valeur de concept, valeur universelle, mais de cet universel barré ou troué qui est celui de la psychanalyse. Cette valeur de concept est ce qui le rend apte à être utilisé par d'autres mais à certaines conditions.

Pour être utilisé de façon analytique, le concept doit pouvoir être délié du nom d'auteur, il doit pouvoir être subjectivé, c'est-à-dire entrer de nouveau dans le trésor de la langue, redevenir un signifiant pour celui qui l'énonce ; le terme de traduction pourrait être utilisé à cet endroit.

Sinon, il va fonctionner comme analogue à un nom propre, de façon univoque et produire une fermeture, une suture et la sortie du discours analytique.

« Freud a produit un certain nombre de signifiants-maîtres, qu'il a couvert du nom de Freud. Un nom, ça sert aussi à boucher quelque chose », Lacan en convient dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse*[8] qu'il consacre justement à l'élaboration de ses quatre discours dont on connait les liens au texte de Foucault. « Et comment penser que c'est en raison d'une dévotion au nom de Freud que les analystes sont ce qu'ils sont. Ils ne peuvent se dépêtrer des signifiants-maîtres de Freud, c'est tout ». Le même phénomène s'est reproduit, bien sûr, à partir des signifiants-maîtres lacaniens. Comment s'en dépêtrer, donc ?

[7] J. Lacan, Le Séminaire *L'identification*, inédit.
[8] J. Lacan, Le Séminaire *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991.

Un certain type de rapport aux textes analytiques s'impose alors ; on pourrait l'étendre à toute forme de texte, d'ailleurs. Un rapport de déconstruction ou de fragmentation des énoncés, pour en retrouver le fil mais aussi les trous, là où on pourrait poursuivre. Une lecture qui supporte cette fragmentation de l'énoncé à mettre en rapport avec la fragmentation du nom propre dans la cure. Cette fragmentation du nom, c'est ce qui le délie de sa fonction de support de l'Idéal du moi, ce qui est vrai aussi pour la théorie analytique lorsqu'elle en vient à occuper cette place, une place d'Idéal.

C'est la fonction de l'effacement que de restaurer la dimension signifiante du concept, soit son incomplétude. L'agent de cet effacement, c'est la lettre. La lettre, le couple déplacement-condensation, est mise en marche à partir de l'univocité. Elle la défait et restaure l'incomplétude au sein du texte lui-même. La lettre circonscrit le manque, écrit le manque dans le texte. Cet effacement actionné par la lettre, caractérise le retour à… comme écart, indice de la lecture.

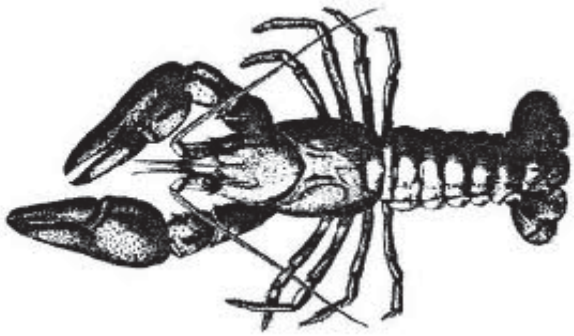
La lettre, cette cheville ouvrière de la pensée analytique, celle qui dans le rêve fait virer la trace au trait par lequel le rêve s'écrit, est aussi celle qui s'attèle à faire éclater l'univocité du concept, ouvrant le vide qui permettra de le réécrire, estampillé de nouveau, marqué de l'unaire du sujet.

Si le noyau invariant d'où s'origine le concept est retrouvé à chaque passage, pour chaque analyste, il n'en demeure pas moins que plusieurs chemins existent pour y parvenir. Les concepts traversés seront marqués de nouveau de l'empreinte du sujet, du nouveau sujet qui les reformule à travers ce qui a constitué la particularité de son frayage, sa propre cure, sa praxis.

C'est donc un vide, une incomplétude que pourrait recouvrir le nom des maîtres, que découvre la lettre. Le retour à… retrouve ce manque qu'aura pu masquer l'oubli. Il le retrouve comme fondement du discours analytique et levier de toute avancée conceptuelle possible.

C'est bien l'inscription d'un manque, que la lettre révèle, qui serait, pour emprunter les formulations de Foucault, la loi de formation des énoncés de ce discours qu'on pourrait qualifier d'analytique.

Dominique Boukhabza



le mythe de soi

EXTRAITS DE LA FEMME LIT

UNE SOI MYTHIQUE

Etre enfoncée dans la vie comme la simple d'esprit, la toute petite enfante, les grand/es mystiques.

Réactive aux intérieurs de sa soi, légendaire à elle-même, poussée au mythe, peut-on lire ici diane, petite sœur de la déesse chasseuse, est capable d'inventions, de retourner la langue injuste. L'écriture colporte. La Mythologie et la petite histoire se chevauchent. diane entre en relation avec tout, elle est poreuse et attentive à tout, de tout son être enfantine virtuose. Elle est l'extrême contemporaine de ce qu'elle vit.

Il n'y a pas de temps pour écrire ça, pas de modernité pour écrire ce don d'appartenance à soi même et d'abandon, de fidélité et de joie. C'est de tout temps.

Je raconte une histoire sacrée, une expérience intime et qui s'est répétée, vérifiée dans le temps, son incroyable s'est vérifié, sa beauté montrant dégageant une facette de la réalité du monde. Originaire de l'enfance de diane, une instase a eu lieu, l'écriture est le moyen privilégié de son expression et de son saisissement encore et encore.

Si on parlait de la Forme…

Le Mythe de soi est fait de : phrase pure et de vers pur, de phrase dans le vers et de vers dans la phrase. Toutes les ressources de la prose (rythme, syntaxe).

Rien n'est plus troublant rythmiquement, physiquement que ce rapport vers/phrase, ce glissement de l'un dans l'autre, leur apport réciproque.

Les virgules souvent renseignent sur la présence ou non d'un vers dans la phrase. Leur absence est toujours significative. Ce sont des écluses que j'ouvre, que j'entrouvre ou que je ferme en fonction du débit souhaité ; j'obtiens à l'extrême le fluide ou le filet, voire la goutte. Pour ce faire je les déplace. Elles sont tout le rythme vivant de mon écriture saccadée, cassée, ample. Mes virgules contraignent à lire selon mes vœux.

Arnouville / Aiguebelette le Lac / Versailles / Cancale / Verteuil sur Charentes / Lac de Pannecière (juin 2006 – juin 2008), ce marquage des lieux du temps où j'ai souffert où j'ai joui

au désenchantement j'affirme tout le contraire

il est plein de roses libres, de cyprès vigoureux et noirs, un jardin triste
et superbe,nourri de chair humaine.*

sans l'artifice des drogues l'accession à mon être du plus radieuse
j'entretiens avec moi une relation poussée. ce surcroît d'intérêt pour
ses souterrains, d'activité fébrile en elle ne la cessent pas la ramifient

le sentiment merveilleux de l'être (recrudescence ou dilution
selon que moi se double ou se mélange au reste
avoir le goût de soi-même avec pour dommage la grande peur bleue
attachée à la passion

départ d'instase : je m'impressionne et je m'étreins

la facilité naturelle de mes mains à mon corps sans qu'il s'agisse de jouir –
me vérifier

le sujet n'est pas celui qui semble légitime à première vue le sont ceux
cachés dans la ténébration du texte

(elle me rendit son regard) petite diane née du plexus de la grande déesse.
je ne suis dans leur rapport qu'une émanation du texte d'où l'emmêlement des voix
l'identité confuse des voix. La Femme lit est une femme dé-déifiée
son seul pouvoir, et qui ne lui est pas concédé par les dieux sont ses joies,
la faculté vraiment magique d'en jouir avec la conscience de la menace
- menacée d'elle-même
en plus cette femme a tout le temps l'effroi qu'on la arrache qu'on la épie
sa liberté

diane au bain : l'archaïsme de la scène la trouble tant qu'elle ne dénude pas.
la peur magistrale de l'épieur

on peut admette l'invraisemblable d'une telle chose et continuer
d'y croire tout comme dans l'obsession l'absurde m'est connu
et forcer le mouvement de la meule psychique à propos du détail
évanoui néanmoins convaincu de l'inanité
veulent survivre les visions et la peur liée à elles de monstres
se jetant au carreau malgré la faible foi le travail au corps à désacraliser

je crains la traversée plus que tout de la pièce sombre

il dévisage à ma fenêtre nue venu pour cette seule atrocité
éperdument il colle sa figure

j'y fus une fois m'y ravissais de la lumière. allait mourir et quelqu'un
réglait son pas sur le mien dans les feuilles
sommaires sont les plus terrifiants en bois
hérissés de chicots de guingois humains / le masque s'applique à
l'ensemble (visage et corps) et parce qu'il y a les dents la bouche
joint mal

meilleur état de ma pensée qui a pu produire le loup et l'ours de façon claire

*je ne m'adresse qu'à l'homme seul – à celui qui se relève in media nocte dans la nudité de son existence***

c'est l'obsédée qui dicte et m'ôte à moi jouissive dans mon habitation
je vis et brusquement m'effraie
au temps d'activité fébrile centrifuge alors à fouiller, trier débattre jusqu'à
ce que j'aie résolu
il me faut démêler des croyances belles horribles et nourrissantes – quand je
crois avoir tout perdu – les autres

*maintenant je suis nu, dépouillé, on m' rejeté à l'écart de moi-même, ce qui reste de moi est mort****
en réduisant quelques croyances pénibles une thérapie a discrédité à mes yeux
dans la foulée tout surnaturel – avant j'entretenais les morts
l'infime délibéré sauf, l'incorrigible en moi survit

folle de vouloir garder cela qui s'évacue de soi-même, l'ordure naturelle de la pensée
jour après jour
je suis un petit objet remonté mû qui vient buter du front

l'érosion lorsque cela me prend tout mon temps, du sol en moi due
aux arrachements, le supplice devenu type
à terre celle-ci m'a bue. mon état en sublimité baisse à proportion
que la raison (que les lumières me sont données
singleton : j'ai encouru le danger je me suis couchée froidement,
en plein jour

tout ce qui n'est pas d'origine humaine me procure un bien enfin
l'eau calmée en moi suite aux souffrances d'un jour complet

à nouveau m'élancer comme un oiseau de la terrasse

la perspective du sommeil me fait naître un sourire profuse en moi
des visions de forêts et d'eau de séjours, en mon eau
le lis partout par la maison *Ego scriptor*
moi – ce fut l'enchantement et l'édification de l'état d'enchantement (…)
chaque élément ou membre appelle d'autres selon contraste, similitude,
*symétrie, production du maximum d'éveil ou d'hypnose et d'émerveillement (…)****
l'intase désigne quelque chose d'approchant, de cette eau à mes
yeux *l'intensité d'intérêt* de Poe *le Graal* de Lovecraft *l'embellie* de
Gracq *l'inscape* de Hopkins

somnole. graduelle en sa descente en son accueil
la pensée s'effaçait derrière un intense et inexprimable désir d'être, moi-
*même, un désir latent pour les autres*****
je m'endors dans la chaleur dégagée du livre

ces exaspérations (lâché / retenu du rythme qui sont les conséquences
des virgules, un peu de sens de ce qu'elle lit lui parvient
si je marque simultanément et lie entre eux les mots j'ai la sensation
du vers – lue de cette façon

ma virgule montre une forte brisure du vers sans que je désire aucun
retour à la ligne, où le vers dans la phrase

le masque soudain consiste à épier de toutes mes forces

je me change en étrange tant que je dure dans ma lutte contre le sommeil
l'opposition entre ces deux forces dont l'une est faible crée.
nettement au début elle revoit la forêt qu'elle a courue diurne

on la la arrache. il n'y a pas d'objet à chercher
en dehors d'elle, pas de contexte elle est son propre objet qu'*on* saisit
à elle-même
vision de moi en crâne cette nuit-là

nommer ne me prive pas du monde, ne m'évince pas
de la jouissance

le vers-fleuve somptueuse longe filée au cours du même souffle

absence de diane à l'arc dans le bois inouï
pas de virgule d'un seul tenant. autosuffisance de ce *vers seul étale*
en apparence mais dont c'est la tension

stridence des martinets. serrement
été décline par le seul expédient d'arômes sures de fruits
ouvertement bien qu'il faille s'approcher

Sophie Loizeau

---

* Contes fantastiques complets, Guy de Maupassant

** Petits poèmes absraits, Paul Valéry

*** Hyacinthe, Henri Bosco

**** Ego scripto, Paul Valéry

***** L'épervier, Henri Bosco

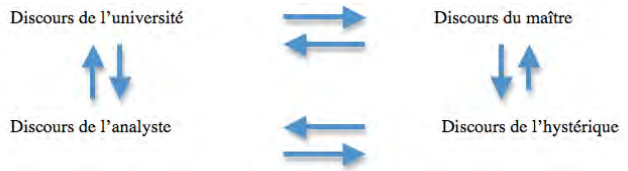
La Femme lit est publiée chez Flammarion (2009)

quatre impasses

A un certain moment de son enseignement Jacques LACAN utilise un outil conceptuel équivalent à la formalisation de « Quatre discours radicaux ».

Ils définissent ce à quoi se réfère un discours, à savoir une « *utilisation du langage comme lien* » (*Encore*, p. 32) et se nomment :

Discours de l'université
Discours du maître
Discours de l'hystérique
Discours de l'analyste



De plus, au-delà de ce qui fait la caractéristique particulière du discours de l'analyste, « il faut dresser l'oreille à l'épreuve de cette vérité qu'il y a de l'émergence du discours analytique à chaque franchissement d'un discours à l'autre » (*Encore*, p. 21).

Lors du colloque du GRP du 26 novembre 2011, j'ai tenu à rendre compte de l'avancée d'une cure à partir d'un cas clinique en utilisant cette notion de franchissement de discours.

Aujourd'hui, je voudrais décrire les impasses que chacun de ces discours réalisent lorsque ce mouvement tournant ne fonctionne plus et se grippe comme une serrure hors d'usage, impasses qui ne seraient pas sans conséquences sur la problématique de chacun et le malaise dans la civilisation.

Si l'amour est le signe qu'on change de discours (*Encore*, p. 21), ces impasses seraient- elles du côté de la haine ?

IMPASSE DU DISCOURS DE L'UNIVERSITÉ

La vérité d'un tout savoir pousserait une bureaucratie envahissante à tenter de mettre au pli la jouissance de l'autre et à produire un sujet asservi, mis au pas, frappé d'une barre plus lourde que celle dont il est déjà affecté de structure.

La souffrance au travail aujourd'hui à travers de multiples restructurations conduit à des malaises ou à des suicides qui essentiellement, ne seraient pas à ramener à des soi-disant fragilités

individuelles mais surtout à l'impasse d'un discours, voué à tourner sur lui-même, incapable de pivoter vers un discours de maître et encore moins vers le discours de l'analyste.

Il s'agirait d'un nouveau discours du maître « qui n'a pas la même structure que l'ancien » (*L'envers*…, p. 33) et qui serait « un discours du maître perverti » (*L'envers*…, p. 212), perversion proche d'une « nouvelle tyrannie du savoir » (*L'envers*…, p. 35) ? Cette tyrannie nouvelle alimenterait aussi la folie d'une évaluation comptable qui sévit aujourd'hui dans les esprits et les institutions. Elle se compromet souvent avec une application servile des règlements, interdisant toute réflexion sur l'esprit des lois, pour ne produire pas tant des sujets normés que des sujets encore plus désemparés.

Où peut nous mener cette folie réglementaire confinant à l'absurde?

« Rhégélez-vous » souligne Jacques Lacan (*L'envers*…, p. 212) en référence au philosophe Hegel, ce tout savoir à la place de la vérité, ça nous refroidit évidemment. Il rajoute « un tout savoir à la place de la vérité, c'est très tentant de coller à, on y reste pris » (*L'envers*…, p. 213). Comment concilier l'idée d'un savoir absolu avec un mouvement et une direction dialectique du désir sans risquer d'y rester effectivement collé comme à une vérité bétonnée?

IMPASSE DU DISCOURS DU MAÎTRE

Elle serait du côté d'une domination, celle-ci peut prendre plusieurs formes.

Dans une certaine utilisation de la philosophie, le discours du Maître pourrait se réduire à ce que Jacques Lacan appelle « *une entreprise fascinatoire au bénéfice du Maître* » *(L'envers*…, p. 23*)*. Il ne s'agit plus du tout savoir de l'universitaire mais d'un savoir de tout qui s'impose en position dominante dans ce discours. Molière a su faire de ce travers une parodie savoureuse, *Les précieuses ridicules*, spirituelles hystériques, transforment l'entreprise dominatrice du discours du maître en une comédie légère que le génie de Molière restitue pleinement à une dimension comique dans laquelle se révèle vraiment le ridicule de l'affaire.

Il s'écrit aussi discours du « *m'être »*, d'un moi-être qui en saurait un bout sur la question de l'être, un « *senti-m'-être »* toujours un peu court évidemment même s'il promet, équilibre, harmonie, pléine-itude.

Citons dans les écrits les termes radicaux qu'utilise Jacques Lacan en parlant de cette m'êtrise: « *noyau donné à la conscience mais opaque à la réflexion qui de la complaisance à la mauvaise foi structure dans le sujet le vécu passionnel.* » *(Écrits*, p. 109*)*

Le discours politique n'utilise t-il pas malheureusement trop souvent ce savoir totalité dans une perspective uniquement publicitaire et propagandiste à travers laquelle se perd la notion d'un sens à réinventer et d'une direction du désir à trouver? Cela n'amène t-il pas une certaine perte de sens qui invalide souvent les tentatives d'élaboration, et décourage les initiatives ? D'autre part ce frein mis à une pensée créatrice ne se ressent-il pas aujourd'hui dans les institutions ?

N'oublions pas les dérives scientistes qui se posent en argument soi-disant irréfutable alors qu'il ne s'agit que d'une problématique de marché, dans certain cas liées à des dérives sectaires.

De plus les nouveaux maîtres du monde ne se confondent-ils pas avec une psychologie du riche évoquée par Lacan dans *L'envers…*, p. 94 : « *Si le riche achète beaucoup, il reste à méditer sur ceci, c'est qu'il ne paye pas, ce veau qui dort debout on voit alors qu'il est d'or- dure.* »

Ces versions de maîtres s'imposent bien comme envers de la psychanalyse.

IMPASSE DU DISCOURS DE L'HYSTÉRIQUE

Elle peut se mettre sous la rubrique plaintes et revendications, dans lesquelles l'expression paroxystique d'un manque trouve à se dire sous la forme de lamentations éternisées quant à l'impossibilité du rapport sexuel. Elle se rencontre à travers les difficultés conjugales auxquelles peu d'entre-nous échappent lorsqu'un impossible à dire se cristallise en impossible à supporter.

Ces lamentations éternisées visent à reprocher au partenaire de l'amour, à l'enseignant ou au médecin son insuffisance, en cela elles se rapprochent d'une caractéristique névrotique qui concerne une attente symptomatique adressée au père : « *Le père idéal du névrosé, est clairement il se voit un père qui serait le maître de ses désirs ce qui vaudrait autant pour le sujet* » (*Écrits*, p. 824).
Cette impasse névrotique d'un père idéalisé ne soutient-elle pas un rêve de perfection et de maîtrise que le sujet entretient en fait pour lui même et qu'il condamne du coup à une insatisfaction chronique ?

Pour se soutenir, ce rêve de perfection ne doit-il pas s'appuyer sur des figures de maîtres véritablement incarnés et présents ? Que se passe-t-il si ces figures se dérobent ?

À ce sujet, une extraordinaire épidémie d'hystérie a atteint ceux qui furent appelés les « possédés de Morzine » de 1857 à 1873 à l'occasion d'un changement de nationalité de l'Italie à la France, à une époque où de plus, le pouvoir religieux perdait sa maîtrise au profit d'un pouvoir médical naissant.

Cette impasse du discours de l'hystérique qui a duré quand même seize ans, montre à quel point le vacillement de la figure d'un père « supposé maître de ses désirs » n'est pas sans conséquence sur la question du sujet.

IMPASSE DU DISCOURS DE L'ANALYSTE

Elle serait du côté d'une folie interprétative qui envahit d'un psychologisme débridé les conversations, les magazines, les commentaires hâtifs. Il ne s'agit plus de prendre en compte un analysant au sens actif du terme mais de passiver un analysé qui n'aurait plus qu'a subir des interprétations plus ou moins abusives, à prétention d'efficacité.

Ces débordements interprétatifs dont les significations à tout va ne sèment qu'un peu plus de confusion n'illustrent-ils pas le point où la difficulté à soutenir une praxie risque de se rabattre sur l'exercice d'un pouvoir (*Écrits*, « Direction de la cure »).

L'envahissement de ces interprétations plus ou moins sauvages, fréquentes dans les émissions de télé-réalité sont du coté d'une aggravation des effets de suggestion. Elles entretiennent une réponse à une demande supposée du sujet, réponse qui serait un objet significatif parachuté par l'autre. Or l'expérience analytique montre qu'une réponse n'a d'efficacité

durable que lorsqu'elle est découverte par le sujet lui-même, à travers le déroulement d'une parole mise au travail dans le cadre d'un transfert.

En conclusion, ces quatre impasses ne se renforcent-elles pas mutuellement?

Une tyrannie bureaucratique (DU) ne déclenche t'elle pas des plaintes impuissantes à se faire entendre (DH)?

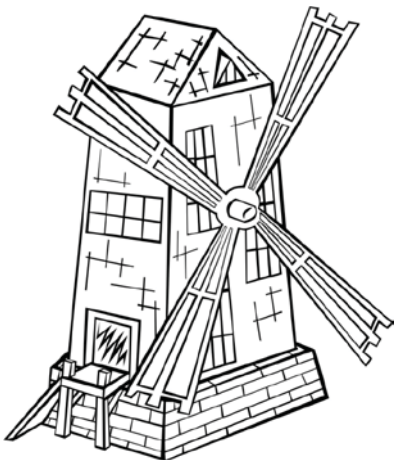
Les passages à l'acte interprétatifs (DA) ne sont- ils pas liés à une velléité de domination (DM) ?

L'impasse du discours de l'universitaire et celle du discours de l'hystérique se renforcent mutuellement, sur l'autre axe l'impasse du discours du maître et celle du discours analytique se renvoient aussi l'une à l'autre.

Ces quatre impasses de discours ne signifient-elles pas simultanément un chemin impraticable et une direction sans issue? Elles renforcent le pouvoir des impossibles déjà repérés par S. Freud : « Gouverner, Éduquer, Psychanalyser », auquel il conviendrait d'ajouter du côté hystérique l'exaspération d'une insatisfaction?

Plus qu'un simple malaise, ces impasses pourraient-elles nous conduire à une rupture de civilisation?

La dimension énigmatique du désir de l'Autre perdrait alors sa fécondité pour se figer en certitudes bétonnées, faisant de la chose freudienne un point de rejet et d'horreur, aggravant la paranoïa déjà constitutive du désir humain. Si une autre voie est possible, elle n'est sûrement pas donnée d'avance, et reste à construire.



Marie José Pahin

ni monisme, ni dualisme...

Freud, on l'a dit et écrit tant de fois, n'a pu véritablement créer le champ psychanalytique que grâce à deux renoncements presque simultanés, et logiquement liés :

- renoncement à une corrélation simple et directe entre les inscriptions psychiques, les signes de perception notamment, et des localisations neuronales précises,

- renoncement à la théorie du traumatisme réel comme point d'origine des névroses, la fameuse « neurotica ».

Grâce à ce saut, à cette coupure épistémologique, mais aussi au prix de cette séparation des champs, il a pu utiliser pour la description de l'appareil psychique des modèles abstraits, séparés d'avec ceux qui décrivaient avec les connaissances déjà très pertinentes de son époque, la biologie concrète du cerveau.

Il a donné sa rigueur conceptuelle à ce champ, avec sa métapsychologie, exigeant de prendre en compte les aspects topiques, énergétiques et dynamiques d'un psychisme défini comme en perpétuel conflit conscient mais aussi inconscient entre la pulsion, seul concept psychanalytique clairement défini comme à la limite du biologique, et la contrainte sociale, liée à la culture et au langage.

Lacan n'a fait qu'amplifier cette séparation entre le champ psychanalytique et celui des bases neurobiologiques de la réalité psychique.

On sait par ailleurs qu'il a éprouvé le besoin d'adosser la théorie psychanalytique à toutes sortes de champs, dont bien sûr la linguistique et le formalisme mathématique, des mathèmes à la topologie, mais aussi la philosophie, la littérature, les arts, etc…

Il n'a eu de cesse de convoquer ces théories et ces discours pour tout à la fois les assimiler et les subvertir dans un mouvement de dépassement dialectique, au profit de la psychanalyse.

À l'opposé, un des rares domaines avec lesquels Lacan n'a pas réellement noué de dialogue, est celui du neurodéveloppement et des neurosciences.

Au contraire a-t-il régulièrement mis en garde ses auditoires sur le fait que toute hypothèse fonctionnelle ou déficitaire venant à l'esprit d'un psychanalyste indiquait une résistance de celui-ci à entendre l'inconscient de l'analysant, et le sien propre. Quant aux notions de développement psychique, elles étaient pour l'essentiel contraires à son insistance sur l'induction par la structure signifiante, par l'efficacité symbolique du désir de l'Autre.

On peut dire que le discours médical, plus encore que la psychologie, a fonctionné pendant toute l'époque de l'avancée lacanienne, comme un exemple du discours du maître, dont le discours psychanalytique se construisait comme l'envers.

Sur le terrain de la psychanalyse des enfants, de grandes figures comme Jenny Aubry, Françoise Dolto et Maud Mannoni, portées de surcroît par les idées subversives et libératoires issues de mai 68, ont amené les équipes soignantes à prendre très largement en compte la dimension affective du conflit psychique inconscient dans l'étiologie des troubles des enfants, repoussant avec une grande force de conviction les hypothèses organicistes et déficitaires, dont bien des résultats au cours des psychothérapies analytiques venaient démontrer le caractère dangereusement réducteur.

Du renoncement de Freud à articuler appareil psychique et fonctionnements neurobiologiques, on est passé, non sans parfois une certaine dérive idéologique, à une aversion des approches fonctionnelles et surtout cognitives, au profit de l'a-version, invention spécifique du champ lacanien.

Cette lecture prioritairement sinon exclusivement psychodynamique des symptômes psychiques des enfants, ramenés à ne traduire que « la vérité du couple familial », selon la célèbre note de Lacan à Jenny Aubry, a effectivement prévalu pendant un quart de siècle.

Elle fait l'objet à l'heure actuelle d'une forte remise en cause, critiquée pour avoir sous estimé l'influence des facteurs développementaux à la base de certains troubles chez les enfants.

Lau logique de cette évolution est relativement bien connue, sauf qu'on ne sait pas si désormais la réévaluation, sans doute nécessaire dans certains cas, des aspects fonctionnels laissera encore place dans l'avenir à la prise en compte des aspects psychodynamiques et surtout à leur traitement chez les enfants. Il n'est pas certain que le balancier de l'histoire trouve si facilement le point d'équilibre.

La période actuelle, en attendant un éventuel retour à Lacan, est donc celle d'un retour au cerveau, au neuronal, aux fondements biologiques.

Les psychanalystes ne peuvent plus ignorer cet état de fait et ses conséquences sur leur discours et sur la transmission de la psychanalyse, du moins en extension.

Trois positions se dégagent, notamment au sein des équipes soignantes d'orientation psychanalytique :

- ne position strictement séparatrice : ce qui sous-tend cette position, c'est le constat de l'hétérogénéité radicale entre les deux approches, tant sur le plan des concepts qu'en ce qui concerne les applications pratiques, notamment à la cure psychanalytique.
  Dans cette optique, à quoi bon chercher à bien connaître et à discuter les positions si hétérogènes des neuroscientifiques, et surtout des cognitivistes, qui ne font que détourner les psychanalystes de leurs préoccupations spécifiques, comme le transfert, la conduite de la cure, et la formation des analystes.
  Cette position est tout à fait cohérente, et même la plus cohérente dans l'absolu, puisque c'est avec elle-même que la psychanalyse doit avant tout s'interroger, du moins doit-elle en priorité s'interroger sur ses propres fondements, et leur transmission, sur sa pratique et ses évolutions, voire sur ses apories.
  Cette position expose toutefois ses partisans à un risque d'ignorance aux limites de la pertinence du champ psychanalytique. Elle a, semble-il, montré les défauts inhérents à toute approche trop moniste des phénomènes mentaux, hétérogènes et complexes ; ses limites dans l'approche des troubles autistiques en est malheureusement un bon exemple.

- une position d'ouverture relative, informative, prudentielle : les aspects fonctionnels sont pris en compte par principe, et décrits notamment comme des hypothèses étiologiques invérifiables, sinon intrinsèquement, du moins dans leur implication dans les symptômes.

Cette position prolonge les nombreuses allusions aux notions de constitution, de terrain, de facteurs somatiques prédisposants, qui figurent chez Freud, puis chez la plupart des analystes anglo-saxons. Le risque de cette position est une sorte de relâchement conceptuel, une perte de la spécificité et du pouvoir d'étonnement de la dimension de l'inconscient, avec des notions holistiques peu éclairantes comme celle d'homme bio-psycho-social, ou carrément problématique comme celle de neuropsychanalyse.

- une position discursive, plus ambitieuse mais encore plus risquée, et qui consiste à soutenir sur le plan scientifique ou du moins avec une certaine rigueur conceptuelle, un débat visant à réinterroger les formulations théoriques dans les deux champs, respectivement à la lumière des données de l'autre.
  On mesure très vite à s'y risquer l'extrême difficulté et le caractère à tout moment acrobatique de cet exercice, qui demande de mettre en relation des champs de discours fondamentalement hétérogènes. Exercice qui peut démontrer très rapidement les limites de notre capacité à penser en utilisant deux systèmes de références et deux épistémologies, là où il est déjà bien difficile de s'y retrouver avec une seule.
  Le risque de basculer du bilinguisme au charabia est considérable.
  Cette déspécification, voire cette décontextualisation des concepts, sont particulièrement nettes dans certains ouvrages où la volonté d'ouverture au dialogue entre théories hétérogènes finit par se traduire par une dilution des définitions et de l'articulation des notions, aboutissant parfois à un véritable galimatias, danger véritablement permanent de cette entreprise.

C'est pourtant sur ce terrain particulièrement instable que nous proposons une réflexion, là où nous sommes invités par l'histoire des idées à transgresser les conseils répétés de Freud et de Lacan, et à reprendre à notre compte le vieux débat du monisme et du dualisme auquel ils ont répondu implicitement de manière dualiste, mais implicitement seulement, puisqu'ils ont plutôt souligné leur impossibilité à pouvoir ou même vouloir soutenir ce débat, du moins ainsi posé.

Essayons donc de suggérer au moins une base possible pour cette difficile approche :

Il nous faut tout d'abord proposer une distinction fondamentale dans la définition de termes voisins et souvent utilisés sans différentiation nette :

Le terme « mental » devrait nous servir à rendre compte de l'association, nous verrons plus précisément de quelle manière on peut l'envisager, entre d'une part la dimension fonctionnelle, « cérébrale » ou plus volontiers « neuronale », même si ce terme est sans doute réducteur, et d'autre part une dimension « psychique » non liée au réel biologique et fonctionnel, mais au domaine de la pensée et des échanges non substantiels avec l'environnement, notamment l'entourage langagier.

Cette distinction nous est nécessaire pour pouvoir définir comme « évènement mental » une unité comportant d'une part un évènement psychique, de l'ordre de la pensée, étroitement et nécessairement associé d'autre part à un évènement neuronal, cérébral.

Cette « unité de base », de la vie mentale, est construite de la même manière que le signe saussurien, à savoir l'association d'un signifiant et d'un signifié, résolument séparés par la barre de la signification, mais aussi liés, selon la métaphore de Saussure, que les deux faces d'une feuille de papier.

Ici, pensée et physiologie cérébrale sont séparées par une frontière tout aussi étanche, leur hétérogénéité étant aussi grande que la différence entre une sonorité verbale et un concept.

On voit mal comment, au niveau de cette unité mentale, on pourrait poser les choses autrement que sur un mode dualiste.

Mais, un évènement mental unitaire ne survient en réalité jamais seul, les évènements mentaux se suivent, s'enchainent, aussi bien au niveau de l'activité neuronale, que dans le cours des pensées, prises dans le bain de langage.

Nous sommes donc confrontés à une succession d'évènements mentaux, formant un flux à la fois continu et discret, c'est-à-dire composé d'éléments individualisables.
Il n'est pas non plus difficile d'envisager que chacun de ces évènements mentaux ait une valeur, mesurable en terme de densité d'effet de sens, ou d'intensité de la mobilisation émotionnelle, ou d'affect, qui en découle.

Les limites de ces flux sont extrêmement lointaines, tant la variété exponentielle des combinaisons signifiantes n'a rien à envier à la diversité des états physiologiques : si l'on pense aux combinaisons liées au langage, comme aux combinaisons synaptiques, on est devant quelque chose qui n'est pas véritablement infini, mais du moins incommensurable.

En résumé, nous devons rendre compte de deux séries d'évènements, survenant simultanément, en étroite corrélation ponctuellement, mais hétérogènes, chacun dans des modalités combinatoires spécifiques : pas la moindre pensée sans support neuronal, aucun fonctionnement neuronal qui ne soit modifié ou modifiable dans l'absolu par la pensée, ou la survenue d'évènements externes signifiants, c'est-à-dire déclenchant des pensées.

Comment pouvons-nous rendre compte d'un phénomène qui est hétérogène, dualiste, ponctuellement, localement, et qui est par ailleurs globalement unitaire, au sens de l'interdépendance et de la transformation réciproque de l'un en l'autre de ses deux aspects simultanés ?

Il n'est pas très difficile pour qui s'est laissé concerner par l'enseignement de Lacan de proposer, à titre heuristique, une réponse à cette question en évoquant les propriétés de la bande de Moebius, dont les deux faces mais aussi les deux bords sont isolables et opposables localement, mais qui ne forment qu'une seule ligne de coupure globalement.

Très concrètement, un évènement mental unique comporte de façon très séparée une face signifiante et une face neuronale, et on peut affirmer que les deux faces de cet évènement sont et resteront localement hétérogènes.

En effet, quand bien même on isolerait un jour le neurone, ou plus exactement le groupe de neurones, du mot ou de la représentation « grand-mère », toutes les connections neuronales de ce neurone, potentiellement de l'ordre de dix mille dès le premier niveau, et toutes les connections verbales autour de ce mot « grand-mère », tout aussi nombreuses dans l'absolu, resteront dans des logiques totalement séparées, au moins de manière proximale, dans leur voisinage, au sens topologique, dans leur probabilité de survenue, si on se veut probabiliste.

Par contre, même si cette formulation reste bien vague, il nous faut soutenir que globalement, le signifiant « grand-mère » et le neurone « grand-mère », vont être indissociables dans leurs effets réciproques : la pensée et les chaînes associatives concernant le seul mot « grand-mère » pourront

entrainer des fonctionnements neuronaux globalement significatifs, comme le déclanchement d'émotions tels que la confiance, l'angoisse, la colère, la tristesse, la compassion, le deuil, etc…, de même que les grands équilibres des systèmes neuronaux pourront influer sur les signifiés que le sujet associera dans sa pensée au mot « grand-mère », voire présideront à la capacité pour le sujet de construire cette représentation verbale.

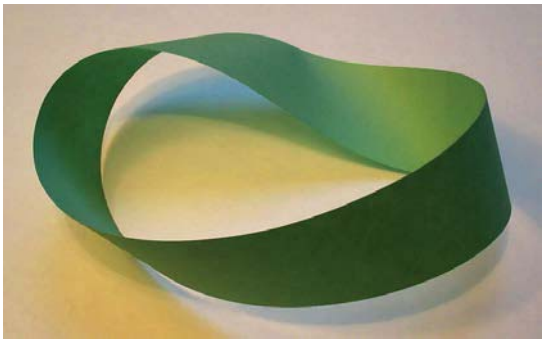
C'est d'ailleurs moins la multiplicité des liaisons possibles, mais plutôt leur fixation, voire leur fixité dans les tendances à la répétition qui devraient nous interroger.

En effet c'est moins la plasticité neuronale, qui se décrit et se comprend relativement facilement, comme l'ont fait Ansermet et Magistretti, que l'insistance répétitive de certaines de ces liaisons ineffaçables que nous rappelle la clinique.

C'est surtout autour de cette question que Freud, ayant à juste titre renoncé à la correspondance étroite entre trace signifiante et chaine neuronale, en est venu à réinterroger la biologie, au-delà du principe de plaisir, se disant en attente de modèles théoriques susceptibles de rendre compte globalement de l'unité du fait mental.

A n'en pas douter, ces modèles seront largement plus complexes que les correspondances encore souvent bi-univoques que nous tentons de faire ici ou là, sur des bases qui restent encore trop souvent linéaires, voire causalistes ou mécanistes.

Jean Noël Trouvé



éloge de la fiction freudienne

J'ai rencontré les neurosciences par un livre au joli titre *Le nouvel inconscient, Freud, Christophe Colomb des neurosciences* de Lionel Naccache. Très vite l'auteur, grand lecteur et admirateur de Freud, nous indique que l'inconscient freudien n'est pas l'inconscient cognitif. Mais l'éloge de ce qu'il appelle l'inconscient fictif donne envie d'aller plus loin. Même si, pour lui, la réalité psychique de Freud est… la conscience !

Actuellement, on ne peut pas ignorer l'apport de la science concernant le fonctionnement de l'esprit humain dans ses rapports avec le système nerveux – tout spécialement son chef d'orchestre, le cerveau.

Ceci n'est pas sans conséquences sur les sciences humaines en général et sur la psychanalyse en particulier, ni sur les signifiants qui les supportent : on parle maintenant de « neuropsychologie », voire de « neuropsychanalyse ».

Il est par ailleurs remarquable que des chercheurs éminents, pionniers des neurosciences [1], aient fréquenté la psychanalyse, soit à titre personnel, soit par une étude approfondie des textes de Freud, Freud à qui tous rendent hommage – malgré des critiques théoriques parfois virulentes.

N'oublions pas non plus le peu de moyens scientifiques dont disposait la recherche à l'époque où ces textes psychanalytiques ont été publiés ce qui souligne encore le génie freudien.

EN QUOI LA PSYCHANALYSE EST-ELLE CONCERNÉE ?

Deux questions fondamentales, à mon avis :

- L'inconscient freudien existe-t-il ?
- Quelle est la place du langage dans ce qu'on appelle la « nature humaine » ?

[1] Voir, à la fin du texte, la liste des auteurs consultés.

Les neuroscientifiques, dans l'ensemble, considèrent que les phénomènes mentaux et biologiques sont dans un rapport d'unicité et placent l'homme dans une étonnante continuité avec l'animal, suivant en cela la pensée de Darwin, disent-ils. Feignent-ils d'ignorer la révolution abyssale apportée par le langage au petit d'homme et la rupture radicale qu'elle instaure avec ses ancêtres pré-hominiens et simiens ?

Redonner sa place au langage, sa place prioritaire, a été et reste la tâche fondamentale des psychanalystes. Ne pas le réduire, ce langage, à ce que la science appelle « un des éléments de l'environnement », ce qui pose l'homme comme « objet » d'étude pour les uns, alors qu'il est « sujet » de l'inconscient, pour les autres.

Mais aussi, ne pas négliger l'impact du biologique, qu'il s'agisse de génétique, de biologie cellulaire et moléculaire, dans la genèse et le devenir du sujet humain.

Les neurosciences ne cessent d'évoluer et des schémas de plus en plus élaborés sont produits qui peuvent éclairer, sinon modifier, notre conception du fonctionnement mental. Si l'inconscient, au sens psychanalytique, n'est pas soluble dans les neurosciences, nous verrons qu'il est, en certains points, compatible avec elles et le plus souvent reconnu dans sa spécificité par les scientifiques.

Y a-t-il un échange possible entre les deux disciplines et que peuvent-elles s'apporter ?

Pour introduire cette difficile question, on lira avec intérêt *La nature et la règle, ce qui nous fait penser*, conversation entre un philosophe, P. Ricœur, et un neuroscientifique J.-P. Changeux. On y trouvera les arguments d'une controverse difficile où l'échange tourne un peu (?) au dialogue de sourds.

Ce travail n'a pas la prétention de « faire le tour » des productions neuroscientifiques qui sont en progression géométrique ces temps-ci mais de donner un aperçu du fonctionnement cérébral, de la « biologie de l'esprit » et de considérer les rapports qu'ils entretiennent avec le comportement, et, bien sûr, l'inconscient.

Il ne s'agit pas non plus de faire un « historique » de la pensée de Freud et de Lacan, mais de sensibiliser les lecteurs aux questions posées par ces « Pères fondateurs » au regard des avancées de la science.

Travail, donc, partiel et partial.

Pas possible enfin de nier l'incommensurabilité de ces deux approches qui interrogent, chacune avec leurs outils, la question du rapport du corps et de l'esprit et, pour les psychanalystes, celle du statut de l'inconscient.

Une remarque : à ceux que ces questions intéressent, je recommande la lecture du livre collectif publié par Ansermet et Magistretti, autour d'un colloque réunissant psychanalystes, psychiatres, philosophes et scientifiques [2]. Chaque auteur y apporte, dans sa spécificité, les éléments d'un échange possible.

A partir de leurs découvertes, les scientifiques ont le plus souvent opté pour une naturalisation des phénomènes mentaux (théories réductionnistes) et tout spécialement du langage, qui, dans cette perspective, devient un phénomène d'apprentissage et d'imitation.

D'où l'affirmation d'une pensée causée par l'appareil neuronique : « Le cerveau crée notre univers mental » (Frith). Les neurones sont à l'origine des pensées, conscientes et non conscientes.

Pour la psychanalyse, c'est le langage qui va engendrer l'inconscient, ce qui, d'ailleurs, ne préjuge pas de sa nature. Mais la culture, comme le rire, est le propre de l'homme, celui qui parle. Il s'adresse à un autre, un semblable qui va bouleverser son évolution.

Nous devons bien reconnaître, actuellement, une certaine désaffection pour la psychanalyse – passée de mode, disent certains. D'autres vont jusqu'à parler de charlatanisme, voire d'imposture !

[2] *Neurosciences et psychanalyse,* Odile Jacob, 2010.

Et cela, même si l'on redécouvre l'importance du « parler à », seule manière, pour de plus en plus de gens, de soulager leur souffrance.

Mais on voit aussi fleurir les psychothérapies de toutes obédiences (on en a compté plus de 200 !), repérées dans le grand public comme plus conformes à « l'esprit du temps », plus rapides, moins dérangeantes, moins chères…

La psychanalyse est-elle, selon un mot prêté à Freud « un moment de la pensée occidentale » ?

La science nous conduit-elle vers des univers aussi passionnants qu'inquiétants ?

Notons que le sujet peut-être le plus brûlant et le plus médiatique aussi, en ce moment, est celui de l'autisme qui ne sera pas abordé ici mais qui provoque beaucoup de bruit et de fureur parmi nos collègues.

Nous verrons donc :
– Le parcours de Freud, neurologue devenu inventeur de la psychanalyse.
– L'apport de Lacan.
– Les « concepts fondamentaux » des neurosciences.
– En quoi certains sont-ils compatibles avec la psychanalyse, en quoi s'en éloignent-t-ils[3] ?
– Où se situe la différence radicale ? Là nous envisagerons la question de l'inconscient et celle des neurones miroirs.
– Quelles sont les questions éthiques que cela soulève ?

I. FREUD NEUROLOGUE DEVENU PSYCHANALYSTE

• *Travail sur l'aphasie (1891*)

S'appuyant avec la rigueur remarquable du chercheur sur les publications des neurologues de l'époque et sur ses propres recherches (études de cas, autopsies), Freud élabore sa théorie du fonctionnement des neurones. Apparaît alors, la notion de représentation et la critique des localisation cérébrales : « La périphérie du corps n'est pas contenue dans le cortex point par point, mais […] elle y est représentée ». Et Freud ajoute : ces représentations « contiennent la périphérie du corps comme un poème contient l'alphabet ». Comment parler mieux de la *plasticité,* de la « complexité défiant la compréhension » des connexions neuronales ?

Mais, pour Freud, les processus physiologiques ne sont pas dans un rapport de causalité avec les processus psychologiques. Ils sont parallèles.

La particularité du mot et sa liaison à l'objet ne sont pas seulement affaire d'image sonore, elles sont codifiées par les lois du langage qui vient de l'Autre. Les bébés sont d'abord aphasiques… et l'enfant-loup l'est resté. Le sujet va faire s'associer la représentation auditive (mot dans le pré-conscient) avec les représentations visuelles et tactiles (chose, dans l'inconscient). Le mot n'est pas une perception ordinaire ! Car, rappelle Freud, le langage a ses lois et les mots viennent de l'Autre d'où surprise, double sens, lapsus, équivoque…

• *L'Esquisse…(18*95)

Deux cahiers manuscrits, rédigés en trois mois, qu'il envoie à Fliess et qui sommeilleront longtemps dans un tiroir ! Un troisième est promis, sur le refoulement, qui ne viendra jamais.

On ne détaillera pas, ici, les trois systèmes neuronaux (Φ, Ψ, Ω) qui, pour lui, rendent compte des circuits associatifs. Mais on se souviendra de notions importantes telles que : traces, investissement, travail de pensée, (traduit dans certaines éditions par cognition), attention,

[3] La question: «monisme, ou dualisme» se situe à l'interface des deux disciplines et sera traitée par J.-N. Trouvé dans son article.

imitation et… langage ! Il faut relire ce texte, difficile – mais tellement éclairant! – dont, nous le verrons, les termes seront repris par les neuroscientifiques.

Ce parcours de Freud, dans sa période dite « pré-analytique », ou plutôt période de son «auto-analyse», est envisagé de façon intéressante par F.-J. Sulloway, neuroscientifique ayant fait une analyse. Pour cet auteur, la psychanalyse est une « psychobiologie » ou une « cryptobiologie ». Il met en relief l'attitude ambivalente de Freud vis à vis de l'Esquisse : passant d'un enthousiasme quasi maniaque – « Tout se trouvait à sa place, les rouages s'engrenaient, on avait l'impression de se trouver réellement devant une machine qui ne tarderait pas à fonctionner d'elle-même » (*lettre à Fliess 32*) –, à une critique sévère – « ça me semble une sorte d'aberration » (29/11/95). Plus tard, il parlera de « gribouillage », mais aussi de retouches de son texte, pour ajouter qu'il devra « finalement se contenter d'une explication clinique des névroses ».

• *Le chapitre VII de l'Interprétation des rêves* (1900)

Ici est repris l'essentiel des théories exposées dans l'Esquisse, un peu modifiées, alors que, à cette époque, Freud s'est résolument tourné vers la clinique.

Mais le père de la psychanalyse n'a jamais cessé de chercher une explication au fonctionnement de l'esprit humain. Il a consacré sa vie à forger une théorie pour en rendre compte, passant de la neurologie à sa *Métapsychologie* qu'il qualifie lui-même de *fiction*.

Nous pouvons, aujourd'hui encore, la qualifier de géniale.

Après avoir abandonné l'hypnose, s'appuyant sur ce qu'on a appelé son « auto-analyse » avec Fliess (1895/1900) et sur l'écoute de ses patients, de leur parole et de leur parole seulement, il a élaboré sa théorie et déchiffré le discours de l'inconscient. Certains disent qu'il y fut contraint par la nécessité de s'installer pour gagner la vie de sa famille après son mariage. Heureuse nécessité !

Mais il s'est toujours préoccupé de la biologie comme « roc d'origine » de la pensée, sans pour autant confondre les deux registres. Il est resté fondamentalement dualiste. Pour lui, en ce qui concerne la base scientifique du psychisme, « il s'agissait bien d'une perspective et non d'une réduction instantanée » (Michel Plon*, Préface* à F.-J. Sulloway).

La question du rapport psychologie/biologie scande, en fait, toute l'œuvre de Freud, cherchant, selon M. Plon, à « créer un extérieur à la demeure biologique».

En mai 1897, il énonce la théorie du *fantasme* qui vient remplacer celle du trauma. Abandon de ce qu'il appelle sa *Neurotica*.

En 1920, il écrit : « La biologie est vraiment un domaine aux possibilités illimitées : nous devons nous attendre à recevoir d'elle les lumières les plus surprenantes et nous ne pouvons pas deviner quelles réponses elle donnerait, dans quelques décennies, aux questions que nous lui posons. Il s'agira peut-être de réponses telles qu'elles feront s'écrouler tout l'édifice artificiel de nos hypothèses. »

C'était à propos de sa découverte de l'opposition entre pulsions de vie et pulsions de mort.

• Et il résume dans l'*Abrégé* (1938) : « Les phénomènes que nous avons étudiés ne sont pas uniquement d'ordre psychologique, ils ont également un aspect organique et biologique d'où il s'en suit que, dans nos efforts pour édifier la psychanalyse, nous avons aussi réalisé d'importantes découvertes en biologie, tout en nous voyant obligés d'émettre quelques hypothèses relatives à cette dernière science. »

Quelle humilité !

II. LACAN

Est surtout intéressé par la linguistique, science du langage accommodée en « linguisterie » et par l'approche logico-mathématique de l'inconscient.

Dans un premier temps, il recherche « une base matérielle au mental » (J.-A. Miller) et reprend le concept de *représentation de mot* avec ce qu'il appelle la *matérialité du signifiant* (« La lettre volée », *Écrits*) : « Unité sonore de pur son qui ne prend sens que par rapport à d'autres signifiants ». La représentation de mot se détache, en quelque sorte, de l'image de l'objet pour entrer dans une chaine signifiante où joue l'équivocité : on sort du registre *physique* des représentations. Il oppose à la causalité psychique *organique* (Henri Ey) une causalité *sémantique* à chercher dans le registre du sens (J.-A. Miller). La question devient alors celle de l'interaction entre les mécanismes cérébraux et le signifiant.

C'est dans l'écriture mathématique qu'il y aurait une inscription possible de la structure de l'inconscient : « La formalisation est notre but, notre idéal. Pourquoi ? – parce que seule elle est mathème, c'est à dire capable de se transmettre intégralement. » (*Encore,* p. 108.)

Plus tard, avec l'introduction du Réel et de la lettre, il sépare le Réel de la science qui contient un savoir, et le Réel propre à la psychanalyse qui véhicule le symbolique (incomplétude, trou dans le savoir).

A noter, dans cette ligne, un travail de François Jacob (auteur de *La logique du vivant*) sur le « triple feuillet du temps » où il est fait référence à la topologie et au nœud borroméen de Lacan avec ses applications dans les trithérapies. Mais, restons dans le domaine de la biologie – un travail serait à faire dans cette autre perspective…

Avant d'envisager l'apport des neurosciences au fonctionnement mental, une remarque : face à l'infinie complexité du psychisme humain, certaines méthodes d'investigations apparaissent encore rudimentaires, parcellaires et difficilement généralisables en raison de la singularité de chaque sujet, mais les avancées sont considérables.

III. LES CONCEPTS FONDAMENTAUX DES NEUROSCIENCES

Je me réfère ici aux textes d'Ansermet et Magistretti.

J'ai pu aussi consulter et utiliser le travail très élaboré, aimablement mis à ma disposition par Maurice Netter (*Réflexions d'un psychanalyste découvrant la neuropsychologie*, non publié à ce jour).

Voyons ces concepts :

– le **défault system** (Raichle[4]), étudié par l'imagerie cérébrale, est un système actif, même sans action du sujet. Il diminue même d'activité lorsque le sujet effectue une tâche quelconque. On l'appelle aussi état basal. Le cerveau est toujours en activité, même sous anesthésie générale.
Peut-on y voir une analogie avec ce que Freud, à propos du refoulement originaire, nomme « dépense permanente » du contre-investissement, servant à maintenir le refoulement originaire? Les scientifiques, eux, nous disent qu'il est le lieu de l'introspection, des souvenirs et des constructions d'avenir. Plutôt un lieu de la rêverie, du fantasme, voire de l'association libre ?

– l'**homéostasie** est alors ce *repos actif* lié à la satisfaction par lequel l'organisme tend toujours à retrouver son équilibre, sans cesse perturbé par les tensions intérieures et extérieures.

Freud, avec son *principe de constance* anticipe la notion d'homéostasie. Il admet, dans l'*Esquisse*, que des excitations exogènes et endogènes vont troubler cette constance et que le retour au calme est le but du principe de plaisir, ajourné par le principe de réalité. Il emploie aussi le terme de *principe d'inertie* (*Au delà…*, 1920).

C'est la *pensée* qui permet de lier l'énergie encore libre : « L'activité mentale va donc être intégrée à l'homéostasie, non pas comme un système séparé, mais dans une véritable continuité. » L'imagerie cérébrale permet de voir que pensée et action allument les mêmes neurones mais que la pensée seule peut le faire (cf. Austin, *Quand dire c'est faire*).

[4] *In Neurosciences et psychanalyse*, *op. cit.*

Il existe une situation où les mots pour le dire, l'interprétation, vont réaliser une expérience de satisfaction où l'objet est purement langagier.

– la **plasticité neuronale** est la possibilité qu'a le cerveau d'être modifié à tout moment par les relations au monde extérieur et intérieur, qu'il s'agisse du ressenti, pulsionnel ou organique, de l'influence de l'autre, en particulier de sa parole, ou encore de ce qu'on appelle la contingence. L'inscription de ces expériences est différente du souvenir que nous en avons. A l'inscription synchronique des traces, s'ajoute la possibilité de leur réassociation diachronique et réciproquement.

– la **trace** est l'ensemble des synapses sollicitées qui transmettent au cerveau une perception, une expérience, une parole. Celles-ci sont codées et associées à ce que A. Damasio appelle des « marqueurs somatiques » qui vont élaborer des représentations ou images mentales.

Cette trace est marquée, pour les scientifiques, par la *discontinuité* : inscription, associations nouvelles, dé- et re-consolidation. Les souvenirs sont inscrits et remaniés, ce que Freud avait déjà indiqué *(Lettre à Fliess du 6/12/96, Le Bloc-note magique, Constructions dans l'analyse*) : « Tout se conserve, mais tout se transforme … » ; « Le sujet n'est pas seulement produit par les traces, il produit des traces. » Le résultat est que chaque sujet est unique, à la fois « auteur » et « acteur » de ce qui le détermine dans son rapport au langage et au monde.

« *A chacun son cerveau* » (Ansermet et Magistretti).

Mais quand les connexions changent, par suite d'un traumatisme crânien ou d'un accident vasculaire cérébral, par exemple, il peut se produire un changement radical dans le comportement et la personnalité d'un sujet dit « cérébro-lésé » (cf. le cas Elliott de Damasio).

Notons ici que la théorie freudienne des névroses traumatiques diffère des observations décrites par les neurosciences, pour lesquelles le trauma est la *cause* des modifications psychiques, dans la mesure où des circuits neuronaux ont été détruits, alors que Freud étudie *l'impact du choc traumatique* sur les sujets. C'est la rupture du circuit créée par la *lésion* qui produit le syndrome du cérébro-lésé, où les modifications du comportement sont patentes, qui fait la différence avec l'*ébranlement* nerveux du choc qui génère la névrose freudienne. Notons ici que nous n'avons aucune connaissance de notre cerveau, sauf… quand il est malade (tumeurs, AVC…) !

Le sujet humain nait avec *trop* de neurones, beaucoup seront détruits (attrition). Il en reste quand même des milliards dont chacun est lui-même inscrit dans un système de connexion avec une multitude d'autres…

Ce sujet est soumis, dès sa naissance, à un afflux d'excitations qui ne pourront être soulagées que par l'autre, le semblable, celui que Freud dit secourable (*Nebenmensch*). Chaque décharge inscrit une *trace* et permet de retrouver l'homéostasie conformément au principe de plaisir, universellement admis.

Le circuit est en quelque sorte « mis en fonction » par le cri. C'est l'autre qui va donner sens à ce qui devient une première demande où se creuse le lit du désir. Notons que le langage (de l'autre) *précède* le sujet. Nous y reviendrons.

Trace synaptique et frayage freudien sont-ils compatibles ? Non, si l'on admet avec C. Malabou que la trace biologique n'est pas transcription littérale, mais un codage non textuel élaboré dans des assemblées de neurones qui modifient à tout moment leurs arrangements et leurs liaisons. Ces « assemblées » fonctionnent sur un mode associatif… ! Comme le discours de l'analysant obéissant à la « règle fondamentale », celle justement de la libre association.

Ajoutons que, pour le déchiffrage de ces traces, nous n'avons que les mots du langage, même s'ils sont lus par un ordinateur ! Ce décodage est le même, quelle que soit la langue parlée. Lacan ne dit pas que l'inconscient est un langage mais qu'il est structuré comme un langage et que c'est

cette structure qui le rend déchiffrable et interprétable. Il introduit *« lalangue »* comme une formulation possible de ce pré-langage archaïque.

IV. COMPATIBLES OU PAS ?

Deux concepts à l'interface entre Neurosciences et Psychanalyse.

– **La pulsion**.

Notion complexe, longuement élaborée par Freud et reprise par Lacan. Elle est utilisée par certains neuroscientifiques pour établir une continuité entre biologie et psychologie.

Il y a en effet une *intentionnalité biologique*, comme en témoigne l'évolution des espèces et la maturation des organismes. Il y a un « savoir faire » (Damasio) des cellules elles-mêmes qui traite les changements pour retrouver l'équilibre, l'homéostasie nécessaire à tout être vivant.

Il ne s'agit pas là d'un phénomène mental. Comme le font remarquer Ansermet et Magistretti, il y a un « saut biologique entre intentionnalité à l'œuvre dans le corps et les représentations mentales ».

La pulsion, aux confins du psychique et du biologique est une force constante, nous dit Freud, qui vise au maintien de l'homéostasie liée à la décharge des excitations, conformément au principe de plaisir.

Cette force constante pourrait correspondre à l'état basal, jamais en repos, dont on a parlé plus haut – ce *default mode*, travail permanent du cerveau.

Entre le réel du corps et le psychisme, la pulsion est une *mythologie*, dit Freud, une *fiction*, exigence de travail, dit Lacan, et qui va en tenir lieu, de ce travail, sur le plan psychique. Le concept freudien de *représentant-représentation* de la pulsion est la seule possibilité de se représenter, par délégation, ce qui reste inaccessible et qui deviendra, pour Lacan, le signifiant, dans sa matérialité.

Ainsi, on peut envisager trois types de satisfaction de la pulsion (dans lesquelles va se loger la jouissance) :

- l'hallucination,
- le symptôme,
- la parole.
- Freud y ajoute la sublimation, mais ceci est une autre histoire…

Lacan, encore, fait remarquer que la pulsion obéit à des lois langagières, par exemple en couples d'opposés : (sado/masochiste, voyeur/exhibitionniste), elle indique le tracé de l'acte, comme l'architecte indique le plan d'une maison. Mais la trace est aussi rature (*Lituraterre :* l'homme est capable de brouiller sa trace, ou de faire des fausses traces).

La pulsion n'indique pas seulement le *besoin* car le langage, déjà dans sa plus simple expression, le cri, va placer le sujet humain dans un circuit entre demande et désir, où l'autre intervient dans ce que Freud nomme l'action spécifique, dont on a parlé plus haut. Mais la pulsion ne se satisfait pas non plus de son objet qui, rappelle Freud, est « ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion » (*Métapsychologie*). Lacan ajoute qu'elle n'atteint pas l'objet mais qu'elle en fait le tour.

« Même si la solution [est] artificielle, elle reste, dans ses grandes lignes, compatible avec les connaissances actuelles », concluent Ansermet et Magistretti.

La pulsion, concept limite entre corps et esprit[5].

– **Le refoulement**.

[5] Si la pulsion est sexuelle, et si son lieu est cérébral, alors on peut dire, avec Georgieff : « Le cerveau est bien, de ce point de vue, le principal organe sexuel, voire la principale zone érogène ! » (*in* Ansermet et Magistretti, *op. cit.* p. 206).

D'abord, une précision : les psychologues cognitivistes, comme L. Naccache, indiquent que de nombreuses perceptions, émotions, informations, échappent à la prise de conscience. Il ne s'agit pas ici de refoulement, au sens freudien du terme, c'est à dire de formations qui restent inaccessibles à la conscience sans un certain travail, mais d'une mise à l'écart dans le *pré-conscient*

Le refoulement freudien est jugé, par les uns « en contradiction totale » (Naccache) avec les données scientifiques, par contre, il est admis par d'autres, comme Sulloway.

Selon cet auteur, Freud abandonne sa *neurotica* (trauma lié à la séduction par le père) pour une théorie du renoncement à ce que Sulloway appelle « certaines formes d'expériences sexuelles infantiles » liées à des plaisirs archaïques qui seront interdits plus tard par l'éducation. Il cite Freud : « La théorie des névroses restera incomplète tant qu'on n'aura pas éclairé le noyau organique de l'enfance ». Ces « refoulements organiques de l'enfance » seraient la base du refoulement primaire. Mais on s'étonne que la construction du fantasme soit si peu évoquée par Sulloway.

C'est cette place du langage qui paraît incroyablement minorée par ces scientifiques qui en ont pourtant fait l'expérience !

Kandel dont les travaux sur la mémoire méritent notre attention, distingue la mémoire consciente (explicite ou déclarative) et la mémoire inconsciente (implicite ou procédurale) : « Les souvenirs inconscients sont inaccessibles à la conscience mais ils ont néanmoins une incidence considérable sur le comportement ». Et pour Freud : « La représentation refoulée reste, dans l'*Ics*, capable d'action » (*Métapsychologie*). C'est cette inaccessibilité que vise l'interprétation.

« Ce qu'il nous faut, dit Kandel, c'est une approche biologique de la psychothérapie », et il met sur le même plan la guérison par la parole, et celle par les médicaments de certains symptômes (troubles obsessionnels compulsifs). Tous deux « rétablissent le métabolisme du noyau caudé » !

Freud nous indique que le refoulement n'est pas en lien avec un défaut de mémoire, mais avec une force de contre-investissement qui maintient le représentant pulsionnel hors de la conscience. Il nait d'un conflit entre la recherche de satisfaction (pulsion) et les exigences qu'impose à l'humain la loi du langage avec ses deux aspects : *impossibilité* du retour à la jouissance primitive, et *interdit* de l'inceste. C'est une *force permanente* qui maintient dans l'inconscient les primitives représentations de chose, les premiers affects. Avec le langage se crée le représentant de la pulsion et le refoulement secondaire, attiré par le premier.

Le refoulement primaire pourrait correspondre à ce trou dans le symbolique apparenté au théorème de Gödel, dont parle G. M. Edelman.

Il y aurait « des souvenirs non verbalisables mais très actifs de l'imprégnation primitive et des conditionnements qu'elle a formés. L'affect inconscient participe à l'amorçage du processus lors de la formation et de la réactivation des liens entre les pulsions et leurs représentants » (M. Netter). C'est le domaine habité par *lalangue* de Lacan qui pourrait correspondre à cet inconscient primitif refoulé, attirant à lui tous les autres.

V. OÙ SE SITUE LA DIFFERENCE ?

D'abord, il faut remarquer une radicale hétérogénéité des discours, ce qui rend la discussion très difficile : ainsi Paul Ricœur : «…Les sciences neuronales déploient leur discours en fonction d'un référent pertinent, le cerveau humain, merveille de la nature. Le psychisme y est référé à la faveur de la corrélation entre l'architecture neuronale et la fonction. Entre structure et fonction, pas de fossé ontologique, seulement un dualisme sémantique : ce n'est pas dans la même cohérence conceptuelle qu'on parle de neurones et de pensées[6] ».

Nous essaierons de parler, à l'intérieur de ce dualisme sémantique, à propos de deux référents, l'un psychanalytique : l'inconscient ; l'autre biologique : les neurones miroirs.

[6] *Notes pour l'Académie pontificales des sciences.* Archives Paul Ricœur.

– L'inconscient

C'est sans doute la pierre d'achoppement, au cœur des discussions entre scientifiques et psychanalystes : l'inconscient freudien n'est pas soluble dans les neurosciences.

Essayons, très grossièrement de poser les différences entre l'inconscient cognitif et celui de Freud.

Naccache, brillant porte-parole de l'inconscient cognitif assimile en fait l'*Ics* freudien qu'il appelle *fiction consciente*, à une ré-interprétation consciente de la réalité et des souvenirs tels qu'ils ont été modifiés par ce qu'il appelle nos « fantasmes conscients ». Il ne reconnaît pas les autres dimensions en ce qu'elles sont *nouées (*Réel, Symbolique et une partie de l'Imaginaire). Ce qui veut dire que, pour lui, l'*Ics* freudien n'existe pas.

L'inconscient cognitif est en fait un *non-conscien*t qui correspondrait à ce que Freud appelle le *pré-conscient.* Il peut être rappelé à tout moment. Un exemple en est donné par les images subliminales et par toutes les connaissances devenues automatiques, qu'il s'agisse de conduites élémentaires, comme la marche par exemple, ou de processus plus complexes.

L'*Ics* freudien (on ne va pas en faire toute la théorie !) est marqué par la *discontinuité*, il ignore le temps, l'espace et la contradiction. Il est *inaccessible* à la conscience sans un travail particulier de déchiffrage. Il est constitué de ces représentants-signifiants dont nous avons parlé. Le sujet de l'inconscient est divisé, pour Freud qui introduit le terme de *Spaltung* et pour Lacan par le signifiant[7].

Il n'est pas possible d'envisager ici toutes les « mises en conformité » voulues par certains, qui s'opposent au « rejet absolu », décrété par d'autres, de la psychanalyse et des neurosciences. Il faut lire les auteurs !

Mais il y a aussi des opinions modérées et pourtant éclairées, ainsi Edelman : « Le postulat de l'existence d'un inconscient est un principe unificateur des théories psychologiques de Freud. Depuis son époque, de nombreux résultats […] se sont accumulés qui montrent que les thèses freudiennes de base sur l'action de l'inconscient étaient, pour l'essentiel, correctes. »

– Les neurones miroirs

Cette question a fait beaucoup couler beaucoup d'encre, car les théories concernant ces fameux neurones miroirs apportent un soutien aux thèses réductionnistes et sont à la base de ce que les scientifiques appellent le « cerveau social ». Que sont-ils ?

Ils s'activent chez tout individu en présence d'un autre, et déclenchent, en quelque sorte, une imitation psychique – et réciproquement. A partir de cette découverte, des chercheurs ont promu l'*imitation* au fondement du développement humain. Le cerveau est une machine à imiter (Freud avait abordé la question dans *Psychologie collective*…). Et ce serait aussi, pour d'autres, la condition de l'empathie et de l'apprentissage : « Les autres sont très contagieux ! » (Frith). A cela on peut répondre qu'il ne s'agit pas d'*imitation*. C'est une *identification* qui concerne le sujet en rapport avec d'autres sujets parlants. Ainsi dans le dit stade du miroir : l'enfant qui se reconnaît, se retourne vers l'autre et jubile; mais il est confronté, derrière la reconnaissance de celui qui le porte et qui l'aime, à l'énigme de son désir qui lui échappe.

Si « le bébé apprend les sons du langage maternel en imitant sa mère » (Frith), c'est dans la relation d'amour marquée par le manque où s'origine le désir. Quand elle manque… l'enfant laissé à lui-même n'apprendra pas à parler (cf. le syndrome d'hospitalisme de R. Spitz). Il ne s'agit pas de simple *communication*, très à la mode ces temps-ci, mais de *subjectivation*, marquée par la faille, le *manque-à-être*.

[7] Je n'ai pas les moyens de développer ici la théorie du Réel et de la lettre, qui va encore modifier l'abord de l'inconscient pour Lacan.

VI. QUESTIONS ETHIQUES

Elles sont, bien sûr, innombrables et je ne ferai que les évoquer ici.

– Du côté des neurosciences

Je pense ici à la dite *communication* et aux possibilités d'agir sur le comportement et la pensée de l'autre : Coaching, Programmation Neurolinguistique, Évaluation des ressources humaines (quels mots !)… Le meilleur des mondes ?

Toujours dans la « com », on s'interroge devant l'explosion de ces milliards de messages sur Facebook ou sur Twitter qui inondent le monde pour les bonnes et les mauvaises causes. *Super triste histoire d'amour*…[8]

Si la vérité (informatique !) ne se distingue plus du mensonge, si on croit qu'on peut tout dire…, alors certains esprits chagrins prévoient que notre cerveau sera modifié. C'est déjà prouvé, semble-t-il, mais que sera le cerveau de demain?

Certaines expériences permettent de lire dans nos pensées, avec une probabilité acceptable dit-on (voir « Les neurosciences au tribunal : problème ou progrès ? », *Le Monde* du 8/09/12).

Il faut aussi tenir compte, me semble-t-il, du développement incroyable d'une psychiatrie biologique qui côtoie la « neuropsychanalyse » (qu'on se rassure il y a aussi la neurophilosophie et même la neurothéologie !). Ces « nouvelles sciences » participent toutes, je crois, à un certain déclin de l'empire freudo-lacanien dans un contexte culturel qui confond exactitude et vérité et qui exige évaluation, efficacité… voire, comme on est en train de le découvrir, rentabilité. On ne peut nier l'apport des médicaments parfois indispensables lorsque les symptômes envahissants rendent le travail thérapeutique très difficile, qu'il s'agisse de délire, d'hallucinations, de syndromes dépressifs ou d'angoisses majeurs par exemple. Ces médicaments agissent essentiellement sur la biochimie du cerveau, visant à rétablir un équilibre perturbé, (comme par exemple c'est le cas avec la sérotonine). S'ils sont une aide précieuse, ils ne dispensent pas d'un travail de parole, lorsqu'il est possible.

Pour autant, peut-on envisager, comme le font certains, des pilules spécifiques qui permettraient, par exemple, d'éveiller l'amour maternel ?

Que penser des thérapies géniques qui se proposent, non seulement de soigner, mais aussi de modifier le cerveau ?

Il y a aussi la question de la chirurgie. On a renoncé aux lobotomies, dont les conséquences sont apparues criantes. Mais il y a d'autres approches, stéréotaxie, stimulation à haute fréquence. Jusqu'où peut-on aller ? (cf. Alim Louis Benabib, *in* Ansermet et Magistretti).

Si les neurosciences modifient l'image que nous nous faisons de l'homme, on peut s'interroger sur les possibilités et les dangers de leur utilisation, « sans oublier [qu'elles] pourraient nous amener là où beaucoup d'entre nous n'aimeraient pas que nous allions, par exemple en favorisant l'usage irraisonné de la neuro-imagerie dans le domaine judiciaire, ou en promouvant des idéaux de la personne inadaptés voire démesurés » (B. Baertshi, *La neuroéthique*).

Et que dire des robots biologiques, des cyborgs, des clones… et autres fantaisies de savants fous… ?

– Du côté de la psychanalyse

[8] Gary Shteyngart, *Super triste histoire d'amour*, L'Olivier, 2012.

Relisons l'*Ethique* de Lacan où il nous invite à « ne pas céder sur le désir » et partons ensuite avec lui à la recherche de « l'Éthique du Bien-Dire ». Je pense que nous y trouverons des questions pour alimenter le débat. Mais ne fermons pas nos oreilles aux autres discours et à ce qu'ils peuvent nous apporter.

En guise de conclusion, et pour ne pas conclure…

Damasio, qui ne jure que par Spinoza, affirme que *L'Erreur de Descartes* c'est d'avoir dit : « Je pense, donc je suis », alors que pour lui (et pour d'autres avec lui !), c'est : « Je suis donc je pense » – mais Lacan précise que le sujet n'est pas là où il pense : « Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas ».

Edelman, foncièrement opposé au cognitivisme et au réductionnisme, affirme que « du moins en ce qui concerne ses créations individuelles, l'esprit se trouve hors de portée de la science. La recherche scientifique reconnaît cette limitation ».

On touche, sans doute ici, à l'humilité du chercheur face à l'impossible du Réel.

Mais remarquons aussi que « l'édifice artificiel de nos hypothèses », tel que le formulait Freud en 1920 (voir plus haut), ne s'est pas « écroulé » comme il le pressentait.

Geneviève Baurand

22/02/2013

INDEX DES AUTEURS

Freud S., *Contribution à la Conception des Aphasies, 1891*, PUF 2009.
Freud S., *La Naissance de la Psychanalyse, Lettres à W. Fliess, 1895/1900*, PUF 2009.
Freud S., *Esquisse d'une Psychologie, 1895*, Erès 2011.
Freud S., *L'Interprétation du Rêve 1900*, PUF 2012.
Freud S., *Métapsychologie, 1915*, Folio Essais., Gallimard 1996.
Freud S*., Au delà du principe de plaisir, 1920*, PUF 2010.
Freud S., « Le bloc-note magique *», 1937*, in *Résultats Idées Problèmes II*, PUF 1998.
Freud S., « Constructions en psychanalyse », *1937*, *ibid.*
Freud S., *Abrégé de Psychanalyse, 1938*, PUF 1992.
Lacan J., *Ecrits*, Seuil 1966.
Lacan J., *Encore,* Séminaire XX, Points Essais 2000.
Lacan J., « Lituraterre », in *Autres Ecrits*, Seuil 2001.
Lacan J., *L'Ethique de la psychanalyse,* Séminaire VII, Seuil 1986.
Miller J.-A., Cours du 6/02/2008, in *Orientation lacanienne III, 10*. En ligne TLN n° 378, p. 11.
Miller J.-A., Cours du 30/01/2008. En ligne TNL n°376, p 7.
Milner J.-C., *Introduction à une science du langage*, Seuil 1989.
Sulloway F. J*., Freud Biologiste de l'Esprit*, Fayard 1998.
Kandel E-R., *Une Théorie de l'Esprit*, Odile Jacob 2007.
Jacob J., *Le triple feuillet du temps* (Internet).
Malabou C., « Traces psychiques et traces synaptiques », ibid., p. 51.
Damasio A*., L'Erreur de Descartes*, Odile Jacob 1995.
Damasio A., *Le sentiment même de soi*, Odile Jacob 1999.
Naccache L., *Le nouvel inconscient. Freud, le Christophe Colomb des* neurosciences, Odile Jacob 2009.
Frith C., *Comment le cerveau crée notre univers mental*, Odile Jacob 2010.
Ansermet F et Magistretti P., *À chacun son cerveau*, Odile Jacob 2011.
Edelman G M., *Biologie de la conscience.* Odile Jacob 2001.

« Il faut rappeler que le lecteur *n'est pas un simple lecteur,* libre à l'égard de ce qu'il lit. Il est souhaité, aimé, et peut-être intolérable. Il ne peut savoir ce qu'il sait, et il sait plus qu'il ne sait. »

Maurice Blanchot,
La Communauté inavouable

« Il y a dans lire une attente qui
ne cherche pas à aboutir.
Lire c'est errer.
La lecture est l'errance. »

Pascal Quignard,
Les Ombres errantes

Papyrus d'Oxyrhinque, IIIème siècle après J.-C.

Comité de réaction : *Collectif de l'Impair*
Conception et réalisation : *Jean-Paul Ricœur, Monique Scheil*
Graphisme de couverture : *Gabrielle Colace-Scarabino, Carole Haclin*
Impression : *Agence Two Kom*
Revue a-périodique éditée par le *Groupe Régional de Psychanalyse*
11, rue Barthélémy – 13001 Marseille

Site du GRP : www.groupe-regional-de-psychanalyse.org